

P. o. gall. 83

2257
4621

e

P.o.gall.

Voltaire

2257^e

GESCHENK

F

ROMANS
DE
VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.

ROMANS
DE
VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

1816.

CROMANS
DE
VOLTAIRE.





LES LETTRES

D'AMABED,

TRADUITES PAR L'ABBÉ TAMPONET.

PREMIERE LETTRE

D'AMABED À SHASTASID, GRAND BRAME DE MADURÉ.

A Bénarès, le 2 du mois de la souris, l'an
du renouvellement du monde 115652. (1)

LUMIERE de mon ame, pere de mes pensées,
toi qui conduis les hommes dans les voies de
l'Eternel, à toi, savant Shastasid, respect et ten-
dresse.

Je me suis déjà rendu la langue chinoise si fa-

(1) Cette date répond à l'année de notre ere vulgaire 1512, deux ans après qu'Alfouse d'Albuquerque eut pris Goa. Il faut savoir que les brames comptaient 111100 années depuis la rebellion et la chute des êtres célestes, et 4552 ans depuis la promulgation du Shasta, leur premier livre sacré; ce qui faisait 115652 pour l'année correspondante à notre ere 1512, temps auquel régnaient Babar dans le Mogol, Ismaël Sophi en Perse, Sélim en Turquie, Maximilien I en Allemagne, Louis XII en France, Jules II à Rome, Jeanne la folle en Espagne, Emmanuel en Portugal.

miliere, suivant tes sages conseils, que je lis avec fruit leurs cinq Kings, qui me semblent égaler en antiquité notre Shasta, dont tu es l'interprete, les sentences du premier Zoroastre, et les livres de l'Egyptien Thaut.

Il paraît à mon ame, qui s'ouvre toujours devant toi, que ces écrits et ces cultes n'ont rien pris les uns des autres; car nous sommes les seuls à qui Brama, confident de l'Eternel, ait enseigné la rebellion des créatures célestes, le pardon que l'Eternel leur accorde, et la formation de l'homme; les autres n'ont rien dit, ce me semble, de ces choses sublimes.

Je crois sur-tout que nous ne tenons rien, ni nous, ni les Chinois, des Egyptiens: ils n'ont pu former une société policée et savante que long-temps après nous, puisqu'il leur a fallu domter leur Nil avant de pouvoir cultiver les campagnes et bâtir leurs villes.

Notre Shasta divin n'a, je l'avoue, que quatre mille cinq cents cinquante-deux ans d'antiquité; mais il est prouvé par nos monuments que cette doctrine avait été enseignée de pere en fils plus de cent siecles avant la publication de ce sacré livre. J'attends sur cela les instructions de ta paternité.

Depuis la prise de Goa par les Portugais il est venu quelques docteurs d'Europe à Bénarès. Il y en a un à qui j'enseigne la langue indienne; il m'apprend en récompense un jargon qui a cours dans l'Europe, et qu'on nomme l'italien. C'est une plaisante langue; presque tous les mots se terminent en *a*, en *e*, en *i*, et en *o*; je l'apprends facilement, et j'aurai bientôt le plaisir de lire les livres européens.

Ce docteur s'appelle le P. Fa-tutto : il paraît poli et insinuant ; je l'ai présenté à Charme des yeux , la belle Adaté , que mes parents et les tiens me destinent pour épouse : elle apprend l'italien avec moi ; nous avons conjugué ensemble le verbe *j'aime* dès le premier jour ; il nous a fallu deux jours pour tous les autres verbes. Après elle , tu es le mortel le plus près de mon cœur. Je prie Birma et Brama de conserver tes jours jusqu'à l'âge de cent trente ans , passé lequel la vie n'est plus qu'un fardeau.

RÉPONSE DE SHASTASID.

J'AI reçu ta lettre , esprit enfant de mon esprit. Puisse Drugha (1) , montée sur son dragon , étendre toujours sur toi ses dix bras vainqueurs des vices !

Il est vrai , et nous n'en devons tirer aucune vanité , que nous sommes le peuple de la terre le plus anciennement policé. Les Chinois eux-mêmes n'en disconviennent pas. Les Egyptiens sont un peuple tout nouveau qui fut enseigné lui-même par les Chaldéens. Ne nous glorifions pas d'être les plus anciens , et songeons à être toujours les plus justes.

Tu sauras , mon cher Amabed , que depuis très

(1) Drugha est le mot indien qui signifie vertu. Elle est représentée avec dix bras , et montée sur un dragon pour combattre les vices , qui sont l'intempérance , l'incontinence , le larcin , le meurtre , l'injure , la médisance , la calomnie , la fainéantise , la résistance à ses père et mère , l'ingratitude. C'est cette figure que plusieurs missionnaires ont prise pour le diable

peu de temps une faible image de notre révélation sur la chute des êtres célestes et le renouvellement du monde a pénétré jusqu'aux occidentaux. Je trouve, dans une traduction arabe d'un livre syriaque, qui n'est composé que depuis environ quatorze cents ans, ces propres paroles : « L'Eternel tient liées
« de chaînes éternelles, jusqu'au grand jour du jugement, les puissances célestes qui ont souillé
« leur dignité première (1) ». L'auteur cite en preuve un livre composé par un de leurs premiers hommes, nommé Enoch. Tu vois par-là que les nations barbares n'ont jamais été éclairées que par un rayon faible et trompeur qui s'est égaré vers eux du sein de notre lumière.

Mon cher fils, je crains mortellement l'irruption des barbares d'Europe dans nos heureux climats. Je sais trop quel est cet Albuquerque qui est venu des bords de l'occident dans ce pays cher à l'astre du jour : c'est un des plus illustres brigands qui aient désolé la terre : il s'est emparé de Goa contre la foi publique ; il a noyé dans leur sang des hommes justes et paisibles. Ces occidentaux habitent un pays pauvre qui ne leur produit que très peu de soie, point de coton, point de sucre, nulle épicerie : la terre même dont nous fabriquons la porcelaine leur manque : Dieu leur a refusé le cocotier, qui ombrage,

(1) On voit que Shastasid avait lu notre Bible en arabe, et qu'il avait en vue l'épître de saint Jude, où se trouvent en effet ces paroles au verset 6. Le livre apocryphe qui n'a jamais existé est celui d'Enoch, cité par saint Jude au verset 14.

loge , vêtit , nourrit , abreuve les enfants de Brama ; ils ne connaissent qu'une liqueur qui leur fait perdre la raison : leur vraie divinité est l'or ; ils vont chercher ce dieu à une autre extrémité du monde.

Je veux croire que ton docteur est un homme de bien ; mais l'Eternel nous permet de nous défier de ces étrangers : s'ils sont moutons à Bénarès , on dit qu'ils sont tigres dans les contrées où les Européens se sont établis.

Puissent ni la belle Adaté ni toi n'avoir jamais à se plaindre du P. Fa-tutto ! mais un secret pressentiment m'alarme. Adieu. Que bientôt Adaté , unie à toi par un saint mariage , puisse goûter dans tes bras les joies célestes !

Cette lettre te parviendra par un banian qui ne partira qu'à la pleine lune de l'éléphant.

SECONDE LETTRE

D'AMABED À SHASTASID.

PERE de mes pensées , j'ai eu le temps d'apprendre ce jargon d'Europe avant que ton marchand banian ait pu arriver sur le rivage du Gange. Le P. Fa-tutto me témoigne toujours une amitié sincère. En vérité je commence à croire qu'il ne ressemble point aux perfides dont tu crains avec raison la méchanceté : la seule chose qui pourrait me donner de la défiance , c'est qu'il me loue trop , et qu'il ne loue jamais assez Charme des yeux ; mais d'ailleurs il me paraît rempli de vertu et d'onction. Nous avons lu ensemble un livre de son pays , qui m'a paru bien

étrange ; c'est une histoire universelle du monde entier, dans laquelle il n'est pas dit un mot de notre antique empire ; rien des immenses contrées au-delà du Gange , rien de la Chine , rien de la vaste Tartarie. Il faut que les auteurs dans cette partie de l'Europe soient bien ignorants : je les compare à des villageois qui parlent avec emphase de leurs chaumières , et qui ne savent pas où est la capitale , ou plutôt à ceux qui pensent que le monde finit aux bornes de leur horizon.

Ce qui m'a le plus surpris , c'est qu'ils comptent les temps depuis la création de leur monde tout autrement que nous. Mon docteur européen m'a montré un de ses almanachs sacrés , par lequel ses compatriotes sont à présent dans l'année de leur création 5552 , ou dans l'année 6244 , ou bien dans l'année 6940 (1) , comme on voudra. Cette bizarrerie m'a surpris. Je lui ai demandé comment on pouvait avoir trois époques différentes de la même aventure. Tu ne peux , lui ai-je dit , avoir à la fois trente ans , quarante ans , et cinquante ans ; comment ton monde peut-il avoir trois dates qui se contrarient ? Il m'a répondu que ces trois dates se trouvent dans le même livre , et qu'on est obligé chez eux de croire les contradictions pour humilier la superbe de l'esprit.

Ce même livre traite d'un premier homme qui s'appelait Adam , d'un Caïn , d'un Mathusalem , d'un

(1) C'est la différence du texte hébreu, du samaritain, et des Septante.

Noé qui planta des vignes après que l'océan eut submergé tout le globe; enfin d'une infinité de choses dont je n'ai jamais entendu parler, et que je n'ai jamais lues dans aucun de nos livres. Nous en avons ri la belle Adaté et moi en l'absence du P. Fa-tutto; car nous sommes trop bien élevés et trop pénétrés de ces maximes pour rire des gens en leur présence.

Je plains ces malheureux d'Europe qui n'ont été créés que depuis 6940 ans tout au plus, tandis que notre ère est de 115652 années: je les plains davantage de manquer de poivre, de cannelle, de girofle, de thé, de café, de soie, de coton, de vernis, d'encens, d'aromates, et de tout ce qui peut rendre la vie agréable; il faut que la Providence les ait long-temps oubliés; mais je les plains encore plus de venir de si loin, parmi tant de périls, ravir nos denrées les armes à la main. On dit qu'ils ont commis à Calicut des cruautés épouvantables pour du poivre: cela fait frémir la nature indienne, qui est en tout différente de la leur; car leurs poitrines et leurs cuisses sont velues; ils portent de longues barbes; leurs estomacs sont carnassiers; ils s'enivrent avec le jus fermenté de la vigne plantée, disent-ils, par leur Noé. Le P. Fa-tutto lui-même, tout poli qu'il est, a égorgé deux petits poulets; il les a fait cuire dans une chaudière, et il les a mangés impitoyablement; cette action barbare lui a attiré la haine de tout le voisinage, que nous n'avons apaisé qu'avec peine. Dieu me pardonne! je crois que cet étranger aurait mangé nos vaches sacrées qui nous donnent du lait, si on l'avait laissé faire. Il a bien promis qu'il ne commettrait plus de meurtres envers les poulets, et qu'il se

contenterait d'œufs frais , de laitage , de riz , de nos excellents légumes , de pistaches , de dattes , de cocos , de gâteaux d'amandes , de biscuits , d'ananas , d'oranges , et de tout ce que produit notre climat béni de l'Eternel.

Depuis quelques jours il paraît plus attentif auprès de Charme des yeux : il a même fait pour elle deux vers italiens qui finissent en o. Cette politesse me plaît beaucoup ; car tu sais que mon bonheur est qu'on rende justice à ma chère Adaté.

Adieu. Je me mets à tes pieds , qui t'ont toujours conduit dans la voie droite , et je baise tes mains , qui n'ont jamais écrit que la vérité.

RÉPONSE DE SHASTASID.

Mon cher fils en Birma , en Brama , je n'aime point ton Fa-tutto qui tue des poulets , et qui fait des vers pour ta chère Adaté. Veuille Birma rendre vains mes soupçons !

Je puis te jurer qu'on n'a jamais connu son Adam ni son Noé dans aucune partie du monde , tout récents qu'ils sont ; la Grece même , qui était le rendez-vous de toutes les fables quand Alexandre approcha de nos frontieres , n'entendit jamais parler de ces noms-là. Je ne m'étonne pas que des amateurs du vin , tels que les peuples occidentaux , fassent un si grand cas de celui qui , selon eux , planta la vigne ; mais sois sûr que Noé a été ignoré de toute l'antiquité connue.

Il est vrai que du temps d'Alexandre il y avait dans un coin de la Phénicie un petit peuple de cour

tiers et d'usuriers, qui avait été long-temps esclave à Babylone : il se forgea une histoire pendant sa captivité, et c'est dans cette seule histoire qu'il ait jamais été question de Noé. Quand ce petit peuple obtint depuis des privileges dans Alexandrie, il y traduisit ses annales en grec : elles furent ensuite traduites en arabe ; et ce n'est que dans nos derniers temps que nos savants en ont eu quelque connaissance ; mais cette histoire est aussi méprisée par eux que la misérable horde qui l'a écrite (1).

Il serait plaisant en effet que tous les hommes, qui sont freres, eussent perdu leurs titres de famille, et que ces titres ne se retrouvassent que dans une petite branche composée d'usuriers et de lépreux. J'ai peur, mon cher ami, que les concitoyens de ton P. Fa-tutto, qui ont, comme tu me le mandes, adopté ces idées, ne soient aussi insensés, aussi ridicules, qu'ils sont intéressés, perfides, et cruels.

Epouse au plutôt ta charmante Adaté ; car, encore une fois, je crains les Fa-tutto plus que les Noé.

TROISIEME LETTRE

D'AMABED À SHASTASID.

BÉNI soit à jamais Birma qui a fait l'homme pour la femme ! Sois béni, ô cher Shastasid, qui t'inté-

(1) On voit bien que Shastasid parle ici en brame qui n'a pas le don de la foi, et à qui la grace a manqué.

je partage tous ses goûts. On dit qu'il y a eu des gens qui ont eu deux volontés ; mais Adaté et moi nous n'en avons qu'une , parceque nous n'avons qu'une ame à nous deux. Enfin nous partons demain avec la douce espérance de verser dans tes bras avant deux mois des larmes de tendresse et de joie.

PREMIERE LETTRE

D'ADATÉ À SHASTASID.

A Goa, le 5 du mois du tigre, l'an du
renouvellement du monde 115652.

BIRMA, entends mes cris, vois mes pleurs, sauve mon cher époux ! Brama, fils de Birma, porte ma douleur et ma crainte à ton pere ! Généreux Shastasid, plus sage que nous, tu avais prévu nos malheurs. Mon cher Amabed, ton disciple, mon tendre époux, ne t'écrit plus ; il est dans une fosse que les barbares appellent *prison* : des gens que je ne puis définir, on les nomme ici *inquisitori*, je ne sais ce que ce mot signifie ; ces monstres le lendemain de notre arrivée saisirent mon mari et moi, et nous mirent chacun dans une fosse séparée, comme si nous étions morts : mais si nous l'étions, il fallait du moins nous ensevelir ensemble. Je ne sais ce qu'ils ont fait de mon cher Amabed : j'ai dit à mes anthropophages, Où est Amabed ? ne le tuez pas, et tuez-moi : ils ne m'ont rien répondu. Où est-il ? pourquoi m'avez-vous séparée de lui ? ils ont gardé le silence ;

ils m'ont enchaînée. J'ai depuis une heure un peu plus de liberté ; le marchand Coursom a trouvé moyen de me faire tenir du papier, du coton, un pinceau, et de l'encre. Mes larmes imbibent tout, ma main tremble, mes yeux s'obscurcissent ; je me meurs !

SECONDE LETTRE

D'ADATÉ À SHASTASID,

écrite de la prison de l'inquisition.

DIVIN Shastasid, je fus hier long-temps évanouie : je ne pus achever ma lettre ; je la pliai quand je repris un peu mes sens ; je la mis dans mon sein, qui n'allaitera pas les enfants que j'espérais avoir d'Amabed ; je mourrai avant que Birma m'ait accordé la fécondité.

Ce matin au point du jour sont entrés dans ma fosse deux spectres armés de hallebardes, portant au cou des grains enfilés, et ayant sur la poitrine quatre petites bandes rouges croisées ; ils m'ont prise par les mains, toujours sans me rien dire, et m'ont menée dans une chambre où il y avait pour tous meubles une grande table, cinq chaises, et un grand tableau qui représentait un homme tout nu, les bras étendus, et les pieds joints.

Aussitôt entrent cinq personnages vêtus de robes noires avec une chemise par-dessus leur robe, et deux longs pendants d'étoffe bigarrée par-dessus leur chemise : je suis tombée à terre de frayeur ; mais quelle a été ma surprise ! j'ai vu le P. Fa-tutto par-

mi ces cinq fantômes ; je l'ai vu , il a rougi ; mais il m'a regardée d'un air de douceur et de compassion qui m'a un peu rassurée pour un moment. Ah ! pere Fa-tutto , ai-je dit , où suis-je ? qu'est devenu Amabed ? dans quel gouffre m'avez-vous jetée ? on dit qu'il y a des nations qui se nourrissent de sang humain ; va-t-on nous tuer ? va-t-on nous dévorer ? Il ne m'a répondu qu'en levant les yeux et les mains au ciel , mais avec une attitude si douloureuse et si tendre que je ne savais plus que penser.

Le président de ce conseil de muets a enfin délié sa langue , et m'a adressé la parole ; il m'a dit ces mots : Est-il vrai que vous avez été baptisée ? J'étais si abymée dans mon étonnement et dans ma douleur , que d'abord je n'ai pu répondre. Il a recommencé la même question d'une voix terrible ; mon sang s'est glacé , et ma langue s'est attachée à mon palais : il a répété les mêmes mots pour la troisième fois ; et à la fin j'ai dit *oui* ; car il ne faut jamais mentir : j'ai été baptisée dans le Gange comme tous les fideles enfants de Brama le sont , comme tu le fus , divin Shas-tasid , comme l'a été mon cher et malheureux Amabed : oui , je suis baptisée ; c'est ma consolation , c'est ma gloire ; je l'ai avoué devant ces spectres.

A peine cette parole *oui* , symbole de la vérité , est sortie de ma bouche , qu'un des cinq monstres noirs et blancs s'est écrié : *Apostata !* les autres ont répété , *Apostata !* Je ne sais ce que ce mot veut dire ; mais ils l'ont prononcé d'un ton si lugubre et si épouvantable , que mes trois doigts sont en convulsion en te l'écrivant.

Alors le P. Fa-tutto prenant la parole , et me re-

gardant toujours avec des yeux benins, les a assurés que j'avais dans le fond de bons sentiments, qu'il répondait de moi, que la grace opérerait, qu'il se chargerait de ma conscience; et il a fini son discours, auquel je ne comprenais rien, par ces paroles : *Io la converterò*; cela signifie en italien, autant que j'en puis juger, *je la retournerai*.

Quoi! disais-je en moi-même, il me retournera! qu'entend-il par me retourner? veut-il dire qu'il me rendra à ma patrie? Ah! P. Fa-tutto, lui ai-je dit, retournez donc le jeune Amabed, mon tendre époux, rendez-moi mon ame, rendez-moi ma vie.

Alors il a baissé les yeux; il a parlé en secret aux quatre fantômes dans un coin de la chambre: ils sont partis avec les deux hallebardiers; tous ont fait une profonde révérence au tableau qui représente un homme tout nu; et le P. Fa-tutto est resté seul avec moi.

Il m'a conduite dans une chambre assez propre, et m'a promis que, si je voulais m'abandonner à ses conseils, je ne serais plus enfermée dans une fosse. Je suis désespéré comme vous, m'a-t-il dit, de tout ce qui est arrivé: je m'y suis opposé autant que j'ai pu; mais nos saintes lois m'ont lié les mains: enfin, grâces au ciel et à moi, vous êtes libre dans une bonne chambre dont vous ne pouvez pas sortir: je viendrai vous y voir souvent; je vous consolerais; je travaillerai à votre félicité présente et future.

Ah! lui ai-je répondu, il n'y a que mon cher Amabed qui puisse la faire cette félicité, et il est dans une fosse! pourquoi y ai-je été plongée? qui sont ces spectres qui m'ont demandé si j'avais été

baignée ? où m'avez-vous conduite ? m'avez-vous trompée ? est-ce vous qui êtes la cause de ces horribles cruautés ? faites-moi venir le marchand Coursom , qui est de mon pays et homme de bien ; rendez-moi ma suivante , ma compagne , mon amie Déra , dont on m'a séparée ; est-elle aussi dans un cachot pour avoir été baignée ? qu'elle vienne ; que je revoie Amabed , ou que je meure.

Il a répondu à mes discours et aux sanglots qui les entrecoupaient par des protestations de service et de zèle dont j'ai été touchée ; il m'a promis qu'il m'instruirait des causes de toute cette épouvantable aventure , et qu'il obtiendrait qu'on me rendît ma pauvre Déra , en attendant qu'il pût parvenir à délivrer mon mari ; il m'a plainte ; j'ai vu même ses yeux un peu mouillés : enfin au son d'une cloche il est sorti de ma chambre en me prenant la main et en la mettant sur son cœur : c'est le signe visible , comme tu le sais , de la sincérité qui est invisible : puisqu'il a mis ma main sur son cœur ; il ne me trompera pas. Eh ! pourquoi me tromperait-il ? que lui ai-je fait pour me persécuter ? nous l'avons si bien traité à Bénarès , mon mari et moi ! je lui ai fait tant de présents quand il m'enseignait l'italien ! il a fait des vers italiens pour moi , il ne peut pas me haïr. Je le regarderai comme mon bienfaiteur , s'il me rend mon malheureux époux , si nous pouvons tous deux sortir de cette terre envahie et habitée par des anthropophages , si nous pouvons venir embrasser tes genoux à Maduré , et recevoir tes saintes bénédictions.

TROISIEME LETTRE

D'ADATÉ À SHASTASID.

Tu permets, sans doute, généreux Shastasid, que je t'envoie le journal de mes infortunes inouïes; tu aimes Amabed, tu prends pitié de mes larmes, tu lis avec intérêt dans un cœur percé de toutes parts qui te déploie ses inconsolables afflications.

On m'a rendu mon amie Déra, et je pleure avec elle : les monstres l'avaient descendue dans une fosse, comme moi. Nous n'avons nulle nouvelle d'Amabed : nous sommes dans la même maison, et il y a entre nous un espace infini, un chaos impénétrable. Mais voici des choses qui vont faire frémir ta vertu, et qui déchireront ton ame juste.

Ma pauvre Déra a su, par un de ces deux satellites qui marchent toujours devant les cinq anthropophages, que cette nation a un baptême comme nous. J'ignore comment nos sacrés rites ont pu parvenir jusqu'à eux. Ils ont prétendu que nous avions été baptisés suivant les rites de leur secte. Ils sont si ignorants, qu'ils ne savent pas qu'ils tiennent de nous le baptême depuis très peu de siècles. Ces barbares se sont imaginés que nous étions de leur secte, et que nous avions renoncé à leur culte. Voilà ce que voulait dire ce mot *apostata* que les anthropophages faisaient retentir à mes oreilles avec tant de férocité. Ils disent que c'est un crime horrible et digne des plus grands supplices d'être d'une autre religion que la leur. Quand le P. Fa-tutto leur di-

sait, *Io la converterò*, Je la retournerai, il entendait qu'il me ferait retourner à la religion des brigands. Je n'y conçois rien ; mon esprit est convert d'un nuage comme mes yeux. Peut-être mon désespoir trouble mon entendement ; mais je ne puis comprendre comment ce Fa-tutto, qui me connaît si bien, a pu dire qu'il me ramènerait à une religion que je n'ai jamais connue, et qui est aussi ignorée dans nos climats que l'étaient les Portugais quand ils sont venus pour la première fois dans l'Inde chercher du poivre, les armes à la main. Nous nous perdons dans nos conjectures la bonne Déra et moi : elle soupçonne le P. Fa-tutto de quelques desseins secrets ; mais me préserve Birma de former un jugement téméraire !

J'ai voulu écrire au grand brigand Albuquerque pour implorer sa justice, et pour lui demander la liberté de mon cher mari ; mais on m'a dit qu'il était parti pour aller surprendre Bombay et le piller. Quoi ! venir de si loin dans le dessein de ravager nos habitations et de nous tuer ! et cependant ces monstres sont baptisés comme nous ! On dit pourtant que cet Albuquerque a fait quelques belles actions. Enfin je n'ai plus d'espérance que dans l'Etre des êtres qui doit punir le crime et protéger l'innocence. Mais j'ai vu ce matin un tigre qui dévorait deux agneaux : je tremble de n'être pas assez précieuse devant l'Etre des êtres pour qu'il daigne me secourir.

QUATRIEME LETTRE

D'ADATÉ À SHASTASID.

Il sort de ma chambre ce P. Fa-tutto : quelle entrevue ! quelle complication de perfidies , de passions , et de noirceurs ! le cœur humain est donc capable de réunir tant d'atrocités ! comment les écrirai-je à un juste ?

Il tremblait quand il est entré ; ses yeux étaient baissés : j'ai tremblé plus que lui. Bientôt il s'est rassuré. Je ne sais pas , m'a-t-il dit , si je pourrai sauver votre mari : les juges ont ici quelquefois de la compassion pour les jeunes femmes , mais ils sont bien sévères pour les hommes. Quoi ! la vie de mon mari n'est pas en sûreté ? Je suis tombée en faiblesse. Il a cherché des eaux spiritueuses pour me faire revenir : il n'y en avait point ; il a envoyé ma bonne Déra en acheter à l'autre bout de la rue chez un banian : cependant il m'a délacée pour donner passage aux vapeurs qui m'étouffaient. J'ai été étonnée , en revenant à moi , de trouver ses mains sur ma gorge et sa bouche sur la mienne. J'ai jeté un cri affreux ; je me suis reculée d'horreur. Il m'a dit : Je prenais de vous un soin que la charité commande ; il fallait que votre gorge fût en liberté , et je m'assurais de votre respiration.

Ah ! prenez soin que mon mari respire ! est-il encore dans cette fosse horrible ? Non , m'a-t-il répondu ; j'ai eu , avec bien de la peine , le crédit de le faire transférer dans un cachot plus commode. — Mais ,

encore une fois, quel est son crime, quel est le mien? d'où vient cette épouvantable inhumanité? pourquoi violer envers nous les droits de l'hospitalité, celui des gens, celui de la nature? — C'est notre sainte religion qui exige de nous ces petites sévérités: vous et votre mari vous êtes accusés d'avoir renoncé tous deux à notre baptême.

Je me suis écriée alors: Que voulez-vous dire? nous n'avons jamais été baptisés à votre mode; nous l'avons été dans le Gange au nom de Brama: est-ce vous qui avez persuadé cette exécrationnable imposture aux spectres qui m'ont interrogée? quel pouvait être votre dessein?

Il a rejeté bien loin cette idée: il m'a parlé de vertu, de charité; il a presque dissipé un moment mes soupçons, en m'assurant que ces spectres sont des gens de bien, des hommes de Dieu, des juges de l'ame, qui ont par-tout de saints espions, et principalement auprès des étrangers qui abordent dans Goa: ces espions ont, dit-il, juré à ses confreres, les juges de l'ame, devant le tableau de l'homme tout nu, qu'Amabed et moi nous avons été baptisés à la mode des brigands portugais, qu'Amabed est *apostato*, et que je suis *apostata*.

O vertueux Shastasid! ce que j'entends, ce que je vois de moment en moment me saisit d'épouvante depuis la racine des cheveux jusqu'à l'ongle du petit doigt du pied.

Quoi! vous êtes, ai-je dit au P. Fa-tutto, un des cinq hommes de Dieu, un des juges de l'ame? — Oui, ma chère Adaté, oui, Charme des yeux, je suis un des cinq dominicains délégués par le vice-

dieu de l'univers pour disposer souverainement des ames et des corps. — Qu'est-ce qu'un dominicain ? qu'est-ce qu'un vice-dieu ? — Un dominicain est un prêtre enfant de saint Dominique , inquisiteur pour la foi ; et un vice-dieu est un prêtre que Dieu a choisi pour le représenter , pour jouir de dix millions de roupies par an , et pour envoyer dans toute la terre des dominicains vicaires du vicaire de Dieu.

J'espere , grand Shastasid , que tu m'expliqueras ce galimatias infernal , ce mélange incompréhensible d'absurdités et d'horreurs , d'hypocrisie et de barbarie.

Fa-tutto me disait tout cela avec un air de componction , avec un ton de vérité , qui dans un autre temps aurait pu produire quelque effet sur mon ame simple et ignorante : tantôt il levait les yeux au ciel , tantôt il les arrêtait sur moi ; ils étaient animés et remplis d'attendrissement ; mais cet attendrissement jetait dans tout mon corps un frissonnement d'horreur et de crainte. Amabed est continuellement dans ma bouche comme dans mon cœur. Rendez-moi mon cher Amabed ! c'était le commencement , le milieu , et la fin de tous mes discours.

Ma bonne Déra arrive dans ce moment ; elle m'apporte des eaux de cinnamum et d'amomum. Cette charmante créature a trouvé le moyen de remettre au marchand Coursom mes trois lettres précédentes. Coursom part cette nuit ; il sera dans peu de jours à Maduré : je serai plainte du grand Shastasid ; il versera des pleurs sur le sort de mon mari ;

il me donnera des conseils; un rayon de sa sagesse pénétrera dans la nuit de mon tombeau.

RÉPONSE DU BRAME SHASTASID

aux trois lettres précédentes d'Adaté.

VERTUEUSE et infortunée Adaté, épouse de mon cher disciple Amabed, Charme des yeux, les miens ont versé sur tes trois lettres des ruisseaux de larmes. Quel démon ennemi de la nature a déchainé du fond des ténèbres de l'Europe les monstres à qui l'Inde est en proie! Quoi! tendre épouse de mon cher disciple, tu ne vois pas que le P. Fa-tutto est un scélérat qui t'a fait tomber dans le piège! tu ne vois pas que c'est lui seul qui a fait enfermer ton mari dans une fosse, et qui t'y a plongée toi-même, pour que tu lui eusses l'obligation de t'en avoir tirée! Que n'exigera-t-il pas de ta reconnaissance! Je tremble avec toi: je donne part de cette violation du droit des gens à tous les pontifes de Brama, à tous les onras, à tous les raïas, aux nababs, au grand empereur des Indes lui-même, le sublime Babar, roi des rois, cousin du soleil et de la lune, fils de Mirsamachamed, fils de Semcor, fils d'Abouchaïd, fils de Miracha, fils de Timur, afin qu'on s'oppose de tous côtés aux brigandages des voleurs d'Europe. Quelle profondeur de scélératesses! Jamais les prêtres de Timur, de Gengis-kan, d'Alexandre, d'Ogus-kan, de Sésac, de Bacchus, qui tour-à-tour vinrent subjuguier nos saintes et paisibles contrées, ne permirent de pareilles horreurs

hypocrites : au contraire Alexandre laissa par-tout des marques éternelles de sa générosité ; Bacchus ne fit que du bien ; c'était le favori du ciel ; une colonne de feu conduisait son armée pendant la nuit, et une nuée marchait devant elle pendant le jour (1) ; il traversait la mer Rouge à pied sec ; il commandait au soleil et à la lune de s'arrêter quand il le fallait ; deux gerbes de rayons divins sortaient de son front ; l'ange exterminateur était debout à ses côtés , mais il employait toujours l'ange de la joie. Votre Albuquerque , au contraire , n'est venu qu'avec des moines , des frippons de marchands , et

{1) Il est indubitable que les fables concernant Bacchus étaient fort communes en Arabie et en Grece long-temps avant que les nations fussent informées si les Juifs avaient une histoire ou non. Josephe avoue même que les Juifs tinrent toujours leurs livres cachés à leurs voisins. Bacchus était révééré en Egypte , en Arabie , en Grece , long-temps avant que le nom de Moïse pénétrât dans ces contrées. Les anciens vers orphiques appellent Bacchus Misa , ou Mosa. Il fut élevé sur la montagne de Nisa , qui est précisément le mont Sina ; il s'enfuit vers la mer Rouge , il y rassembla une armée , et passa avec elle cette mer à pied sec. Il arrêta le soleil et la lune. Son chien le suivit dans toutes ses expéditions , et le nom de Caleb , l'un des conquérants hébreux , signifie chien.

Les savants ont beaucoup disputé , et ne sont pas convenus si Moïse est antérieur à Bacchus ou Bacchus à Moïse. Ils sont tous deux de grands hommes ; mais Moïse en frappant un rocher avec sa baguette n'en fit sortir que de l'eau ; au lieu que Bacchus en frappant la terre de son thyrsse en fit sortir du vin. C'est de là que toutes les chansons de table célèbrent Bacchus , et qu'il n'y a peut-être pas deux chansons en faveur de Moïse.

des meurtriers. Coursom le juste m'a confirmé le malheur d'Amabed et le vôtre. Puissé-je avant ma mort vous sauver tous deux, ou vous venger! puisse l'éternel Birma vous tirer des mains du moine Fa-tutto! mon cœur saigne des blessures du vôtre.

N. B. Cette lettre ne parvint à Charme des yeux que long-temps après, lorsqu'elle partit de la ville de Goa.

CINQUIEME LETTRE

D'ADATÉ AU GRAND BRAME SHASTASID.

DE quels termes oserai-je me servir pour exprimer mon nouveau malheur? comment la pudeur pourrat-elle parler de la honte? Birma a vu le crime, et il l'a souffert! que deviendrai-je? La fosse où j'étais enterrée est bien moins horrible que mon état.

Le P. Fa-tutto est entré ce matin dans ma chambre, tout parfumé, et couvert d'une simarre de soie légère. J'étais dans mon lit. Victoire! m'a-t-il dit; l'ordre de délivrer votre mari est signé. A ces mots les transports de la joie se sont emparés de tous mes sens; je l'ai nommé mon protecteur, mon pere: il s'est penché vers moi, il m'a embrassée. J'ai cru d'abord que c'était une caresse innocente, un témoignage chaste de ses bontés pour moi; mais, dans le même instant, écartant ma couverture, dépouillant sa simarre, se jetant sur moi comme un oiseau de proie sur une colombe, me pressant du poids de son corps, ôtant de ses bras nerveux tout mouvement

à mes faibles bras, arrêtant sur mes levres ma voix plaintive par des baisers criminels, enflammé, invincible, inexorable... quel moment! et pourquoi ne suis-je pas morte?

Déra presque nue est venue à mon secours, mais lorsque rien ne pouvait plus me secourir qu'un coup de tonnerre: ô providence de Birma! il n'a point tonné, et le détestable Fa-tutto a fait pleuvoir dans mon sein la brûlante rosée de son crime. Non, Drugha elle-même avec ses dix bras célestes n'aurait pu déranger ce Mosasor (1) indomtable.

Ma chère Déra le tirait de toutes ses forces: mais figurez-vous un passereau qui becqueterait le bout des plumes d'un vautour acharné sur une tourterelle; c'est l'image du P. Fa-tutto, de Déra, et de la pauvre Adaté.

Pour se venger des importunités de Déra, il la saisit elle-même, la renverse d'une main, en me retenant de l'autre; il la traite comme il m'a traitée, sans miséricorde; ensuite il sort fièrement, comme un maître qui a châtié deux esclaves, et nous dit: Sachez que je vous punirai ainsi toutes deux, quand vous ferez les mutines.

Nous sommes restées, Déra et moi, un quart d'heure sans oser dire un mot, sans oser nous

(1) Ce Mosasor est l'un des principaux anges rebelles qui combattirent contre l'Eternel, comme le rapporte l'Autorashasta, le plus ancien livre des brachmanes; et c'est là probablement l'origine de la guerre des Titans et de toutes les fables imaginées depuis sur ce modèle.

regarder. Enfin Déra s'est écriée : Ah ! ma chère maîtresse , quel homme ! tous les gens de son espece sont-ils aussi cruels que lui ?

Pour moi , je ne pensais qu'au malheureux Amabed : on m'a promis de me le rendre , et on ne me le rend point : me tuer , c'était l'abandonner ; ainsi je ne me suis point tuée.

Je ne m'étais nourrie depuis un jour que de ma douleur. On ne nous a point apporté à manger à l'heure accoutumée : Déra s'en étonnait et s'en plaignait. Il me paraissait bien honteux de manger après ce qui nous était arrivé ; cependant nous avions un appétit dévorant : rien ne venait ; et , après nous être pâmées de douleur , nous nous évanouissions de faim.

Enfin , sur le soir , on nous a servi une tourte de pigeonneaux , une poularde , et deux perdrix , avec un seul petit pain ; et , pour comble d'outrage , une bouteille de vin sans eau. C'est le tour le plus sanglant qu'on puisse jouer à deux femmes comme nous , après tout ce que nous avons souffert ; mais que faire ? je me suis mise à genoux : O Birma ! ô Vitsnou ! ô Brama ! vous savez que l'ame n'est point souillée de ce qui entre dans le corps ; si vous m'avez donné une ame , pardonnez-lui la nécessité funeste où est mon corps de n'être pas réduit aux légumes : je sais que c'est un péché horrible de manger du poulet ; mais on nous y force. Puissent tant de crimes retomber sur la tête du P. Fa-tutto ! qu'il soit , après sa mort , changé en une jeune malheureuse Indienne ; que je sois changée en dominicain ; que je lui rende tous les maux qu'il m'a

faits, et que je sois plus impitoyable encore pour lui qu'il ne l'a été pour moi ! Ne sois point scandalisé ; pardonne , vertueux Shastasid ! nous nous sommes mises à table : qu'il est dur d'avoir des plaisirs qu'on se reproche !

P. S. Immédiatement après le dîner j'écris au modérateur de Goa , qu'on appelle le corrégidor : je lui demande la liberté d'Amabed et la mienne ; je l'instruis de tous les crimes du P. Fa-tutto. Ma chère Déra dit qu'elle lui fera parvenir ma lettre par cet alguazil des inquisiteurs pour la foi , qui vient quelquefois la voir dans mon antichambre , et qui a pour elle beaucoup d'estime. Nous verrons ce que cette démarche hardie pourra produire.

SIXIEME LETTRE

D' A D A T É.

LE croirais-tu , sage instructeur des hommes ? il y a des justes à Goa , et don Jérónimo , le corrégidor , en est un. Il a été touché de mon malheur et de celui d'Amabed : l'injustice le révolte , le crime l'indigne. Il s'est transporté avec de officiers de justice à la prison qui nous renferme. J'apprends qu'on appelle ce repaire le palais du saint-office : mais , ce qui t'étonnera , on lui a refusé l'entrée ; les cinq spectres , suivis de leurs hallebardiers , se sont présentés à la porte , et ont dit à la justice : Au nom de Dieu , tu n'entreras pas. J'entrerais au nom du roi , a dit le corrégidor ; c'est un cas royal.

C'est un cas sacré, ont répondu les spectres. Don Jérónimo le juste a dit : Je dois interroger Amabed, Adaté, Déra, et le P. Fa-tutto. Interroger un inquisiteur, un dominicain ! s'est écrié le chef des spectres ; c'est un sacrilège ; *scommunicaio, scommunicaio*. On dit que ce sont des mots terribles, et qu'un homme sur qui on les a prononcés meurt ordinairement au bout de trois jours.

Les deux partis se sont échauffés ; ils étaient près d'en venir aux mains ; enfin ils s'en sont rapportés à l'obispo de Goa. Un obispo est à-peu-près parmi ces barbares ce que tu es chez les enfants de Brama : c'est un intendant de leur religion ; il est vêtu de violet, et il porte aux mains des souliers violets ; il a sur la tête, les jours de cérémonie, un pain de sucre fendu en deux. Cet homme a décidé que les deux partis avaient également tort, et qu'il n'appartenait qu'à leur vice-dieu de juger le P. Fa-tutto. Il a été convenu qu'on l'enverrait par-devant sa divinité avec Amabed et moi, et ma fidele Déra.

Je ne sais où demeure ce vice, si c'est dans le voisinage du grand-lama ou en Perse : mais n'importe ; je vais revoir Amabed ; j'irais avec lui au bout du monde, au ciel, en enfer. J'oublie dans ce moment ma fosse, ma prison, les violences de Fa-tutt, ses perdrix que j'ai eu la lâcheté de manger, et son vin que j'ai eu la faiblesse de boire.

S E P T I E M E L E T T R E

D' A D A T É.

J E l'ai revu, mon tendre époux; on nous a réunis; je l'ai tenu dans mes bras; il a effacé la tache du crime dont cet abominable Fa-tutto m'avait souillée: semblable à l'eau sainte du Gange, qui lave toutes les macules des âmes, il m'a rendu une nouvelle vie. Il n'y a que cette pauvre Déra qui reste encore profanée; mais tes prières et tes bénédictions remettront son innocence dans tout son éclat.

On nous fait partir demain sur un vaisseau qui fait voile pour Lisbonne: c'est la patrie du fier Albuquerque; c'est là sans doute qu'habite ce vice-dieu qui doit juger entre Fa-tutto et nous: s'il est vice-dieu, comme tout le monde l'assure ici, il est bien certain qu'il condamnera Fa-tutto. C'est une petite consolation; mais je cherche bien moins la punition de ce terrible coupable que le bonheur du tendre Amabed.

Quelle est donc la destinée des faibles mortels, de ces feuilles que les vents emportent! nous sommes nés, Amabed et moi, sur les bords du Gange; on nous emmène en Portugal; on va nous juger dans un monde inconnu, nous qui sommes nés libres! Reverrons-nous jamais notre patrie? Pourrons-nous accomplir le pèlerinage que nous méditons vers ta personne sacrée?

Comment pourrons-nous, moi et ma chère Déra, être enfermées dans le même vaisseau avec le P. Fa-

tutto? cette idée me fait trembler. Heureusement j'aurai mon brave époux pour me défendre! mais que deviendra Déra, qui n'a point de mari? Enfin, nous nous recommandons à la Providence.

Ce sera désormais mon cher Amabed qui t'écrira; il fera le journal de nos destins; il te peindra la nouvelle terre et les nouveaux cieux que nous allons voir. Puisse Brama conserver long-temps ta tête rase, et l'entendement divin qu'il a placé dans la moëlle de ton cerveau!

PREMIERE LETTRE

D'AMABED À SHASTASID, APRÈS SA CAPTIVITÉ.

JE suis donc encore au nombre des vivants! c'est donc moi qui t'écris, divin Shastasid! j'ai tout su, et tu sais tout. Charme des yeux n'a point été coupable; elle ne peut l'être: la vertu est dans le cœur, et non ailleurs. Ce rhinocéros de Fa-tutto, qui avait cousu à sa peau celle du renard, scutient hardiment qu'il nous a baptisés, Adaté et moi, dans Bénarès, à la mode de l'Europe; que je suis *apostato*, et que Charme des yeux est *apostata*. Il jure par l'homme nu qui est peint ici sur presque toutes les murailles, qu'il est injustement accusé d'avoir violé ma chère épouse et sa jeune Déra; Charme des yeux, de son côté, et la douce Déra, jurèrent qu'elles ont été violées. Les esprits européens ne peuvent percer ce sombre abyme; ils disent tous qu'il n'y a que leur vice-dieu qui puisse y rien connaître, attendu qu'il est infailible.

Don Jérónimo, le corrégidor, nous fait tous embarquer demain pour comparaître devant cet être extraordinaire qui ne se trompe jamais. Ce grand juge des barbares ne siege point à Lisbonne, mais beaucoup plus loin, dans une ville magnifique qu'on nomme Roume. Ce nom est absolument inconnu chez nos Indiens. Voilà un terrible voyage ! A quoi les enfants de Brama sont-ils exposés dans cette courte vie !

Nous avons pour compagnons de voyage des marchands d'Europe, des chanteuses, deux vieux officiers des troupes du roi de Portugal, qui ont gagné beaucoup d'argent dans notre pays, des prêtres du vice-dieu, et quelques soldats.

C'est un grand bonheur pour nous d'avoir appris l'italien, qui est la langue courante de ces gens-là ; car, comment pourrions-nous entendre le jargon portugais ? mais ce qui est horrible, c'est d'être dans la même barque avec un fa-tutto. On nous fait coucher ce soir à bord, pour démarrer demain au lever du soleil. Nous aurons une petite chambre de six pieds de long sur quatre de large pour ma femme et pour Déra : on dit que c'est une faveur insigne. Il faut faire ses petites provisions de toute espece ; c'est un bruit, c'est un tintamarre inexprimable. La foule du peuple se précipite pour nous regarder ; Charme des yeux est en larmes ; Déra tremble : il faut s'armer de courage. Adieu : adresse pour nous tes saintes prieres à l'Eternel qui créa les malheureux mortels il y a juste cent quinze mille six cents cinquante-deux révolutions annuelles du soleil autour de la terre, ou de la terre autour du soleil.

SECONDE LETTRE

D'AMABED, PENDANT SA ROUTE.

APRÈS un jour de navigation, le vaisseau s'est trouvé vis-à-vis Bombay, dont l'exterminateur Albuquerque, qu'on appelle ici *le grand*, s'est emparé. Aussitôt un bruit infernal s'est fait entendre; notre vaisseau a tiré neuf coups de canon; on lui en a répondu autant des remparts de la ville. Charme des yeux et la jeune Déra ont cru être à leur dernier jour: nous étions couverts d'une fumée épaisse. Croirais-tu, sage Shastasid, que ce sont là des politesses? c'est la façon dont ces barbares se saluent. Une chaloupe a apporté des lettres pour le Portugal; alors nous avons fait voile dans la grande mer, laissant à notre droite les embouchures du grand fleuve Zonboudipo, que les barbares appellent l'Indus.

Nous ne voyons plus que les airs, nommés ciel par ces brigands si peu dignes du ciel, et cette grande mer que l'avarice et la cruauté leur ont fait traverser.

Cependant le capitaine paraît un homme honnête et prudent: il ne permet pas que le P. Fa-tutto soit sur le tillac quand nous y prenons le frais, et lorsqu'il est en haut, nous nous tenons en bas: nous sommes comme le jour et la nuit, qui ne paraissent jamais ensemble sur le même horizon. Je ne cesse de réfléchir sur la destinée qui se joue des malheureux mortels: nous voguons sur la mer des

Indes avec un dominicain, pour aller être jugés dans Roume, à six mille lieues de notre patrie.

Il y a dans le vaisseau un personnage considérable, qu'on nomme l'aumônier: ce n'est pas qu'il fasse l'aumône; au contraire, on lui donne de l'argent pour dire des prières dans une langue qui n'est ni la portugaise, ni l'italienne, et que personne de l'équipage n'entend; peut-être ne l'entend-il pas lui-même, car il est toujours en dispute sur le sens des paroles avec le P. fa-tutto. Le capitaine m'a dit que cet aumônier est franciscain, et que l'autre étant dominicain, ils sont obligés en conscience de n'être jamais du même avis. Leurs sectes sont ennemies jurées l'une de l'autre, aussi sont-ils vêtus tout différemment, pour marquer la différence de leurs opinions.

Le franciscain s'appelle Fa-molto; il me prête des livres italiens concernant la religion du vice-dieu devant qui nous comparaitrons. Nous lisons ces livres, ma chère Adaté et moi; Déra assiste à la lecture. Elle y a eu d'abord de la répugnance, craignant de déplaire à Brama; mais, plus nous lisons, plus nous nous fortifions dans l'amour des saints dogmes que tu enseignes aux fideles.

TROISIEME LETTRE

DU JOURNAL D'AMABED.

Nous avons lu avec l'aumônier des épîtres d'un des grands saints de la religion italienne et portugaise: son nom est Paul. Toi qui possèdes la science

universelle, tu connais Paul, sans doute. C'est un grand homme : il a été renversé de cheval par une voix, et aveuglé par un trait de lumière : il se vante d'avoir été comme moi au cachot : il ajoute qu'il a eu cinq fois trente-neuf coups de fouet, ce qui fait en tout cent quatre-vingt-quinze écourgées sur les fesses : plus, trois fois des coups de bâton, sans spécifier le nombre : plus, il dit qu'il a été lapidé une fois ; cela est violent, car on n'en revient guère : plus, il jure qu'il a été un jour et une nuit au fond de la mer. Je le plains beaucoup ; mais en récompense il a été ravi au troisième ciel. Je t'avoue, illuminé Shastasid, que je voudrais en faire autant, dussé-je acheter cette gloire par cent quatre-vingt-quinze coups de verges, bien appliqués sur le derrière.

Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'élève ;
Il est beau même d'en tomber ,

comme dit un de nos plus aimables poètes indiens ,
qui est quelquefois sublime.

Enfin je vois qu'on a conduit comme moi Paul à Roume pour être jugé. Quoi donc ! mon cher Shastasid, Roume a donc jugé tous les mortels dans tous les temps ? Il faut certainement qu'il y ait dans cette ville quelque chose de supérieur au reste de la terre ; tous les gens qui sont dans le vaisseau ne jurent que par Roume ; on faisait tout à Goa au nom de Roume.

Je te dirai bien plus ; le Dieu de notre aumônier Fa-molto, qui est le même que celui de Fa-tutto, naquit et mourut dans un pays dépendant de

Roume, et il paya le tribut au zamorain qui régnait dans cette ville. Tout cela ne te paraît-il pas bien surprenant? pour moi, je crois rêver, et que tous les gens qui m'entourent rêvent aussi.

Notre aumônier Fa-molto nous a lu des choses encore plus merveilleuses. Tantôt c'est un âne qui parle; tantôt c'est un de leurs saints qui passe trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, et qui en sort de fort mauvaise humeur; ici, c'est un prédicateur qui s'en va prêcher dans le ciel, monté sur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu; un docteur passe la mer à pied sec, suivi de deux ou trois millions d'hommes qui s'enfuient avec lui; un autre docteur arrête le soleil et la lune: mais cela ne me surprend point; tu m'as appris que Bacchus en avait fait autant.

Ce qui me fait le plus de peine, à moi qui me pique de propreté et d'une grande pudeur, c'est que le Dieu de ces gens-là ordonne à un de ses prédicateurs de manger de la matière louable sur son pain, et à un autre de coucher pour de l'argent avec des filles de joie, et d'en avoir des enfants.

Il y a bien pis: ce savant homme nous a fait remarquer deux sœurs Olla et Oliba. Tu les connais bien, puisque tu as tout lu. Cet article a fort scandalisé ma femme; le blanc de ses yeux en a rougi. J'ai remarqué que la bonne Déra était tout en feu à ce paragraphe. Il faut certainement que ce franciscain Fa-molto soit un gaillard. Cependant il a fermé son livre dès qu'il a vu combien Charme des yeux et moi nous étions effarouchés, et il est sorti pour aller méditer sur le texte.

Il m'a laissé son livre sacré ; j'en ai lu quelques pages au hasard. O Brama ! ô justice éternelle ! quels hommes que tous ces gens-là ! ils couchent tous avec leurs servantes dans leur vieillesse ; l'un fait des infamies à sa belle-mère , l'autre à sa belle-fille : ici , c'est une ville tout entière qui veut absolument traiter un pauvre prêtre comme une jolie fille ; là , deux demoiselles de condition enivrent leur père , couchent avec lui l'une après l'autre , et en ont des enfants.

Mais ce qui m'a le plus épouvanté , le plus saisi d'horreur , c'est que les habitants d'une ville magnifique , à qui leur Dieu députa deux êtres éternels qui sont sans cesse au pied de son trône , deux esprits purs , resplendissants d'une lumière divine... ma plume frémit comme mon âme.... le dirai-je ? oui : ces habitants firent tout ce qu'ils purent pour violer ces messagers de Dieu. Quel péché abominable avec des hommes ! mais avec des anges ! cela est-il possible ? Cher Shastasid , bénissons Birma , Vitsnou , et Brama ; remercions-les de n'avoir jamais connu ces inconcevables turpitudes. On dit que le conquérant Alexandre voulut autrefois introduire cette coutume si pernicieuse parmi nous ; qu'il polluait publiquement son mignon Ephestion. Le ciel l'en punit ; Ephestion et lui périrent à la fleur de leur âge. Je te salue , maître de mon âme , esprit de mon esprit. Adaté , la triste Adaté se recommande à tes prières.

QUATRIEME LETTRE

D'AMABED À SHASTASID.

Du cap qu'on appelle de Bonne-Espérance,
le 15 du mois du rhinocéros.

IL y a long-temps que je n'ai étendu mes feuilles de coton sur une planche, et trempé mon pinceau dans la laque noire délayée, pour te rendre un compte fidele. Nous avons laissé loin derriere nous à notre droite le golfe de Babelmandel, qui entre dans la fameuse mer Rouge, dont les flots se séparèrent autrefois et s'amoncelèrent comme des montagnes, pour laisser passer Bacchus et son armée. Je regrettais qu'on n'eût point mouillé aux côtes de l'Arabie heureuse, ce pays presque aussi beau que le nôtre, dans lequel Alexandre voulait établir le siege de son empire, et l'entrepôt du commerce du monde. J'aurais voulu voir cet Aden, ou Eden, dont les jardins sacrés furent si renommés dans l'antiquité; ce Moka, fameux par le café, qui ne croît jusqu'à présent que dans cette province; Mecca, où le grand prophete des Musulmans établit le siege de son empire, et où tant de nations de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Europe, viennent tous les ans baiser une pierre noire descendue du ciel, qui n'envoie pas souvent de pareilles pierres aux mortels. Mais il ne nous est pas permis de contenter notre curiosité: nous voguons toujours pour arriver à Lisbonne, et de là à Roume.

Nous avons déjà passé la ligne équinoxiale; nous

sommes descendus à terre au royaume de Mélinde, où les Portugais ont un port considérable: notre équipage y a embarqué de l'ivoire, de l'ambre gris, du cuivre, de l'argent, et de l'or. Nous voici parvenus au grand Cap; c'est le pays des Hottentots. Ces peuples ne paraissent pas descendus des enfants de Brama: la nature y a donné aux femmes un tablier que forme leur peau; ce tablier couvre leur joyau, dont les Hottentots sont idolâtres, et pour lequel ils font des madrigaux et des chansons. Ces peuples vont tout nus: cette mode est fort naturelle; mais elle ne me paraît ni honnête ni habile. Un Hottentot est bien malheureux; il n'a plus rien à désirer, quand il a vu sa Hottentote par-devant et par-derrière: le charme des obstacles lui manque; il n'y a plus rien de piquant pour lui. Les robes de nos Indiennes, inventées pour être troussées, marquent un génie bien supérieur. Je suis persuadé que le sage Indien à qui nous devons le jeu des échecs et celui du trictrac imagina aussi les ajustements des dames pour notre félicité.

Nous resterons deux jours à ce cap, qui est la borne du monde, et qui semble séparer l'orient de l'occident. Plus je réfléchis sur la couleur de ces peuples, sur le glossement dont ils se servent pour se faire entendre au lieu d'un langage articulé, sur leur figure, sur le tablier de leurs dames, plus je suis convaincu que cette race ne peut avoir la même origine que nous.

Notre aumônier prétend que les Hottentots, les Negres, et les Portugais, descendent du même pere: cette idée est bien ridicule; j'aimerais autant qu'on

me dît que les poules, les arbres et l'herbe de ce pays-là viennent des poules, des arbres et de l'herbe de Bénarès ou de Pékin.

CINQUIEME LETTRE

D'AMABED.

Du 16 au soir, au cap dit
de Bonne-Espérance.

VOICI bien une autre aventure ! Le capitaine se promenait avec Charme des yeux et moi sur un grand plateau au pied duquel la mer du midi vient briser ses vagues ; l'aumônier Fa-molto a conduit notre jeune Déra tout doucement dans une petite maison nouvellement bâtie qu'on appelle un cabaret : la pauvre fille n'y entendait point finesse, et croyait qu'il n'y avait rien à craindre parceque cet aumônier n'est pas dominicain : bientôt nous avons entendu des cris. Figure-toi que le P. Fa-tutto a été jaloux de ce tête-à-tête ; il est entré dans le cabaret en furieux : il y avait deux matelots qui ont été jaloux aussi. C'est une terrible passion que la jalousie ! les deux matelots et les deux prêtres avaient beaucoup bu de cette liqueur qu'ils disent avoir été inventée par leur Noé, et dont nous prétendons que Bacchus est l'auteur ; présent funeste, qui pourrait être utile s'il n'était pas si facile d'en abuser. Les Européens disent que ce breuvage leur donne de l'esprit ; comment cela peut-il être, puisqu'il leur ôte la raison ?

Les deux hommes de mer et les deux bonzes d'Eu-

rope se sont gourmés violemment, un matelot donnant sur l'a-tutto, celui-ci sur l'aumônier, ce franciscain sur l'autre matelot, qui rendait ce qu'il recevait; tous quatre changeant de main à tout moment, deux contre deux, trois contre un, tous contre tous; chacun jurant, chacun tirant à soi notre infortunée qui jetait des cris lamentables. Le capitaine est accouru au bruit; il a frappé indifféremment sur les quatre combattants; et, pour mettre Déra en sûreté, il l'a menée dans son quartier, où elle est enfermée avec lui depuis deux heures: les officiers et les passagers, qui sont tous fort polis, se sont rassemblés autour de nous, et nous ont assuré que les deux moines (c'est ainsi qu'ils les appellent) seraient punis sévèrement par le vice-dieu dès qu'ils seraient arrivés à Roume: cette espérance nous a un peu consolés.

Au bout de deux heures le capitaine est revenu en nous ramenant Déra avec des civilités et des compliments dont ma chère femme a été très contente. O Brama, qu'il arrive d'étranges choses dans les voyages, et qu'il serait bien plus sage de rester chez soi!

SIXIEME LETTRE

D'AMABED PENDANT SA ROUTE.

Je ne t'ai point écrit depuis l'aventure de notre petite Déra: le capitaine pendant la traversée a toujours eu pour elle des bontés très distinguées: j'avais peur qu'il ne redoublât de civilités pour ma femme; mais elle a feint d'être grosse de quatre mois: les Portugais regardent les femmes grosses comme des per-

sonnes sacrées qu'il n'est pas permis de chagriner ; c'est du moins une bonne coutume qui met en sûreté le cher honneur d'Adaté. Le dominicain a eu ordre de ne se présenter jamais devant nous , et il a obéi.

Le franciscain , quelques jours après la scene du cabaret , vint nous demander pardon : je le tirai à part ; je lui demandai comment , ayant fait vœu de chasteté , il avait pu s'émanciper à ce point : il me répondit , Il est vrai que j'ai fait ce vœu ; mais si j'avais promis que mon sang ne coulerait jamais dans mes veines , et que mes ongles et mes cheveux ne croîtraient pas , vous m'avouerez que je ne pourrais accomplir cette promesse ; au lieu de nous faire jurer d'être chastes , il fallait nous forcer à l'être , et rendre tous les moines eunuques : tant qu'un oiseau a ses plumes il vole ; le seul moyen d'empêcher un cerf de courir est de lui couper les jambes : soyez très sûr que les prêtres vigoureux comme moi , et qui n'ont point de femmes , s'abandonnent malgré eux à des excès qui font rougir la nature , après quoi ils vont célébrer les saints mysteres.

J'ai beaucoup appris dans la conversation avec cet homme ; il m'a instruit de tous les mysteres de sa religion , qui m'ont tous étonné : Le révérend P. Fa-tutto , m'a-t-il dit , est un frippon qui ne croit pas un mot de tout ce qu'il enseigne : pour moi , j'ai des doutes violents ; mais je les écarte , je me mets un bandeau sur les yeux , je repousse mes pensées , et je marche comme je puis dans la carrière que je cours : tous les moines sont réduits à cette alternative ; ou l'incrédulité leur fait détester leur profession , ou la stupidité la leur rend supportable.

Croirais-tu bien qu'après ces aveux il m'a proposé de me faire chrétien? je lui ai dit: Comment pouvez-vous me présenter une religion dont vous n'êtes pas persuadé vous-même, à moi qui suis né dans la plus ancienne religion du monde, à moi dont le culte existait cent quinze mille trois cents ans pour le moins, de votre aveu, avant qu'il y eût des franciscains dans le monde?

Ah! mon cher Indien, m'a-t-il dit, si je pouvais réussir à vous rendre chrétien vous et la belle Adaté, je ferais crever de dépit ce maraud de dominicain qui ne croit pas à l'immaculée conception de la Vierge! vous feriez ma fortune, je pourrais devenir *obispo* (1); ce serait une bonne action, et Dieu vous en saurait gré.

C'est ainsi, divin Shastasid, que parmi ces barbares d'Europe on trouve des hommes qui sont un composé d'erreur, de faiblesse, de cupidité, et de bêtise, et d'autres qui sont des coquins conséquents et endurcis. J'ai fait part de ces conversations à Charme des yeux; elle en a souri de pitié. Qui l'eût cru que ce serait dans un vaisseau, en voguant vers les côtes d'Afrique, que nous apprendrions à connaître les hommes!

(1) *Obispo* est le mot portugais qui signifie *episcopus*, évêque en langage gaulois. Ce mot n'est dans aucun des quatre évangiles.

S E P T I E M E L E T T R E

D' A M A B E D.

QUEL beau climat que ces côtes méridionales ! mais quels vilains habitants ! quelles brutes ! plus la nature a fait pour nous , moins nous faisons pour elle. Nul art n'est connu chez tous ces peuples ; c'est une grande question parmi eux s'ils sont descendus des singes , ou si les singes sont venus d'eux. Nos sages ont dit que l'homme est l'image de Dieu ; voilà une plaisante image de l'Etre éternel qu'un nez noir épaté , avec un peu plus ou moins d'intelligence ! un temps viendra sans doute où ces animaux sauront bien cultiver la terre , l'embellir par des maisons et par des jardins , et connaître la route des astres ; il faut du temps pour tout : nous datons nous autres notre philosophie de cent quinze mille six cents cinquante-deux ans : en vérité , sauf le respect que je te dois , je pense que nous nous trompons ; il me semble qu'il faut bien plus de temps pour arriver au point où nous sommes ; mettons seulement vingt mille ans pour inventer un langage tolérable , autant pour écrire par le moyen d'un alphabet , autant pour la métallurgie , autant pour la charrue et la navette , autant pour la navigation ; et combien d'autres arts encore exigent-ils de siècles ! Les Chaldéens datent de quatre cents mille ans , et ce n'est pas encore assez.

Le capitaine a acheté sur un rivage qu'on nomme Angoia six Negres , qu'on lui a vendus pour le prix

courant de six bœufs : il faut que ce pays-là soit bien plus peuplé que le nôtre, puisqu'on y vend les hommes si bon marché; mais aussi comment une si abondante population s'accorde-t-elle avec tant d'ignorance ?

Le capitaine a quelques musiciens auprès de lui : il leur a ordonné de jouer de leurs instruments, et aussitôt ces pauvres Negres se sont mis à danser avec presque autant de justesse que nos éléphants. Est-il possible qu'aimant la musique ils n'aient pas su inventer le violon, pas même la musette ? tu me diras, grand Shastasid, que l'industrie des éléphants même n'a pas pu parvenir à cet effort, et qu'il faut attendre. A cela je n'ai rien à répliquer.

HUITIEME LETTRE

D'AMABED.

L'ANNÉE est à peine révolue, et nous voici à la vue de Lisbonne, sur le fleuve du Tage, qui depuis longtemps a la réputation de rouler de l'or dans ses flots : s'il est ainsi, d'où vient donc que les Portugais vont en chercher si loin ? tous ces gens d'Europe répondent qu'on n'en peut trop avoir. Lisbonne est, comme tu me l'avais dit, la capitale d'un très petit royaume ; c'est la patrie de cet Albuquerque qui nous a fait tant de mal : j'avoue qu'il y a quelque chose de grand dans ces Portugais qui ont subjugué une partie de nos belles contrées ; il faut que l'envie d'avoir du poivre donne de l'industrie et du courage.

Nous espérons, Charme des yeux et moi, entrer

dans la ville ; mais on ne l'a pas permis , parcequ'on dit que nous sommes prisonniers du vice - dieu , et que le dominicain Fa-tutto , le franciscain aumônier Fa-molto, Déra, Adaté, et moi, nous devons tous être jugés à Roume.

On nous a fait passer sur un autre vaisseau qui part pour la ville du vice-dieu.

Le capitaine est un vieux Espagnol, différent en tout du Portugais qui en usait si poliment avec nous : il ne parle que par monosyllabes , et encore très rarement ; il porte à sa ceinture des grains enfilés qu'il ne cesse de compter : on dit que c'est une grande marque de vertu.

Déra regrette fort l'autre capitaine , elle trouve qu'il était bien plus civil ; on a remis à l'Espagnol une grosse liasse de papiers pour instruire notre procès en cour de Roume. Un scribe du vaisseau l'a lu à haute voix : il prétend que le P. Fa-tutto sera condamné à ramer dans une des galeres du vice-dieu , et que l'aumônier Fa-molto aura le fouet en arrivant. Tout l'équipage est de cet avis ; le capitaine a serré les papiers sans rien dire. Nous mettons à la voile. Que Brama ait pitié de nous , et qu'il te comble de ses faveurs ! Brama est juste ; mais c'est une chose bien singulière , qu'étant né sur le rivage du Gange , j'aie à être jugé à Roume : on assure pourtant que la même chose est arrivée à plus d'un étranger.

NEUVIEME LETTRE

D'AMABED.

RIEN de nouveau; tout l'équipage est silencieux et morne comme le capitaine. Tu connais le proverbe indien: « Tout se conforme aux mœurs du maître ». Nous avons passé une mer qui n'a que neuf mille pas de large entre deux montagnes; nous sommes entrés dans une autre mer semée d'isles. Il y en a une fort singulière; elle est gouvernée par des religieux chrétiens, qui portent un habit court et un chapeau, et qui font vœu de tuer tous ceux qui portent un bonnet et une robe: ils doivent aussi faire l'oraison. Nous avons mouillé dans une isle plus grande et fort jolie, qu'on nomme Sicile: elle était bien plus belle autrefois; on parle de villes admirables dont on ne voit plus que les ruines. Elle fut habitée par des dieux, des déesses, des géants, des héros; on y forgeait la foudre: une déesse nommée Cérès la couvrit de riches moissons. Le vice-dieu a changé tout cela; on y voit beaucoup de processions et de coupeurs de bourse.

DIXIEME LETTRE

D'AMABED.

ENFIN nous voici sur la terre sacrée du vice-dieu. J'avais lu dans le livre de l'annônier que ce pays était d'or et d'azur; que les murailles étaient

d'émeraudes et de rubis; que les ruisseaux étaient d'huile, les fontaines de lait, les campagnes couvertes de vignes, dont chaque cep produisait cent tonneaux de vin (1). Peut-être trouverons-nous tout cela quand nous serons auprès de Roume.

Nous avons abordé avec beaucoup de peine dans un petit port fort incommode, qu'on appelle la cité vieille. Elle tombe en ruïnes, et est fort bien nommée.

On nous a donné pour nous conduire des charrettes attelées par des bœufs. Il faut que ces bœufs viennent de loin, car la terre à droite et à gauche n'est point cultivée; ce ne sont que des marais infects, des bruyères, et des landes stériles. Nous n'avons vu dans le chemin que des gens couverts de la moitié d'un manteau, sans chemise, qui nous demandaient l'aumône fièrement. Ils ne se nourrissent, nous a-t-on dit, que de petits pains très plats qu'on leur donne *gratis* le matin, et ne s'abreuvent que d'eau bénite.

Sans ces troupes de gueux, qui font cinq ou six mille pas pour obtenir par leurs lamentations la trentième partie d'une roupie, ce canton serait un désert affreux. On nous avertit même que quiconque y passe la nuit est en danger de mort. Appa-

(1) Il veut apparemment parler de la sainte Jérusalem décrite dans le livre exact de l'Apocalypse, dans Justin, dans Tertullien, Irénée, et autres grands personnages; mais on voit bien que ce pauvre brame n'en avait qu'une idée très imparfaite.

remment que Dieu est fâché contre son vicaire, puisqu'il lui a donné un pays qui est le cloaque de la nature. J'apprends que cette contrée a été autrefois très belle et très fertile, et qu'elle n'est devenue si misérable que depuis le temps où ces vicaires s'en sont mis en possession.

Je t'écris, sage Shastasid, sur ma charrette pour me désennuyer. Adaté est bien étonnée. Je t'écirai dès que je serai dans Roume.

ONZIEME LETTRE

D'AMABED.

Nous y voilà, nous y sommes, dans cette ville de Roume. Nous arrivâmes hier en plein jour, le 3 du mois de la brebis, qu'on dit ici le 15 mars 1513. Nous avons d'abord éprouvé tout le contraire de ce que nous attendions.

A peine étions-nous à la porte dite de Saint-Pancrace (1), que nous avons vu deux troupes de spectres, dont l'une est vêtue comme notre aumônier, et l'autre comme le P. Fa-tutto. Elles avaient chacune une bannière à leur tête, et un grand bâton sur lequel était sculpté un homme tout nu, dans la même attitude que celui de Goa. Elles marchaient deux à deux, et chantaient un air à faire bâiller toute une province. Quand cette procession fut

(1) C'était autrefois la porte du Janicule: voyez comme la nouvelle Roume l'emporte sur l'ancienne

parvenue à notre charrette, une troupe cria, C'est saint Fa-tutto ! l'autre, C'est saint Fa-molto ! On baisa leurs robes ; le peuple se mit à genoux. Combien avez-vous converti d'Indiens ? mon révérend pere. Quinze mille sept cents, disait l'un ; Onze mille neuf cents, disait l'autre. Bénie soit la Vierge Marie ! Tout le monde avait les yeux sur nous, tout le monde nous entourait. Sont-ce-là de vos catéchumenes ? mon révérend pere. Oni ; nous les avons baptisés. Vraiment ils sont bien jolis ! Gloire dans les hauts ! gloire dans les hauts !

Le P. Fa-tutto et le P. Fa-molto furent conduits, chacun par sa procession, dans une maison magnifique : pour nous, nous allâmes à l'auberge ; le peuple nous y suivit, en criant, *Cazzo ! cazzo !* en nous donnant des bénédictions, en nous baisant les mains, en donnant mille éloges à ma chere Adaté, à Déra, et à moi-même. Nous ne revenions pas de notre surprise.

A peine fûmes-nous dans notre auberge, qu'un homme vêtu d'une robe violette, accompagné de deux autres en manteau noir, vint nous féliciter sur notre arrivée. La première chose qu'il fit fut de nous offrir de l'argent de la part de la propaganda, si nous en avions besoin. Je ne sais pas ce que c'est que cette propaganda. Je lui répondis qu'il nous en restait encore avec beaucoup de diamants ; en effet j'avais eu le soin de cacher toujours ma bourse et une boîte de brillants dans mon caleçon. Aussitôt cet homme se prosterna presque devant moi, et me traita d'excellence. Son excellence la signora Adaté n'est-elle pas bien fatiguée du voyage ? ne va-t-elle

pas se ccucher? je crains de l'incommoder; mais je serai toujours à ses ordres. Le signor Amabed peut disposer de moi; je lui enverrai un cicéron (1) qui sera à son service; il n'a qu'à commander. Veulent-ils tous deux, quand ils seront reposés, me faire l'honneur de venir prendre le rafraîchissement chez moi? j'aurai l'honneur de leur envoyer un carrosse.

Il faut avouer, mon divin Shastasid, que les Chinois ne sont pas plus polis que cette nation occidentale. Ce seigneur se retira. Nous dormîmes six heures, la belle Adaté et moi. Quand il fut nuit, le carrosse vint nous prendre; nous allâmes chez cet homme civil. Son appartement était illuminé, et orné de tableaux bien plus agréables que celui de l'homme tout nu que nous avions vu à Goa. Une très nombreuse compagnie nous accabla de caresses, nous admira d'être Indiens, nous félicita d'être baptisés, et nous offrit ses services pour tout le temps que nous voudrions rester à Rome.

Nous voulions demander justice du P. Fa-tutto; on ne nous donna pas le temps d'en parler. Enfin nous fûmes reconduits, étonnés, confondus d'un tel accueil, et n'y comprenant rien.

(1) On sait qu'on appelle à Rome cicérons ceux qui font métier de montrer aux étrangers les antiquailles.

DOUZIEME LETTRE

D'AMABED.

AUJOURD'HUI nous avons reçu des visites sans nombre, et une princesse de Piombino nous a envoyé deux écuyers nous prier de venir dîner chez elle. Nous y sommes allés dans un équipage magnifique, l'homme violet s'y est trouvé. J'ai su que c'est un des seigneurs, c'est-à-dire, un des valets du vice-dieu, qu'on appelle préférés, *prelati*. Rien n'est plus aimable, plus honnête que cette princesse de Piombino. Elle m'a placé à table à côté d'elle. Notre répugnance à manger des pigeons romains et des perdrix l'a fort surprise. Le préféré nous a dit que, puisque nous étions baptisés, il fallait manger des perdrix, et boire du vin de Montepulciano; que tous les vice-dieu en usaient ainsi; que c'était la marque essentielle d'un véritable chrétien.

La belle Adaté a répondu avec sa naïveté ordinaire qu'elle n'était pas chrétienne, qu'elle avait été baptisée dans le Gange. Eh mon dieu! madame, a dit le préféré, dans le Gange, ou dans le Tibre, ou dans un bain, qu'importe? vous êtes des nôtres. Vous avez été convertie par le P. Fa-tutto; c'est pour nous un honneur que nous ne voulons pas perdre. Voyez quelle supériorité notre religion a sur la vôtre; et aussitôt il a converti nos assiettes d'ailes de gelinotes. La princesse a bu à notre santé et à notre salut. On nous a pressés avec tant de grâces, on a

dit tant de bons mots, on a été si poli, si gai, si séduisant, qu'enfin, ensorcelés par le plaisir (j'en demande pardon à Brama), nous avons fait, Adaté et moi, la meilleure chère du monde avec un ferme propos de nous laver dans le Gange jusqu'aux oreilles, à notre retour, pour effacer notre péché. On n'a pas douté que nous ne fussions chrétiens. Il faut, disait la princesse, que ce P. Fa-tutto soit un grand missionnaire; j'ai envie de le prendre pour mon confesseur. Nous rougissions et nous baissions les yeux, ma pauvre femme et moi.

De temps en temps la signora Adaté faisait entendre que nous venions pour être jugés par le vice-dieu, et qu'elle avait la plus grande envie de le voir. Il n'y en a point, nous a dit la princesse; il est mort, et on est occupé à présent à en faire un autre: dès qu'il sera fait, on vous présentera à sa sainteté. Vous serez témoins de la plus auguste fête que les hommes puissent jamais voir, et vous en serez le plus bel ornement. Adaté a répondu avec esprit; et la princesse s'est prise d'un grand goût pour elle.

Sur la fin du repas nous avons eu une musique qui était, si j'ose le dire, supérieure à celle de Bénarès et de Maduré.

Après dîner la princesse a fait atteler quatre chars dorés: elle nous a fait monter dans le sien. Elle nous a fait voir de beaux édifices, des statues, des peintures. Le soir on a dansé. Je comparais secrètement cette réception charmante avec le cu-de-basse-fosse où nous avions été renfermés dans Goa: et je comprenais à peine comment le même gouvernement, la

même religion , pouvaient avoir tant de douceur et d'agrément dans Roume , et exercer au loin tant d'horreurs.

TREIZIEME LETTRE

D'AMABED.

TANDIS que cette ville est partagée sourdement en petites factions pour élire un vice-dieu , que ces factions , animées de la plus forte haine , se ménagent toutes avec une politesse qui ressemble à l'amitié , que le peuple regarde les PP. Fa-tutto et Fa-molto comme les favoris de la Divinité , qu'on s'empresse autour de nous avec une curiosité respectueuse , je fais , mon cher Shastasil , de profondes réflexions sur le gouvernement de Roume.

Je le compare au repas que nous a donné la princesse de Piombino. La salle était propre , commode , et parée ; l'or et l'argent brillaient sur les buffets ; la gaieté , l'esprit , et les graces , animaient les convives : mais dans les cuisines le sang et la graisse coulaient ; les peaux des quadrupedes , les plumes des oiseaux , et leurs entrailles pêle-mêle amoncelées soulevaient le cœur , et répandaient l'infection.

Telle est , ce me semble , la cour romaine ; polie et flatteuse chez elle , ailleurs brouillonne et tyrannique. Quand nous disons que nous espérons avoir justice de Fa-tutto , on se met doucement à rire ; on nous dit que nous sommes trop au-dessus de ces bagatelles ; que le gouvernement nous considere trop pour souffrir que nous gardions le souvenir d'une

telle facétie ; que les Fa-tutto et les Fa-molto sont des especes de singes élevés avec soin pour faire des tours de passe-passe devant le peuple ; et on finit par des protestations de respect et d'amitié pour nous. Quel parti veux-tu que nous prenions , grand Shastasid ? Je crois que le plus sage est de rire comme les autres, et d'être poli comme eux. Je veux étudier Roume , elle en vaut la peine.

QUATORZIEME LETTRE

D'AMABED.

IL y a un assez grand intervalle entre ma dernière lettre et la présente. J'ai lu , j'ai vu , j'ai conversé , j'ai médité. Je te jure qu'il n'y eut jamais sur la terre une contradiction plus énorme qu'entre le gouvernement romain et sa religion. J'en parlais hier à un théologien du vice-dieu. Un théologien est dans cette cour ce que sont les derniers valets dans une maison ; ils font la grosse besogne , portent les ordures ; et s'ils y trouvent quelque chiffon qui puisse servir , ils le mettent à part pour le besoin.

Je lui disais : Votre Dieu est né dans une étable , entre un boeuf et un âne ; il a été élevé , a vécu , est mort dans la pauvreté ; il a ordonné expressément la pauvreté à ses disciples ; il leur a déclaré qu'il n'y aurait parmi eux ni premier ni dernier , et que celui qui voudrait commander aux autres les servirait : cependant je vois ici qu'on fait exactement tout le contraire de ce que veut votre Dieu. Votre culte même est tout différent du sien : vous obligez

les hommes à croire des choses dont il n'a pas dit un seul mot.

Tout cela est vrai, m'a-t-il répondu : notre Dieu n'a pas commandé à nos maîtres formellement de s'enrichir aux dépens des peuples, et de ravir le bien d'autrui ; mais il l'a commandé virtuellement. Il est né entre un bœuf et un âne ; mais trois rois sont venus l'adorer dans une écurie : les bœufs et les ânes figurent les peuples que nous enseignons, et les trois rois figurent tous les monarques qui sont à nos pieds. Ses disciples étaient dans l'indigence ; donc nos maîtres doivent aujourd'hui regorger de richesses ; car si ces premiers vice-dieu n'eurent besoin que d'un écu, ceux d'aujourd'hui ont un besoin pressant de dix millions d'écus : or, être pauvre, c'est n'avoir précisément que le nécessaire ; donc nos maîtres, n'ayant pas même le nécessaire, accomplissent la loi de la pauvreté à la rigueur.

Quant aux dogmes, notre Dieu n'écrivit jamais rien, et nous savons écrire ; donc c'est à nous d'écrire les dogmes : aussi les avons-nous fabriqués avec le temps, selon le besoin. Par exemple, nous avons fait du mariage le signe visible d'une chose invisible : cela fait que tous les procès suscités pour cause de mariage ressortissent de tous les coins de l'Europe à notre tribunal de Roume, parceque nous seuls pouvons voir des choses invisibles. C'est une source abondante de trésors qui coulent dans notre chambre sacrée des finances pour étancher la soif de notre pauvreté.

Je lui demandai si la chambre sacrée n'avait pas encore d'autres ressources. Nous n'y avons pas man-

qué, dit-il; nous tirons parti des vivants et des morts. Par exemple, dès qu'une ame est trépassée, nous l'envoyons dans une infirmerie; nous lui faisons prendre médecine dans l'apothicairerie des ames; et vous ne sauriez croire combien cette apothicairerie nous vaut d'argent. Comment cela, monsignor? car il me semble que la bourse d'une ame est d'ordinaire assez mal garnie. Cela est vrai, signor; mais elles ont des parents qui sont bien aises de retirer leurs parents morts de l'infirmerie, et de les faire placer dans un lieu plus agréable: il est triste pour une ame de passer toute une éternité à prendre médecine. Nous composons avec les vivants; ils achètent la santé des ames de leurs défunts parents, les uns plus cher, les autres à meilleur compte, selon leurs facultés: nous leur délivrons des billets pour l'apothicairerie. Je vous assure que c'est un de nos meilleurs revenus.

Mais, monsignor, comment ces billets parviennent-ils aux ames? Il se mit à rire. C'est l'affaire des parents, dit-il; et puis ne vous ai-je pas dit que nous avons un pouvoir incontestable sur les choses invisibles?

Ce monsignor me paraît bien dessalé: je me forme beaucoup avec lui, et je me sens déjà tout autre.

QUINZIEME LETTRE

D'AMABED.

TU dois savoir, mon cher Shastasid, que le cicéron à qui monsignor m'a recommandé, et dont je

t'ai dit un mot dans mes précédentes lettres, est un homme fort intelligent, qui montre aux étrangers les curiosités de l'ancienne Roume et de la nouvelle. L'une et l'autre, comme tu le vois, ont commandé aux rois; mais les premiers Romains acquirent leur pouvoir par leur épée, et les derniers par leur plume. La discipline militaire donna l'empire aux Césars, dont tu connais l'histoire; la discipline monastique donne une autre espece d'empire à ces vice-dieu, qu'on appelle papes. On voit des processions dans la même place où l'on voyait autrefois des triomphes. Les cicérons expliquent tout cela aux étrangers; ils leur fournissent des livres et des filles. Pour moi, qui ne veux pas faire d'infidélité à ma belle Adaté, tout jeune que je suis, je me borne aux livres, et j'étudie principalement la religion du pays, qui me divertit beaucoup.

Je lisais avec mon cicéron l'histoire de la vie du dieu du pays; elle est fort extraordinaire. C'était un homme qui séchait des figuiers d'une seule parole, qui changeait l'eau en vin, et qui noyait des cochons. Il avait beaucoup d'ennemis: tu sais qu'il était né dans une bourgade appartenante à l'empereur de Roume. Ses ennemis étaient malins; ils lui demanderent un jour s'ils devaient payer le tribut à l'empereur; il leur répondit: Rendez au prince ce qui est au prince; mais rendez à Dieu ce qui est à Dieu. Cette réponse me paraît sage; nous en parlions, mon cicéron et moi, lorsque monsieur est entré. Je lui ai dit beaucoup de bien de

son dieu ; et je l'ai prié de m'expliquer comment sa chambre des finances observait ce précepte en prenant tout pour elle , et en ne donnant rien à l'empereur : car tu dois savoir que , bien que les Romains aient un vice-dieu , ils ont un empereur aussi , auquel même ils donnent le titre de roi des Romains. Voici ce que cet homme très avisé m'a répondu :

Il est vrai que nous avons un empereur ; mais il ne l'est qu'en peinture ; il est banni de Roume ; il n'y a pas seulement une maison : nous le laissons habiter auprès d'un grand fleuve qui est gelé quatre mois de l'année , dans un pays dont le langage écorche nos oreilles : le véritable empereur est le pape , puisqu'il regne dans la capitale de l'empire ; ainsi rendez à l'empereur veut dire rendez au pape ; rendez à Dieu signifie encore rendez au pape , puisqu'en effet il est vice-dieu : il est seul le maître de tous les cœurs et de toutes les bourses : si l'autre empereur , qui demeure sur un grand fleuve , osait seulement dire un mot , alors nous sculeverions contre lui tous les habitants des rives du grand fleuve , qui sont pour la plupart de gros corps sans esprit , et nous armerions contre lui les autres rois , qui partageraient avec nous ses dépouilles.

Te voilà au fait , divin Shastasid , de l'esprit de Roume. Le pape est en grand ce que le dalai lama est en petit : s'il n'est pas immortel comme le lama , il est tout-puissant pendant sa vie , ce qui vaut bien mieux : si quelquefois on lui résiste , si on le dépose , si on lui donne des soufflets , ou si même on

le tue (1) entre les bras de sa maîtresse , comme il est arrivé quelquefois , ces inconvénients n'attaquent jamais son divin caractere : on peut lui donner cent coups d'étrivieres ; mais il faut toujours croire tout ce qu'il dit. Le pape meurt ; la papauté est immortelle. Il y a eu trois ou quatre vice-dieu à la fois qui disputaient cette place : alors la divinité était partagée entre eux ; chacun en avait sa part ; chacun était infailible dans son parti.

J'ai demandé à monsignor par quel art sa cour est parvenue à gouverner toutes les autres cours. Il faut peu d'art , me dit-il , aux gens d'esprit pour conduire les sots. J'ai voulu savoir si on ne s'était jamais révolté contre les décisions du vice-dieu. Il m'a avoué qu'il y avait eu des hommes assez téméraires pour lever les yeux , mais qu'on les leur avait crevés aussitôt , ou qu'on avait exterminé ces misérables , et que ces révoltes n'avaient jamais servi

(1) Jean VIII, assassiné à coups de marteau par un mari jaloux.

Jean X, amant de Théodora, étranglé dans son lit.

Etienne VIII, enfermé au château qu'on appelle aujourd'hui Saint-Ange.

Etienne IX, sabré au visage par les Romains.

Jean XII, déposé par l'empereur Othon I, assassiné chez une de ses maîtresses.

Benoît V, exilé par l'empereur Othon I.

Benoît VII, étranglé par le bâtard de Jean X.

Benoît IX, qui acheta le pontificat , lui troisième , et revendit sa part , etc. etc. Ils étaient tous infailibles.

jusqu'à présent qu'à mieux affermir l'infailibilité sur le trône de la vérité.

On vient enfin de nommer un nouveau vice-dieu : les cloches sonnent , on frappe les tambours , les trompettes éclatent , le canon tire , cent mille voix lui répondent. Je t'informerais de tout ce que j'aurais vu.

SEIZIEME LETTRE

D'AMABED.

CE fut le 25 du mois du crocodile , et le 13 de la planète de mars , comme on dit ici , que des hommes vêtus de rouge et inspirés élurent l'homme infailible devant qui je dois être jugé , aussi-bien que Charme des yeux en qualité d'apostata.

Ce dieu en terre s'appelle Léone , dixieme du nom : c'est un très bel homme de trente-quatre à trente-cinq ans , et fort aimable : les femmes sont folles de lui. Il était attaqué d'un mal immonde qui n'est bien connu encore qu'en Europe , mais dont les Portugais commencent à faire part à l'Indoustan : on croyait qu'il en mourrait , et c'est pourquoi on l'a élu , afin que cette sublime place fût bientôt vacante ; mais il est guéri , et il se moque de ceux qui l'ont nommé.

Rien n'a été si magnifique que son couronnement ; il y a dépensé cinq millions de roupies pour subvenir aux nécessités de son dieu qui a été si pauvre. Je n'ai pu t'écrire dans le fracas de nos

fêtes ; elles se sont succédées si rapidement , il a fallu passer par tant de plaisirs , que le loisir a été impossible.

Le vice-dieu Léone a donné des divertissements dont tu n'as point d'idée : il y en a un sur-tout qu'on appelle comédie , qui me plaît beaucoup plus que tous les autres ensemble : c'est une représentation de la vie humaine , c'est un tableau vivant ; les personnages parlent et agissent ; ils exposent leurs intérêts ; ils développent leurs passions ; ils remuent l'ame des spectateurs.

La comédie que je vis avant-hier chez le pape est intitulée la Mandragore : le sujet de la piece est un jeune homme adroit qui veut coucher avec la femme de son voisin ; il engage avec de l'argent un moine , un *fa-tutto* ou un *fa-molto* , à séduire sa maîtresse , et à faire tomber son mari dans un piège ridicule : on se moque tout le long de la piece de la religion que l'Europe professe , dont Roume est le centre , et dont le siege papal est le trône. De tels plaisirs te paraîtront peut-être indécents , mon cher et pieux Shastasid : Charme des yeux en a été scandalisée ; mais la comédie est si jolie , que le plaisir l'a emporté sur le scandale.

Les festins , les bals , les belles cérémonies de la religion , les danseurs de corde , se sont succédés tour - à - tour sans interruption. Les bals sur-tout sont fort plaisants ; chaque personne invitée au bal met un habit étranger et un visage de carton par-dessus le sien ; on tient sous ce déguisement des propos à faire éclater de rire : pendant le repas il y

a toujours une musique très agréable ; enfin c'est un enchantement.

On m'a conté qu'un vice-dieu , prédécesseur de Léone , nommé Alexandre , sixieme du nom , avait donné aux noces d'une de ses bâtardes une fête bien plus extraordinaire ; il y fit danser cinquante filles toutes nues : les brachmanes n'ont jamais institué de pareilles danses. Tu vois que chaque pays a ses coutumes. Je t'embrasse avec respect , et je te quitte pour aller danser avec ma belle Adaté. Que Birma te comble de bénédictions !

DIX-SEPTIEME LETTRE

D'AMABED.

VRAIMENT, mon grand brame , tous les vice-dieu n'ont pas été si plaisants que celui-ci : c'est un plaisir de vivre sous sa domination. Le défunt , nommé Jules , était d'un caractere différent ; c'était un vieux soldat turbulent qui aimait la guerre comme un fou ; toujours à cheval , toujours le casque en tête , distribuant des bénédictions et des coups de sabre , attaquant tous ses voisins , damnant leurs ames , et tuant leurs corps autant qu'il le pouvait : il est mort d'un accès de colere. Quel diable de vice-dieu on avait là ! Croirais-tu bien qu'avec un morceau de papier il s'imaginait dépouiller les rois de leurs royaumes ? Il s'avisait de détrôner de cette maniere le roi d'un pays assez beau qu'on appelle la France : ce roi était un fort bon homme ; il passe ici pour un sot , parce-

qu'il n'a pas été heureux. Ce pauvre prince fut obligé d'assembler un jour les plus savants hommes de son royaume (1) pour leur demander s'il lui était permis de se défendre contre un vice-dieu qui le détrônait avec du papier. C'est être bien bon que de faire une question pareille ! j'en témoignais ma surprise au monsignor violet qui m'a pris en amitié. Est-il possible, lui disais-je, qu'on soit si sot en Europe ? J'ai bien peur, me dit-il, que les vice-dieu n'abusent tant de la complaisance des hommes, qu'à la fin ils leur donneront de l'esprit.

Il faudra donc qu'il y ait des révolutions dans la religion de l'Europe. Ce qui te surprendra, docte

(1) Le pape Jules II excommunia le roi de France Louis XII, en 1510. Il mit le royaume de France en interdit, et le donna au premier qui voudrait s'en saisir. Cette excommunication et cette interdiction furent réitérées en 1512. On a peine à concevoir aujourd'hui cet excès d'insolence et de ridicule. Mais depuis Grégoire VII, il n'y eut presque aucun évêque de Rome qui ne fît, ou qui ne voulût faire et défaire des souverains, selon son bon plaisir. Tous les souverains méritaient cet infâme traitement, puisqu'ils avaient été assez imbécilles pour fortifier eux-mêmes chez leurs sujets l'opinion de l'infailibilité du pape, et son pouvoir sur toutes les églises. Ils s'étaient donné eux mêmes des fers qu'il était très difficile de briser. Le gouvernement fut par-tout un chaos formé par la superstition. La raison n'a pénétré que très tard chez les peuples de l'occident ; elle a guéri quelques blessures que cette superstition, ennemie du genre humain, avait faites aux hommes, mais il en reste encore de profondes cicatrices.

et pénétrant Shastasid , c'est qu'il ne s'en fit point sous le vice-dieu Alexandre qui régnait avant Jules : il faisait assassiner , pendre , noyer , empoisonner impunément tous les seigneurs ses voisins ; un de ses cinq bâtards fut l'instrument de cette foule de crimes à la vue de toute l'Italie. Comment les peuples persisterent-ils dans la religion de ce monstre ! c'est celui-là même qui faisait danser les filles sans aucun ornement superflu : ses scandales devaient inspirer le mépris , ses barbaries devaient aiguïser contre lui mille poignards ; cependant il vécut honoré et paisible dans sa cour. La raison en est , à mon avis , que les prêtres gagnaient à tous ses crimes , et que les peuples n'y perdaient rien. Dès qu'on vexera trop les peuples , ils briseront leurs liens ; cent coups de bélier n'ont pu ébranler le colosse , un caillou le jettera par terre : c'est ce que disent ici les gens déliés qui se piquent de prévoir.

Enfin les fêtes sont finies : il n'en faut pas trop ; rien ne lasse comme les choses extraordinaires devenues communes ; il n'y a que les besoins renaissants qui puissent donner du plaisir tous les jours. Je me recommande à tes saintes prières.

DIX-HUITIEME LETTRE

D'AMABED.

L'INFAILLIBLE nous a voulu voir en particulier, Charme des yeux et moi. Notre monsignor nous a conduits dans son palais ; il nous a fait mettre à genoux trois fois. Le vice-dieu nous a fait baiser son

pied droit en se tenant les côtés de rire : il nous a demandé si le P. Fa-tutto nous avait convertis, et si en effet nous étions chrétiens. Ma femme a répondu que le P. Fa-tutto était un insolent ; et le pape s'est mis à rire encore plus fort. Il a donné deux baisers à ma femme et à moi aussi.

Ensuite il nous a fait asseoir à côté de son petit lit de baise-pieds. Il nous a demandé comment on faisait l'amour à Bénarès , à quel âge on mariait communément les filles , si le grand Brama avait un serrail. Ma femme rougissait : je répondais avec une modestie respectueuse : ensuite il nous a congédiés, en nous recommandant le christianisme , en nous embrassant , et en nous donnant de petites claques sur les fesses en signe de bonté. Nous avons rencontré en sortant les PP. Fa-tutto et Fa-molto qui nous ont baisé le bas de la robe. Le premier moment , qui commande toujours à l'ame , nous a fait d'abord reculer avec horreur , ma femme et moi ; mais le violet nous a dit : Vous n'êtes pas encore entièrement formés ; ne manquez pas de faire mille caresses à ces bons peres ; c'est un devoir essentiel dans ce pays-ci d'embrasser ses plus grands ennemis : vous les ferez empoisonner , si vous pouvez , à la première occasion ; mais , en attendant , vous ne pouvez leur marquer trop d'amitié. Je les embrassai donc ; mais Charme des yeux leur fit une révérence fort sèche , et Fa-tutto la lorgnait du coin de l'œil en s'inclinant jusqu'à terre devant elle. Tout ceci est un enchantement ; nous passons nos jours à nous étonner. En vérité , je doute que Maduré soit plus agréable que Roume.

DIX-NEUVIEME LETTRE

D'AMABED.

Point de justice du P. Fa-tutto. Hier notre jeune Déra s'avisa d'aller le matin, par curiosité, dans un petit temple. Le peuple était à genoux; un brame du pays, vêtu magnifiquement, se courbait sur une table; il tournait le derriere au peuple: on dit qu'il faisait Dieu. Dès qu'il eut fait Dieu, il se montra par-devant. Déra fit un cri, et dit: Voilà le coquin qui m'a violée. Heureusement, dans l'excès de sa douleur et de sa surprise, elle prononça ces paroles en indien: on m'assure que si le peuple les avait comprises, la canaille se serait jetée sur elle comme sur une sorciere. Fa-tutto lui répondit en italien: Ma fille, la grace de la Vierge Marie soit avec vous! parlez plus bas. Elle revint tout éperdue nous conter la chose. Nos amis nous ont conseillé de ne nous jamais plaindre: ils nous ont dit que Fa-tutto est un saint, et qu'il ne faut jamais mal parler des saints. Que veux-tu? ce qui est fait est fait. Nous prenons en patience tous les agréments qu'on nous fait goûter dans ce pays-ci. Chaque jour nous apprend des choses dont nous ne nous doutions pas. On se forme beaucoup par les voyages.

Il est venu à la cour de Léone un grand poëte: son nom est messer Ariosto; il n'aime pas les moibes: voici comme il parle d'eux:

Non sa quel che sia amor, non sa che vaglia

La caritade; et quindi avien che i frati
Sono si ingorda et si crudel canaglia.

Cela veut dire en indien :

Modermen sebar eso
La te ben sofa meso.

Tu sens quelle supériorité la langue indienne, qui est si antique, conservera toujours sur tous les jargons nouveaux de l'Europe : nous exprimons en quatre mots ce qu'ils ont de la peine à faire entendre en dix. Je conçois bien que cet Ariosto dise que les moines sont de la canaille ; mais je ne sais pourquoi il prétend qu'ils ne connaissent point l'amour : hélas ! nous en savons des nouvelles. Peut-être entend-il qu'ils jouissent et qu'ils n'aiment point.

VINGTIEME LETTRE

D'AMABED.

Il y a quelques jours, mon cher grand brame, que je ne t'ai écrit : les empressements dont on nous honore en sont la cause. Notre monsignor nous donna un excellent repas, avec deux jeunes gens vêtus de rouge de la tête aux pieds. Leur dignité est cardinal, comme qui dirait gond de porte : l'un est le cardinal Sacripante, et l'autre le cardinal Faquinetti. Ils sont les premiers de la terre après le vice-dieu : aussi sont-ils intitulés vicaires du vicaire. Leur droit, qui est sans doute

droit divin, est d'être égaux aux rois et supérieurs aux princes, et d'avoir sur-tout d'immenses richesses. Ils méritent bien tout cela, vu la grande utilité dont ils sont au monde.

Ces deux gentilshommes, en dînant avec nous, proposerent de nous mener passer quelques jours à leurs maisons de campagne; car c'est à qui nous aura. Après s'être disputé la préférence le plus plaisamment du monde, Faquinetti s'est emparé de la belle Adaté, et j'ai été le partage de Sacripante, à condition qu'ils changeraient le lendemain, et que le troisieme jour nous nous rassemblerions tous quatre. Déjà était du voyage. Je ne sais comment te conter ce qui nous est arrivé; je vais pourtant essayer de m'en tirer.

Ici finit le manuscrit des lettres d'Amabed. On a cherché dans toutes les bibliothèques de Maduré et de Bénarès la suite de ces lettres; il est sûr qu'elle n'existe pas.

Ainsi, supposé que quelque malheureux faussaire imprime jamais le reste des aventures des deux jeunes Indiens; « Nouvelles Lettres d'Amabed; Nouvelles
« Lettres de Charme des yeux; Réponses du grand
« brame Shastasid », le lecteur peut être sûr qu'on le trompe et qu'on l'ennuie, comme il est arrivé cent fois en cas pareil.

FIN DES LETTRES D'AMABED.

droit divin, car d'après les lois et les coutumes
des princes, et d'après les lois d'humanité, les
chances. Les mortels sont tous égaux, et la guerre
n'est que l'effet de la sorte de l'homme.

Ces deux gentilshommes, en allant avec nous, proposèrent de nous mener passer quelques jours à leurs maisons de campagne; car c'est à qui nous aura. Après s'être disputé la préférence la plus piquante, ils finirent par s'accorder à nous offrir de la belle Adèle, et à se clore le partage de l'héritage. A condition que les deux gentilshommes, et les trois autres, nous laisseraient passer quelques jours dans leur maison. Je ne sais comment le comte et moi nous sommes parvenus à nous en aller.

[illegible]

HISTOIRE
DE JENNI,
OU
L'ATHÉE ET LE SAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Vous me demandez, monsieur, quelques détails sur notre ami, le respectable Freind, et sur son étrange fils : le loisir dont je jouis enfin après la retraite de mylord Peterboroug me permet de vous satisfaire : vous serez aussi étonné que je l'ai été, et vous partagerez tous mes sentiments.

Vous n'avez guere vu ce jeune et malheureux Jenni, ce fils unique de l'reind, que son pere mena avec lui en Espagne lorsqu'il était chapelain de notre armée, en 1705 ; vous partîtes pour Alep avant que mylord assiégeât Barcelone ; mais vous avez raison de me dire que Jenni était de la figure la plus aimable et la plus engageante, et qu'il annonçait du courage et de l'esprit : rien n'est plus vrai ; on ne pouvait le voir sans l'aimer. Son pere l'avait d'abord destiné à l'église ; mais le jeune homme ayant marqué de la répugnance pour cet état qui demande tant d'art, de

ménagements, et de finesse, ce pere sage aurait cru faire un crime et une sottise de forcer la nature.

Jenni n'avait pas encore vingt ans ; il voulut absolument servir en volontaire à l'attaque du Mont-Joui, que nous emportâmes, et où le prince de Hesse fut tué : notre pauvre Jenni, blessé, fut prisonnier et mené dans la ville. Voici un récit très fidele de ce qui lui arriva depuis l'attaque de Mont-Joui jusqu'à la prise de Barcelone : cette relation est d'une Catalane un peu trop libre et trop naïve ; de tels écrits ne vont point jusqu'au cœur du sage. Je pris cette relation chez elle lorsque j'entrai dans Barcelone à la suite de mylord Peterboroug ; vous la lirez sans scandale comme un portrait fidele des mœurs du pays.

*Aventure d'un jeune Anglais nommé Jenni,
écrite de la main de dona las Nalgas.*

LORSQU'ON nous dit que les mêmes sauvages qui étaient venus par l'air d'une isle inconnue nous prendre Gibraltar venaient assiéger notre belle ville de Barcelone, nous commençâmes par faire des neuvaines à la sainte Vierge de Manreze ; ce qui est assurément la meilleure maniere de se défendre.

Ce peuple qui venait nous attaquer de si loin s'appelle d'un nom qu'il est difficile de prononcer, car c'est *English*. Notre révérend P. inquisiteur don Jeronimo Bueno Caracucarador prêcha contre ces brigands : il lança contre eux une excommunication majeure dans Notre-Dame d'Elpino : il nous assura que les English avaient des queues de singes, des

pattes d'ours , et des têtes de perroquets ; qu'à la vérité ils parlaient quelquefois comme les hommes , mais qu'ils sifflaient presque toujours ; que de plus ils étaient notoirement hérétiques ; que la sainte Vierge , qui est très favorable aux autres pécheurs et pécheresses , ne pardonnait jamais aux hérétiques , et que par conséquent ils seraient tous infailliblement exterminés , sur-tout s'ils se présentaient devant le Mont-Joui. A peine avait-il fini son sermon que nous apprîmes que le Mont-Joui était pris d'assaut.

Le soir on nous conta qu'à cet assaut nous avions blessé un jeune English , et qu'il était entre nos mains ; on cria dans toute la ville , *Vittoria ! vittoria !* et on fit des illuminations.

La dona Boca Vermeja , qui avait l'honneur d'être maîtresse du révérend P. inquisiteur , eut une extrême envie de voir comment un animal english et hérétique était fait. C'était mon intime amie : j'étais aussi curieuse qu'elle ; mais il fallut attendre qu'il fût guéri de sa blessure , ce qui ne tarda pas.

Nous sûmes bientôt après qu'il devait prendre les bains chez mon cousin-germain Elvob le baigneur , qui est , comme on sait , le meilleur chirurgien de la ville. L'impatience de voir ce monstre redoubla dans mon amie Boca Vermeja ; nous n'eûmes point de cesse , point de repos , nous n'en donnâmes point à mon cousin le baigneur jusqu'à ce qu'il nous eût cachées dans une petite garde-robe derrière une jalousie par laquelle on voyait la baignoire : nous y entrâmes sur la pointe du pied , sans faire aucun bruit , sans parler , sans oser respirer , précisément

dans le temps que l'English sortait de l'eau : son visage n'était pas tourné vers nous ; il ôta un petit bonnet sous lequel étaient renoués ses cheveux blonds, qui descendirent en grosses boucles sur la plus belle chûte de reins que j'aie vue de ma vie ; ses bras , ses cuisses , ses jambes , me parurent d'un charnu , d'un fini , d'une élégance qui approche à mon gré de l'Apollon du Belveder de Rome , dont la copie est chez mon oncle le sculpteur.

Dona Boca Vermeja était extasiée de surprise et d'enchantement ; j'étais saisie comme elle ; je ne pus m'empêcher de dire , *Oh che hermoso muchacho !* Ces paroles qui m'échapperent firent tourner le jeune homme : ce fut bien pis alors ; nous vîmes le visage d'Adonis sur le corps d'un jeune Hercule ; il s'en fallut peu que dona Boca Vermeja ne tombât à la renverse et moi aussi ; ses yeux s'allumerent et se couvrirent d'une légère rosée à travers laquelle on entrevoyait des traits de flamme : je ne sais ce qui arriva aux miens.

Quand elle fut revenue à elle : Saint-Jacques , me dit-elle , et sainte Vierge ! est-ce ainsi que sont faits les hérétiques ? eh , qu'on nous a trompées !

Nous sortîmes le plus tard que nous pûmes. Boca Vermeja fut bientôt éprise du plus violent amour pour le monstre hérétique : elle est plus belle que moi , je l'avoue ; et j'avoue aussi que je me sentis doublement jalouse : je lui représentai qu'elle se damnait en trahissant le révérend P. inquisiteur don Jeronimo Bueno Caracucarador pour un English. Ah ! ma chere las Nalgas , me dit - elle (car las Nalgas est mon nom), je trahirais Melchisédech pour ce

beau jeune homme. Elle n'y manqua pas; et, puisqu'il faut tout dire, je donnai secrètement plus de la dixme des offrandes.

Un des familiers de l'inquisition, qui entendait quatre messes par jour pour obtenir de Notre-Dame de Manreze la destruction des English, fut instruit de nos actes de dévotion: le révérend P. don Caracucarador nous donna le fonet à toutes deux; il fit saisir notre cher English par vingt-quatre alguazils de la sainte hermandad: Jenni en tua cinq, et fut pris par les dix-neuf qui restaient. On le fit reposer dans un caveau bien frais: il fut destiné à être brûlé le dimanche suivant en cérémonie, orné d'un grand san-bénito et d'un bonnet en pain de sucre, en l'honneur de notre Sauveur et de la Vierge Marie sa mere. Don Caracucarador prépara un beau sermon; mais il ne put le prononcer, car le dimanche même la ville fut prise à quatre heures du matin.

Ici finit le récit de dona las Nalgas. C'était une femme qui ne manquait pas d'un certain esprit que les Espagnols appellent *agudezza*.

CHAPITRE II.

Suite des aventures du jeune Anglais Jenni, et de celles de M. son pere, docteur en théologie, membre du parlement et de la société royale.

Vous savez quelle admirable conduite tint le comte de Peterboroug dès qu'il fut maître de Barcelone,

comme il empêcha le pillage, avec quelle sagacité prompte il mit ordre à tout, comme il arracha la duchesse de Popoli des mains de quelques soldats allemands ivres qui la volaient et qui la violaient; mais vous peindrez-vous bien la surprise, la douleur, l'anéantissement, la colere, les larmes, les transports de notre ami Freind quand il apprit que Jenni était dans les cachots du saint-office, et que son bûcher était préparé? vous savez que les têtes les plus froides sont les plus animées dans les grandes occasions; vous eussiez vu ce pere, que vous avez connu si grave et si imperturbable, voler à l'autre de l'inquisition plus vite que nos chevaux de race ne courent à Newmarket; cinquante soldats, qui le suivaient hors d'haleine, étaient toujours à deux cents pas de lui: il arrive, il entre dans la caverne. Quel moment! que de pleurs et que de joie! vingt victimes destinées à la même cérémonie que Jenni sont délivrées: tous ces prisonniers s'arment; tous se joignent à nos soldats; ils démolissent le saint-office en dix minutes, et déjeûnent sur ses ruines avec le vin et les jambons des inquisiteurs.

Au milieu de ce fracas, et des fanfares, et des tambours, et du retentissement de quatre cents canons qui annonçaient notre victoire à la Catalogne, notre ami Freind avait repris la tranquillité que vous lui connaissez; il était calme comme l'air dans un beau jour après un orage; il élevait à Dieu un cœur aussi serein que son visage, lorsqu'il vit sortir du soupirail d'une cave un spectre noir en surplis qui se jeta à ses pieds, et qui lui criait miséricorde. Qui es-tu? lui dit notre ami; viens-tu de l'enfer?

A-peu-près , répondit l'autre ; je suis don Jeronimo Bueno Caracucarador , inquisiteur pour la foi ; je vous demande très humblement pardon d'avoir voulu cuire monsieur votre fils en place publique ; je le prenais pour un Juif.

Eh ! quand il serait Juif , répondit notre ami avec son sang-froid ordinaire , vous sied-il bien , M. Caracucarador , de cuire des gens parcequ'ils sont descendus d'une race qui habitait autrefois un petit canton pierreux tout près du désert de Syrie ? que vous importe qu'un homme ait un prépuce ou qu'il n'en ait pas , et qu'il fasse sa pâque dans la pleine lune rousse ou le dimanche d'après ? Cet homme est Juif , donc il faut que je le brûle ; et tout son bien m'appartient. Voilà un très mauvais argument ; on ne raisonne point ainsi dans la société royale de Londres.

Savez-vous bien , M. Caracucarador , que Jésus-Christ était Juif , qu'il naquit , vécut et mourut Juif ; qu'il fit sa pâque en Juif dans la pleine lune ; que tous ses apôtres étaient Juifs ; qu'ils allèrent dans le temple juif après son malheur , comme il est dit expressément ; que les quinze premiers évêques secrets de Jérusalem étaient Juifs ? mon fils ne l'est pas , il est anglican ; quelle idée vous a passé par la tête de le brûler ?

L'inquisiteur Caracucarador , épouvanté de la science de M. Freind , et toujours prosterné à ses pieds , lui dit : Hélas ! nous ne savions rien de tout cela dans l'université de Salamanque ; pardon , encore une fois ; mais la véritable raison est que monsieur votre fils m'a pris ma maîtresse Boca Vermeja.

Ah ! s'il vous a pris votre maîtresse, repartit Freind, c'est autre chose ; il ne faut jamais prendre le bien d'autrui : il n'y a pourtant pas là une raison suffisante , comme dit Leibnitz , pour brûler un jeune homme ; il faut proportionner les peines aux délits : vous autres chrétiens de delà la mer Britannique en tirant vers le sud , vous avez plutôt fait cuire un de vos freres, soit le conseiller Anne Dubourg, soit Michel Servet, soit tous ceux qui furent ards sous Philippe II , surnommé le Discret , que nous ne faisons rôtir un rost-bif à Londres. Mais qu'on m'aille chercher mademoiselle Boca Vermeja , et que je sache d'elle la vérité.

Boca Vermeja fut amenée pleurante et embellie par ses larmes , comme c'est l'usage. Est-il vrai , mademoiselle , que vous aimiez tendrement don Caracucarador , et que mon fils Jenni vous ait prise à force ? — A force ! monsieur l'Anglais ; c'était assurément du meilleur de mon cœur : je n'ai jamais rien vu de si beau et de si aimable que monsieur votre fils , et je vous trouve bien heureux d'être son pere ; c'est moi qui lui ai fait toutes les avances ; il les mérite bien : je le suivrai jusqu'au bout du monde , si le monde a un bout : j'ai toujours dans le fond de mon ame détesté ce vilain inquisiteur ; il m'a fouettée presque jusqu'au sang , moi et mademoiselle las Nalgas : si vous voulez me rendre la vie douce , vous ferez pendre ce scélérat de moine à ma fenêtre , tandis que je jurerais à monsieur votre fils un amour éternel : heureuse si je pouvais jamais lui donner un fils qui vous ressemble !

En effet , pendant que Boca Vermeja prononçait

ces paroles naïves, mylord Peterboroug envoyait chercher l'inquisiteur Caracucarador pour le faire pendre. Vous ne serez pas surpris quand je vous dirai que M. Freind s'y opposa fortement. Que votre juste colere, dit-il, respecte votre générosité ! il ne faut jamais faire mourir un homme que quand la chose est absolument nécessaire pour le salut du prochain : les Espagnols diraient que les Anglais sont des barbares qui tuent tous les prêtres qu'ils rencontrent ; cela pourrait faire grand tort à monsieur l'archiduc, pour lequel vous venez de prendre Barcelone : je suis assez content que mon fils soit sauvé, et que ce coquin de moine soit hors d'état d'exercer ses fonctions inquisitoriales. Enfin le sage Freind en dit tant que mylord se contenta de faire fouetter Caracucarador, comme ce misérable avait fouetté miss Boca Vermeja et miss las Nalgas.

Tant de clémence toucha le cœur des Catalans. Ceux qui avaient été délivrés des cachots de l'inquisition concurent que notre religion valait infiniment mieux que la leur ; ils demandèrent presque tous à être reçus dans l'église anglicane ; et même quelques bacheliers de l'université de Salamanque, qui se trouvaient dans Barcelone, voulurent être éclairés. La plupart le furent bientôt : il n'y en eut qu'un seul, nommé don Inigo y Medroso, y Comodios, y Papalamiendo, qui fut un peu rétif.

Voici le précis de la dispute honnête que notre cher ami Freind et le bachelier don Papalamiendo eurent ensemble en présence de mylord Peterboroug. On appela cette conversation familière le dialogue des *mais* : vous verrez aisément pourquoi, en le lisant.

CHAPITRE III.

Précis de la controverse des Mais entre M. Freind et don Inigo y Medroso, y Comodios, y Papalamiendo, bachelier de Salamanque.

LE BACHELIER.

MAIS, monsieur, malgré toutes les belles choses que vous venez de me dire, vous m'avouerez que votre église anglicane, si respectable, n'existait pas avant dom Luther et avant dom Oecolampade : vous êtes tout nouveaux ; donc vous n'êtes pas de la maison.

FREIND.

C'est comme si on me disait que je ne suis pas le petit-fils de mon grand-pere, parcequ'un collatéral, demeurant en Italie, s'était emparé de son testament et de mes titres ; je les ai heureusement retrouvés, et il est clair que je suis le petit-fils de mon grand-pere : nous sommes vous et moi de la même famille, à cela près que nous autres Anglais nous lisons le testament de notre grand-pere dans notre propre langue, et qu'il vous est défendu de le lire dans la vôtre. Vous êtes esclaves d'un étranger, et nous ne sommes soumis qu'à notre raison.

LE BACHELIER.

Mais si votre raison vous égare ? car enfin vous ne croyez point à notre université de Salamanque, laquelle a déclaré l'infailibilité du pape, et son droit incontestable sur le passé, le présent, le futur, et le paulo-post-futur.

FREIND.

Hélas ! les apôtres n'y croyaient pas non plus. Il est écrit que ce Pierre , qui renia son maître Jésus , fut sévèrement tancé par Paul. Je n'examine point ici lequel des deux avait tort ; ils l'avaient peut-être tous deux , comme il arrive dans presque toutes les querelles ; mais enfin il n'y a pas un seul endroit dans les Actes des apôtres où Pierre soit regardé comme le maître de ses compagnons et du paulo-post-futur.

LE BACHELIER.

Mais certainement S. Pierre fut archevêque de Rome ; car Sanchez nous enseigne que ce grand homme y arriva du temps de Néron , et qu'il y occupa le trône archiépiscopal pendant vingt-cinq ans sous ce même Néron qui n'en régna que treize. De plus il est de foi , et c'est don Grillandus , le prototype de l'inquisition , qui l'affirme (car nous ne lisons jamais la sainte Bible), il est de foi , dis-je , que S. Pierre était à Rome une certaine année ; car il date une de ses lettres de Babylone ; car , puisque Babylone est visiblement l'anagramme de Rome , il est clair que le pape est de droit divin le maître de toute la terre ; car de plus tous les licenciés de Salamanque ont démontré que Simon Vertu-de-Dieu , premier sorcier , conseiller d'état de l'empereur Néron , envoya faire des compliments par son chien à S. Simon Barjone , autrement dit S. Pierre , dès qu'il fut à Rome ; que saint Pierre , n'étant pas moins poli , envoya aussi son chien complimenter Simon Vertu-Dieu ; qu'ensuite ils jouèrent à qui ressusciterait le plutôt un cousin-germain de Néron ,

que Simon Vertu-Dieu ne ressuscita son mort qu'à moitié, et que Simon Barjone gagna la partie en ressuscitant le cousin tout-à-fait; que Vertu-Dieu voulut avoir sa revanche en volant dans les airs comme saint Dédale, et que saint Pierre lui cassa les deux jambes en le faisant tomber: c'est pourquoi saint Pierre reçut la couronne du martyr la tête en bas et les jambes en haut (1); donc il est démontré *a posteriori* que notre saint pere le pape doit régner sur tous ceux qui ont des couronnes sur la tête, et qu'il est le maître du passé, du présent, et de tous les futurs du monde.

F R E I N D.

Il est clair que toutes ces choses arriverent dans le temps où Hercule d'un tour de main sépara les deux montagnes Calpé et Abila, et passa le détroit de Gibraltar dans son gobelet; mais ce n'est pas sur ces histoires, tout authentiques qu'elles sont, que nous fondons notre religion; c'est sur l'évangile.

L E B A C H E L I E R.

Mais, monsieur, sur quels endroits de l'évangile? car j'ai lu une partie de cet évangile dans nos cahiers de théologie; est-ce sur l'ange descendu des nuées pour annoncer à Marie qu'elle sera engrossée par le Saint-Esprit? est-ce sur le voyage des trois rois et d'une étoile; sur le massacre de tous les enfants du pays; sur la peine que prit le diable d'emporter Dieu dans le désert au faite du temple et à la cime d'une mon-

(1) Toute cette histoire est racontée par Abdias, Marcel, et Egésippe; Eusebe en rapporte une partie.

tagne dont on découvrirait tous les royaumes de la terre; sur le miracle de l'eau changée en vin à une noce de village; sur le miracle de deux mille cochons que le diable noya dans un lac par ordre de Jésus; sur.....?

F R E I N D.

Monsieur, nous respectons toutes ces choses parcequ'elles sont dans l'évangile, et nous n'en parlons jamais parcequ'elles sont trop au-dessus de la faible raison humaine.

LE BACHELIER.

Mais on dit que vous n'appellez jamais la sainte Vierge mere de Dieu?

F R E I N D.

Nous la révérons, nous la chérissons; mais nous croyons qu'elle se soucie peu des titres qu'on lui donne ici-bas: elle n'est jamais nommée mere de Dieu dans l'évangile. Il y eut une grande dispute, en 431, à un concile d'Ephese pour savoir si Marie était *théotocos*, et si Jésus-Christ étant Dieu à la fois et fils de Marie, il se pouvait que Marie fût à la fois fille de Dieu le pere et mere de Dieu le fils, qui ne font qu'un Dieu. Nous n'entrons point dans ces querelles d'Ephese, et la société royale de Londres ne s'en mêle pas.

LE BACHELIER.

Mais, monsieur, vous me donnez là du *théotocos*! qu'est-ce que *théotocos*, s'il vous plaît?

F R E I N D.

Cela signifie mere de Dieu. Quoi! vous êtes bachelier de Salamanque, et vous ne savez pas le grec!

LE BACHELIER.

Mais le grec, le grec! de quoi cela peut-il servir à un Espagnol? Mais, monsieur, croyez-vous que Jésus ait une nature, une personne, et une volonté; ou deux natures, deux personnes, et deux volontés; ou une volonté, une nature, et deux personnes; ou deux volontés, deux personnes, et une nature; ou....?

FRIEND.

Ce sont encore les affaires d'Ephese; cela ne nous importe en rien.

LE BACHELIER.

Mais qu'est-ce donc qui vous importe? pensez-vous qu'il n'y ait que trois personnes en Dieu, ou qu'il y ait trois dieux en une personne? la seconde personne procede-t-elle de la premiere personne? et la troisieme procede-t-elle des deux autres, ou de la seconde *intrinsecus*, ou de la premiere seulement? le fils a-t-il tous les attributs du pere, excepté la paternité? et cette troisieme personne vient-elle par infusion, ou par identification, ou par spiration?

FRIEND.

L'évangile n'agite pas cette question, et jamais S. Paul n'écrit le nom de Trinité.

LE BACHELIER.

Mais vous me parlez toujours de l'évangile, et jamais de S. Bonaventure, ni d'Albert le grand, ni de Tambourini, ni de Grillandus, ni d'Escobar.

FRIEND.

C'est que je ne suis ni dominicain, ni cordelier, ni jésuite; je me contente d'être chrétien.

LE BACHELIER.

Mais, si vous êtes chrétien, dites-moi en conscience, croyez-vous que le reste des hommes soit damné éternellement?

FREIND.

Ce n'est point à moi à mesurer la justice de Dieu et sa miséricorde.

LE BACHELIER.

Mais enfin, si vous êtes chrétien, que croyez-vous donc?

FREIND.

Je crois avec Jésus-Christ qu'il faut aimer Dieu et son prochain, pardonner les injures et réparer ses torts. Croyez-moi, adorez Dieu, soyez juste et bienfaisant; voilà tout l'homme : ce sont là les maximes de Jésus; elles sont si vraies, qu'aucun législateur, aucun philosophe n'a jamais eu d'autres principes avant lui, et qu'il est impossible qu'il y en ait d'autres. Ces vérités n'ont jamais eu et ne peuvent avoir pour adversaires que nos passions.

LE BACHELIER.

Mais..... ah, ah! à-propos de passions, est-il vrai que vos évêques, vos prêtres, et vos diacres, vous êtes tous mariés?

FREIND.

Cela est très vrai. S. Joseph, qui passa pour être pere de Jésus, était marié; il eut pour fils Jacques le mineur, surnommé Oblia, frere de Notre-Seigneur, lequel, après la mort de Jésus, passa sa vie dans le temple. S. Paul, le grand S. Paul était marié.

LE BACHELIER.

Mais Grillandus et Molina disent le contraire.

FREIND.

Molina et Grillandus diront tout ce qu'ils voudront, j'aime mieux croire S. Paul lui-même; car il dit, dans sa première aux Corinthiens (1): « N'avez-vous pas le droit de boire et de manger à vos dépens? n'avons-nous pas le droit de mener avec nous nos femmes, notre sœur, comme font les autres apôtres, et les frères de Notre-Seigneur, et Céphas? Va-t-on jamais à la guerre à ses dépens? Quand on a planté une vigne, n'en mange-t-on pas le fruit? etc. »

LE BACHELIER.

Mais, monsieur, est-il bien vrai que S. Paul ait dit cela?

FREIND.

Oui, il a dit cela, et il en a dit bien d'autres.

LE BACHELIER.

Mais quoi! ce prodige! cet exemple de la grace efficace!...

FREIND.

Il est vrai, monsieur, que sa conversion était un grand prodige. J'avoue que, suivant les Actes des apôtres, il avait été le plus cruel satellite des ennemis de Jésus. Les Actes disent qu'il servit à lapider S. Etienne; il dit lui-même que, quand les Juifs faisaient mourir un suivant de Jésus, c'était lui qui portait la sentence, *detuli sententiam* (2).

(1) Chapitre IX.

(2) Actes, chap. XXVI.

J'avoue qu'Abdias, son disciple, et Jules africain, son traducteur, l'accusent aussi d'avoir fait mourir Jacques Oblia, frere de Notre-Seigneur (1); mais ses fureurs rendent sa conversion plus admirable, et ne l'ont pas empêché de trouver une femme. Il était marié, vous dis-je, comme S. Clément d'Alexandrie le déclare expressément.

LE BACHELIER.

Mais c'était donc un digne homme, un brave homme que S. Paul! je suis fâché qu'il ait assassiné S. Jacques et S. Etienne, et fort surpris qu'il ait voyagé au troisieme ciel: mais poursuivez, je vous prie.

FREIND.

S. Pierre, au rapport de S. Clément d'Alexandrie, eut des enfants, et même on compte parmi eux une sainte Pétronille. Eusebe, dans son Histoire de l'Eglise, dit que S. Nicolas, l'un des premiers disciples, avait une très belle femme, et que les apôtres lui reprocherent d'en être trop occupé, et d'en paraître jaloux.... Messieurs, leur dit-il, la prenne qui voudra, je vous la cede (2).

Dans l'économie juive, qui devait durer éternellement, et à laquelle cependant a succédé l'économie chrétienne, le mariage était non seulement permis, mais expressément ordonné aux prêtres, puisqu'ils devaient être de la même race; et le célibat était une espece d'infamie.

(1) Histoire apostolique d'Abdias. Traduction de Jules africain, liv. VI, pages 595 et suiv.

(2) Eusebe, liv. III, chap. XXX.

Il faut bien que le célibat ne fût pas regardé comme un état bien pur et bien honorable par les premiers chrétiens, puisque, parmi les hérétiques anathématisés dans les premiers conciles, on trouve principalement ceux qui s'élevaient contre le mariage des prêtres, comme saturniens, basilidiens, montanistes, encratistes, et autres en *istes* et en *ites*. Voilà pourquoi la femme d'un S. Grégoire de Nazianze accoucha d'un autre S. Grégoire de Nazianze, et qu'elle eut le bonheur inestimable d'être femme et mere d'un canonisé; ce qui n'est pas même arrivé à sainte Monique, mere de S. Augustin.

Voilà pourquoi je pourrais vous nommer autant et plus d'anciens évêques mariés que vous n'avez autrefois eu d'évêques et de papes concubinaires, adulteres, ou pédérastes; ce qu'on ne trouve plus aujourd'hui en aucun pays: voilà pourquoi l'église grecque, mere de l'église latine, veut encore que les curés soient mariés; voilà enfin pourquoi, moi qui vous parle, je suis marié, et j'ai le plus bel enfant du monde.

Et dites-moi, mon cher bachelier, n'avez-vous pas dans votre église sept sacrements de compte fait, qui sont tous des signes visibles d'une chose invisible? or un bachelier de Salamanque jouit des agréments du baptême, dès qu'il est né; de la confirmation, dès qu'il a des culottes; de la confession, dès qu'il a fait quelques fredaines; de la communion, quoiqu'un peu différente de la nôtre, dès qu'il a treize ou quatorze ans; de l'ordre, quand il est tondu sur le haut de la tête, et qu'on lui donne

un bénéfice de vingt, ou trente, ou quarante mille piastres de rente ; enfin de l'extrême-onction, quand il est malade. Faut-il le priver du sacrement de mariage quand il se porte bien : sur-tout après que Dieu lui-même a marié Adam et Eve ; Adam, le premier des bacheliers du monde, puisqu'il avait la science infuse, selon votre école ; Eve, la première bachelière, puisqu'elle tâta de l'arbre de la science avant son mari ?

LE BACHELIER.

Mais, s'il est ainsi, je ne dirai plus *mais*. Voilà qui est fait, je suis de votre religion ; je me fais anglican ; je veux me marier à une femme honnête, qui fera toujours semblant de m'aimer tant que je serai jeune, qui aura soin de moi dans ma vieillesse, et que j'enterrerai proprement si je lui survis : cela vaut mieux que de cuire des hommes, et de déshonorer des filles, comme a fait mon cousin don Caracucarador, inquisiteur pour la foi.

Tel est le précis fidele de la conversation qu'eurent ensemble le docteur Freind et le bachelier don Papalamiendo, nommé depuis par nous Papa Dexando. Cet entretien curieux fut rédigé par Jacob Hulf, l'un des secrétaires de mylord.

Après cet entretien, le bachelier me tira à part et me dit : Il faut que cet Anglais, que j'avais cru d'abord anthropophage, soit un bien bon homme, car il est théologien, et il ne m'a point dit d'injures. Je lui appris que M. Freind était tolérant, et qu'il descendait de la fille de Guillaume Penn, le premier des tolérants, et le fondateur de Phila-

delphie. Tolérant et Philadelphie! s'écria-t-il; je n'avais jamais entendu parler de ces sectes-là. Je le mis au fait; il ne pouvait me croire; il pensait être dans un autre univers, et il avait raison.

CHAPITRE IV.

Retour à Londres; Jenni commence à se corrompre.

TANDIS que notre digne philosophe Freind éclairait ainsi les Barcelonais, et que son fils Jenni enchantait les Barcelonaises, mylord Peterboroug fut perdu dans l'esprit de la reine Anne, et dans celui de l'archiduc, pour leur avoir donné Barcelone. Les courtisans lui reprocherent d'avoir pris cette ville contre toutes les regles, avec une armée moins forte de moitié que la garnison. L'archiduc en fut d'abord très piqué, et l'ami Freind fut obligé d'imprimer l'apologie du général. Cependant cet archiduc, qui était venu conquérir le royaume d'Espagne, n'avait pas de quoi payer son chocolat. Tout ce que la reine Anne lui avait donné était dissipé. Montecuculli dit dans ses Mémoires qu'il faut trois choses pour faire la guerre: 1°. de l'argent, 2°. de l'argent, 3°. de l'argent. L'archiduc écrivit de Guadalaxara où il était, le 11 auguste 1706, à mylord Peterboroug, une grande lettre signée *yo el rey*, par laquelle il le conjurait d'aller sur-le-champ à Gênes lui chercher sur son crédit cent mille livres sterling pour régner (1).

(1) Elle est imprimée dans l'apologie du comte de

Voilà donc notre Sertorius devenu banquier génois de général d'armée. Il confia sa détresse à l'ami Freind ; tous deux allèrent à Gênes ; je les suivis, car vous savez que mon cœur me mene. J'admirai l'habileté et l'esprit de conciliation de mon ami dans cette affaire délicate. Je vis qu'un bon esprit peut suffire à tout : notre grand Locke était médecin ; il fut le seul métaphysicien de l'Europe, et il rétablit les monnaies d'Angleterre.

Freind en trois jours trouva les cent mille livres sterling, que la cour de Charles VI mangea en moins de trois semaines. Après quoi il fallut que le général, accompagné de son théologien, allât se justifier à Londres en plein parlement d'avoir conquis la Catalogne contre les regles, et de s'être ruiné pour le service de la cause commune. L'affaire traîna en longueur et en aigreur, comme toutes les affaires de parti.

Vous savez que M. Freind avait été député en parlement avant d'être prêtre, et qu'il est le seul à qui l'on ait permis d'exercer ces deux fonctions incompatibles. Or, un jour que Freind méditait un discours qu'il devait prononcer dans la chambre des communes, dont il était un digne membre, on lui annonça une dame espagnole qui demandait à lui parler pour affaire pressante. C'était dona Boca Vermeja elle-même. Elle était tout en pleurs ; notre bon ami lui fit servir à déjeuner. Elle essuya ses larmes, déjeûna, et lui parla ainsi :

Peterboroug, par le docteur Freind, page 143, chez Jonas Bourer.

Il vous souvient, mon cher monsieur, qu'en allant à Gênes, vous ordonnâtes à M. votre fils Jenni de partir de Barcelone pour Londres, et d'aller s'installer dans l'emploi de clerc de l'échiquier, que votre crédit lui a fait obtenir. Il s'embarqua sur le *Triton* avec le jeune bachelier don Papa Dexando, et quelques autres que vous aviez convertis. Vous jugez bien que je fus du voyage, avec ma bonne amie las Nalgas. Vous savez que vous m'avez permis d'aimer M. votre fils, et que je l'adore....

Moi ! mademoiselle, je ne vous ai point permis ce petit commerce ; je l'ai toléré : cela est bien différent. Un bon pere ne doit être ni le tyran de son fils, ni son mercure. La fornication entre deux personnes libres a été peut-être autrefois une espece de droit naturel dont Jenni peut jouir avec discrétion sans que je m'en mêle : je ne le gêne pas plus sur ses maîtresses que sur son dîner et sur son souper : s'il s'agissait d'un adultere, j'avoue que je serais plus difficile, parceque l'adultere est un larcin ; mais pour vous, mademoiselle, qui ne faites tort à personne, je n'ai rien à vous dire.

Eh bien ! monsieur, c'est d'adultere qu'il s'agit. Le beau Jenni m'abandonne pour une jeune mariée qui n'est pas si belle que moi. Vous sentez bien que c'est une injure atroce. Il a tort, dit alors M. Freind. Boca Vermeja, en versant quelques larmes, lui conta comment Jenni avait été jaloux, ou fait semblant d'être jaloux du bachelier ; comment madame Clive-Hart, jeune mariée, très effrontée, très emportée, très masculine, très méchante, s'était

emparée de son esprit; comment il vivait avec des libertins non craignant Dieu; comment enfin il méprisait sa fidele Boca Vermeja pour la coquine de Clive-Hart, parceque la Clive-Hart avait une nuance ou deux de blancheur et d'incarnat au-dessus de la pauvre Boca Vermeja.

J'examinerai cette affaire-là à loisir, dit le bon Freind; il faut que j'aille en parlement pour celle de mylord Peterboroug. Il alla donc en parlement; je l'y entendis prononcer un discours ferme et serré, sans aucun lieu commun, sans épithete, sans ce que nous appelons des phrases: il n'invoquait point un témoignage, une loi; il les attestait, il les citait, il les réclamait: il ne disait point qu'on avait surpris la religion de la cour en accusant mylord Peterboroug d'avoir hasardé les troupes de la reine Anne, parceque ce n'était pas une affaire de religion; il ne prodiguait pas à une conjecture le nom de démonstration; il ne manquait pas de respect à l'auguste assemblée du parlement par de fades plaisanteries bourgeoises; il n'appelait pas mylord Peterboroug son client, parceque le mot de client signifie un homme de la bourgeoisie protégé par un sénateur. Freind parlait avec autant de modestie que de fermeté; on l'écoutait en silence; on ne l'interrompait qu'en disant: *Hear him, hear him*; écoutez-le, écoutez-le. La chambre des communes vota qu'on remerciait le comte de Peterboroug, au lieu de le condamner. Mylord obtint la même justice de la cour des pairs, et se prépara à repartir avec son cher Freind pour aller donner le royaume d'Espagne à l'archiduc; ce qui n'arriva pourtant

pas , par la raison que rien n'arrive dans ce monde précisément comme on le veut.

Au sortir du parlement, nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller nous informer de la conduite de Jenni. Nous apprîmes en effet qu'il menait une vie débordée et crapuleuse avec madame Clive-Hart, et une troupe de jeunes athées, d'ailleurs gens d'esprit, à qui leurs débauches avaient persuadé « que
« l'homme n'a rien au-dessus de la bête; qu'il naît
« et meurt comme la bête; qu'ils sont également
« formés de terre; qu'ils retournent également à la
« terre; et qu'il n'y a rien de bon et de sage que de
« se réjouir dans ses œuvres, et de vivre avec celle
« que l'on aime, comme le conclut Salomon à la fin
« de son chapitre troisieme du Coheleth, que nous
« nommons Ecclésiaste. »

Ces idées leur étaient principalement insinuées par un nommé Wirburton, méchant garnement très impudent. J'ai lu quelque chose des manuscrits de ce fou : Dieu nous préserve de les voir imprimés un jour ! Wirburton prétend que Moïse ne croyait pas à l'immortalité de l'ame; et comme en effet Moïse n'en parla jamais, il en conclut que c'est la seule preuve que sa mission était divine. Cette conclusion absurde fait malheureusement conclure que la secte juive était fausse : les impies en concluent par conséquent que la nôtre, fondée sur la juive, est fausse aussi, et que cette nôtre, qui est la meilleure de toutes, étant fausse, toutes les autres sont encore plus fausses; qu'ainsi il n'y a point de religion : de là quelques gens viennent à conclure qu'il n'y a point de Dieu. Ajoutez à ces conclusions que ce

petit Wirburton est un intrigant et un calomniateur. Voyez quel danger!

Un autre fou, nommé Needham, qui est en secret jésuite, va bien plus loin. Cet animal, comme vous le savez d'ailleurs, et comme on vous l'a tant dit, s' imagine qu'il a créé des anguilles avec de la farine de seigle et du jus de mouton; que sur-le-champ ces anguilles en ont produit d'autres sans accouplement. Aussitôt nos philosophes décident qu'on peut faire des hommes avec de la farine de froment et du jus de perdrix, parcequ'ils doivent avoir une origine plus noble que celle des anguilles: ils prétendent que ces hommes en produiront d'autres incontinent; qu'ainsi ce n'est point Dieu qui a fait l'homme; que tout s'est fait de soi-même; qu'on peut très bien se passer de Dieu; qu'il n'y a point de Dieu. Jugez quels ravages le Coheleth mal entendu, et Wirburton et Needham bien entendus, peuvent faire dans de jeunes cœurs tout pétris de passions, et qui ne raisonnent que d'après elles!

Mais ce qu'il y avait de pis, c'est que Jenni avait des dettes par-dessus les oreilles; il les payait d'une étrange façon. Un de ses créanciers était venu le jour même lui demander cent guinées pendant que nous étions en parlement: le beau Jenni, qui jusque-là paraissait très doux et très poli, s'était battu avec lui, et lui avait donné pour tout paiement un bon coup d'épée. On craignait que le blessé n'en mourût: Jenni allait être mis en prison, et risquait d'être pendu, malgré la protection de mylord Peterboroug.



CHAPITRE V.

On veut marier Jenni.

IL vous souvient, mon cher ami, de la douleur et de l'indignation qu'avait ressenties le vénérable Freind quand il apprit que son cher Jenni était à Barcelone, dans les prisons du saint-office ; croyez qu'il fut saisi d'un plus violent transport en apprenant les déportements de ce malheureux enfant, ses débauches, ses dissipations, sa manière de payer ses créanciers, et son danger d'être pendu : mais Freind se contient. C'est une chose étonnante que l'empire de cet excellent homme sur lui-même : sa raison commande à son cœur, comme un bon maître à un bon domestique ; il fait tout à propos, et agit prudemment avec autant de célérité que les imprudents se déterminent. Il n'est pas temps, dit-il, de prêcher Jenni, il faut le tirer du précipice.

Vous saurez que notre ami avait touché la veille une très grosse somme de la succession de Georges Hubert son oncle. Il va chercher lui-même notre grand chirurgien Cheselden. Nous le trouvons heureusement ; nous allons ensemble chez le créancier blessé. M. Freind fait visiter sa plaie ; elle n'était pas mortelle. Il donne au patient les cent guinées pour premier appareil, et cinquante autres en forme de réparation ; il lui demande pardon pour son fils ; il lui exprime sa douleur avec tant de tendresse, avec tant de vérité, que ce pauvre homme, qui était dans son lit, l'embrasse en versant des larmes, et

vent lui rendre son argent. Ce spectacle étonnait et attendrissait le jeune M. Cheselden, qui commence à se faire une grande réputation, et dont le cœur est aussi bon que son coup-d'œil et sa main sont habiles. J'étais ému, j'étais hors de moi ; je n'avais jamais tant révééré, tant aimé notre ami.

Je lui demandai, en retournant à sa maison, s'il ne ferait pas venir son fils chez lui, s'il ne lui représenterait pas ses fautes. Non, dit-il ; je veux qu'il les sente avant que je lui en parle. Soupçons ce soir tous deux ; nous verrons ensemble ce que l'honnêteté m'oblige de faire : les exemples corrigent bien mieux que les réprimandes.

J'allai, en attendant le souper, chez Jenni : je le trouvais comme je pense que tout homme est après son premier crime, pâle, l'œil égaré, la voix rauque et entrecoupée, l'esprit agité, répondant de travers à tout ce qu'on lui disait ; enfin je lui appris ce que son père venait de faire. Il resta immobile, me regarda fixement, puis se détourna un moment pour verser quelques larmes. J'en augurai bien ; je conçus une grande espérance que Jenni pourrait être un jour très honnête homme. J'allais me jeter à son cou, lorsque madame Clive-Hart entra avec un jeune étourdi de ses amis nommé Birton.

Eh bien ! dit la dame en riant, est-il vrai que tu as tué un homme aujourd'hui ? c'était apparemment quelque ennuyeux ; il est bon de délivrer le monde de ces gens-là : quand il te prendra envie d'en tuer quelque autre, je te prie de donner la préférence à mon mari ; car il m'ennuie furieusement.

Je regardais cette femme des pieds jusqu'à la tête :

elle était belle ; mais elle me parut avoir quelque chose de sinistre dans la physionomie. Jenni n'osait répondre , et baissait les yeux , parceque j'étais là. Qu'as-tu donc , mon ami ? lui dit Birton ; il semble que tu aies fait quelque mal ; je viens te remettre ton péché : tiens , voici un petit livre que je viens d'acheter chez Lintot ; il prouve comme deux et deux font quatre qu'il n'y a ni Dieu , ni vice , ni vertu ; cela est consolant : buvons ensemble.

A cet étrange discours je me retirai au plus vite. Je fis sentir discrètement à M. Freind combien son fils avait besoin de sa présence et de ses conseils. Je le conçois comme vous , dit son pere ; mais commençons par payer ses dettes. Toutes furent acquittées dès le lendemain matin. Jenni vint se jeter à ses pieds. Croiriez-vous bien que le pere ne lui fit aucun reproche ? il l'abandonna à sa conscience , et lui dit seulement : Mon fils , souvenez-vous qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu.

Ensuite il maria Boca Vermeja avec le bachelier de Catalogue , pour qui elle avait un penchant secret , malgré les larmes qu'elle avait répandues pour Jenni ; car tout cela s'accorde merveilleusement chez les femmes : on dit que c'est dans leurs cœurs que toutes les contradictions se rassemblent ; c'est sans doute parcequ'elles ont été pêtries originaiement d'une de nos côtes.

Le généreux Freind paya la dot des deux mariés : il plaça bien tous ses nouveaux convertis , par la protection de mylord Peterboroug ; car ce n'est pas assez d'assurer le salut des gens , il faut les faire vivre.

Ayant dépêché toutes ces bonnes actions avec ce sang froid actif qui m'étonnait toujours, il conclut qu'il n'y avait d'autre parti à prendre pour mettre son fils dans le chemin des honnêtes gens que de le marier avec une personne bien née, qui eût de la beauté, des mœurs, de l'esprit, et même un peu de richesse; que c'était le seul moyen de détacher Jenni de cette détestable Clive-Hart, et des gens perdus qu'il fréquentait.

J'avais entendu parler de miss Primerose, jeune héritière, élevée par mylady Hervey, sa parente. Mylord Peterboroug m'introduisit chez mylady Hervey. Je vis miss Primerose, et je jugeai qu'elle était bien capable de remplir toutes les vues de mon ami Freind. Jenni, dans sa vie débordée, avait un profond respect pour son père, et même de la tendresse; il était touché principalement de ce que son père ne lui faisait aucun reproche de sa conduite passée; ses dettes payées sans l'en avertir, des conseils sages donnés à propos et sans réprimandes, des marques d'amitié échappées de temps en temps sans aucune familiarité qui eût pu les avilir; tout cela pénétrait Jenni, né sensible et avec beaucoup d'esprit. J'avais toutes les raisons de croire que la fureur de ses désordres céderait aux charmes de Primerose et aux étonnantes vertus de mon ami.

Mylord Peterboroug lui-même présenta d'abord le père, et ensuite Jenni, chez mylady Hervey. Je remarquai que l'extrême beauté de Jenni fit d'abord une impression profonde sur le cœur de Primerose; car je la vis baisser les yeux, les relever, et rougir.

Jenni ne parut que poli , et Primerose avoua à mylady Hervey qu'elle eût bien souhaité que cette politesse fût de l'amour.

Peu à peu notre beau jeune homme démêla tout le mérite de cette incomparable fille , quoiqu'il fût subjugué par l'infâme Clive-Hart : il était comme cet Indien invité par un ange à cueillir un fruit céleste , et retenu par les griffes d'un dragon. Ici le souvenir de ce que j'ai vu me suffoque ; mes pleurs mouillent mon papier. Quand j'aurai repris mes sens, je reprendrai le fil de mon histoire.

CHAPITRE VI.

Aventure épouvantable.

L'ON était prêt à conclure le mariage de la belle Primerose avec le beau Jenni. Notre ami Freind n'avait jamais goûté une joie plus pure : je la partageais. Voici comme elle fut changée en un désastre que je puis à peine comprendre.

La Clive-Hart aimait Jenni en lui faisant continuellement des infidélités. C'est le sort , dit-on , de toutes les femmes qui , en méprisant trop la pudeur , ont renoncé à la probité. Elle trahissait surtout son cher Jenni pour son cher Birton et pour un autre débauché de la même trempe. Ils vivaient ensemble dans la crapule ; et ce qui ne se voit peut-être que dans notre nation , c'est qu'ils avaient tous de l'esprit et de la valeur. Malheureusement ils n'avaient jamais plus d'esprit que contre Dieu. La maison de madame Clive-Hart était le rendez-vous

des athées : encore s'ils avaient été des athées gens de bien , comme Epicure et Léontium , comme Lucrece et Memmius , comme Spinosà, qu'on dit avoir été un des plus honnêtes hommes de la Hollande , comme Hobbes , si fidele à son infortuné monarque Charles I.... Mais !....

Quoi qu'il en soit , Clive-Hart , jalouse avec fureur de la tendre et innocente Primerose , sans être fidele à Jenni , ne put souffrir cet heureux mariage. Elle médite une vengeance dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple dans notre ville de Londres , où nos peres cependant ont vu tant de crimes de tant d'especes.

Elle sut que Primerose devait passer devant sa porte en revenant de la cité , où cette jeune personne était allée faire des emplettes avec sa femme-de-chambre : elle prend ce temps pour faire travailler à un petit canal souterrain qui conduisait l'eau dans ses offices.

Le carrosse de Primerose fut obligé , en revenant , de s'arrêter vis-à-vis cet embarras. La Clive-Hart se présente à elle , la prie de descendre , de se reposer , d'accepter quelques rafraîchissements , en attendant que le chemin soit libre. La belle Primerose tremblait à cette proposition ; mais Jenni était dans le vestibule : un mouvement involontaire , plus fort que la réflexion , la fit descendre. Jenni courait au-devant d'elle , et lui donnait déjà la main. Elle entre ; le mari de la Clive-Hart était un ivrogne imbécille , odieux à sa femme autant que soumis , à charge même par ses complaisances : il présente d'abord , en balbutiant , des rafraîchissements à la

demoiselle qui honore sa maison ; il en boit après elle. La dame Clive-Hart les emporte sur-le-champ, et en fait présenter d'autres. Pendant ce temps la rue est débarrassée. Primerose remonte en carrosse et rentre chez sa mere.

Au bout d'un quart-d'heure elle se plaint d'un mal de cœur et d'un étourdissement. On croit que ce petit dérangement n'est que l'effet du mouvement du carrosse ; mais le mal augmente de moment en moment, et le lendemain elle était à la mort. Nous courûmes chez elle, M. Freind et moi : nous trouvâmes cette charmante créature pâle, livide, agitée de convulsions, les levres retirées, les yeux tantôt éteints, tantôt étincelants, et toujours fixes ; des taches noires défiguraient sa belle gorge et son beau visage : sa mere était évanouie à côté de son lit. Le secourable Cheselden prodiguait en vain toutes les ressources de son art. Je ne vous peindrai point le désespoir de Freind ; il était inexprimable. Je vole au logis de la Clive-Hart ; j'apprends que son mari vient de mourir, et que la femme a déserté la maison. Je cherche Jenni ; on ne le trouve pas : une servante me dit que sa maîtresse s'est jetée aux pieds de Jenni, et l'a conjuré de ne la pas abandonner dans son malheur, qu'elle est partie avec Jenni et Birton, et qu'on ne sait où elle est allée.

Ecrasé de tant de coups si rapides et si multipliés, l'esprit bouleversé par des soupçons horribles que je chassais et qui revenaient, je me traîne dans la maison de la mourante. Cependant, me disais-je à moi-même, si cette abominable femme s'est jetée aux genoux de Jenni, si elle l'a prié

d'avoir pitié d'elle, il n'est donc point complice. Jenni est incapable d'un crime si lâche, si affreux, qu'il n'a eu nul intérêt, nul motif de commettre, qui le priverait d'une femme adorable et de sa fortune, qui le rendrait exécration au genre humain : faible, il se sera laissé subjugué par une malheureuse dont il n'aura pas connu les noirceurs. Il n'a point vu comme moi Primerose expirante ; il n'aurait pas quitté le chevet de son lit pour suivre l'empoisonneuse de sa femme. Dévoré de ces pensées, j'entre en frissonnant chez celle que je craignais de ne plus trouver en vie ; elle respirait : le vieux Clive-Hart avait succombé en un moment, parce que son corps était usé par les débauches ; mais la jeune Primerose était soutenue par un tempérament aussi robuste que son âme était pure. Elle m'aperçut, et d'une voix tendre elle me demanda où était Jenni. A ce mot, j'avoue qu'un torrent de larmes coula de mes yeux. Je ne pus lui répondre ; je ne pus parler au père : il fallut la laisser enfin entre les mains fidèles qui la servaient.

Nous allâmes instruire mylord de ce désastre. Vous connaissez son cœur ; il est aussi tendre pour ses amis que terrible pour ses ennemis. Jamais homme ne fut plus compatissant avec une physionomie plus dure. Il se donna autant de peine pour secourir la mourante, pour découvrir l'asile de Jenni et de sa scélérate, qu'il en avait pris pour donner l'Espagne à l'archiduc. Toutes nos recherches furent inutiles. Je crus que Freind en mourrait. Nous volions tantôt chez Primerose, dont l'agonie était longue, tantôt à Rochester, à

Douvres, à Portsmouth; on envoyait des couriers par-tout; on était par-tout; on errait à l'aventure, comme des chiens de chasse qui ont perdu la voie; et cependant la mere infortunée de l'infortunée Primerose voyait d'heure en heure mourir sa fille.

Enfin nous apprenons qu'une femme assez jeune et assez belle, accompagnée de trois jeunes gens et de quelques valets, s'est embarquée à Neuport, dans le comté de Pembroke, sur un petit vaisseau qui était à la rade, plein de contrebandiers, et que ce bâtiment est parti pour l'Amérique septentrionale.

Freind à cette nouvelle poussa un profond soupir, puis tout-à-coup se recueillant et me serrant la main: Il faut, dit-il, que j'aille en Amérique. Je lui répondis en l'admirant et en pleurant: Je ne vous quitterai pas; mais que pourrez-vous faire? Ramener mon fils unique, dit-il, à sa patrie et à la vertu, ou m'ensevelir auprès de lui. Nous ne pouvions douter en effet, aux indices qu'on nous donna, que ce ne fût Jenni qui s'était embarqué avec cette horrible femme et Birton, et les garnements de son cortège.

Le bon pere, ayant pris son parti, dit adieu à mylord Peterboroug, qui retourna bientôt en Catalogne; et nous allâmes fréter à Bristol un vaisseau pour la riviere de Laware et pour la baie de Maryland. Freind concluait que ces parages étant au milieu des possessions anglaises, il fallait y diriger sa navigation, soit que son fils fût vers le sud, soit qu'il eût marché vers le septentrion. Il se munir d'argent, de lettres de change, et de vivres, laissant à Londres un domestique affidé, chargé de lui donner des nouvelles par les vaisseaux qui allaient

toutes les semaines dans le Mariland ou dans la Pensylvanie.

Nous partîmes ; les gens de l'équipage , en voyant la sérénité sur le visage de Freind , croyaient que nous faisons un voyage de plaisir ; mais quand il n'avait que moi pour témoin , ses soupirs m'expliquaient assez sa douleur profonde. Je m'applaudissais quelquefois en secret de l'honneur de consoler une si belle ame. Un vent d'ouest nous retint longtemps à la hauteur des Sorlingues. Nous fûmes obligés de diriger notre route vers la nouvelle Angleterre. Que d'informations nous fîmes sur toute la côte ! que de temps et de soins perdus ! Enfin , un vent de nord-est s'étant levé , nous tournâmes vers Mariland. C'est là qu'on nous dépeignit Jenni , la Clive-Hart , et leurs compagnons.

Ils avaient séjourné sur la côte pendant plus d'un mois , et avaient étonné toute la colonie par des débauches et des magnificences inconnues jusqu'alors dans cette partie du globe ; après quoi ils étaient disparus , et personne ne savait de leurs nouvelles.

Nous avançâmes dans la baie avec le dessein d'aller jusqu'à Baltimore prendre de nouvelles informations.

CHAPITRE VII.

Ce qui arriva en Amérique.

Nous trouvâmes dans la route sur la droite une habitation très bien entendue. C'était une maison

basse, commode, et propre, entre une grange spacieuse et une vaste étable, le tout entouré d'un jardin où croissaient tous les fruits du pays. Cet enclos appartenait à un vieillard qui nous invita à descendre dans sa retraite. Il n'avait pas l'air d'un Anglais, et nous jugeâmes bientôt à son accent qu'il était étranger. Nous ancrâmes; nous descendîmes; ce bon homme nous reçut avec cordialité, et nous donna le meilleur repas qu'on puisse faire dans le nouveau monde.

Nous lui insinuâmes discrètement notre desir de savoir à qui nous avions l'obligation d'être si bien recus. Je suis, dit-il, un de ceux que vous appelez sauvages : je naquis sur une des Montagnes bleues qui bordent cette contrée, et que vous voyez à l'occident. Un gros vilain serpent à sonnettes m'avait mordu dans mon enfance sur une de ces montagnes; j'étais abandonné, j'allais mourir. Le pere de mylord Baltimore d'aujourd'hui me rencontra, me mit entre les mains de son médecin, et je lui dus la vie. Je lui rendis bientôt ce que je lui devais; car je lui sauvai la sienne dans un combat contre une horde voisine. Il me donna pour récompense cette habitation, où je vis heureux.

M. Freind lui demanda s'il était de la religion du lord Baltimore. Moi, dit-il, je suis de la mienne; pourquoi voudriez-vous que je fusse de la religion d'un autre homme? Cette réponse courte et énergique nous fit rentrer un peu en nous-mêmes. Vous avez donc, lui dis-je, votre dieu et votre loi? Oui, nous répondit-il avec une assurance qui n'avait rien de la fierté; mon dieu est là, et il montra

le ciel; ma loi est là-dedans, et il mit la main sur son cœur.

M. Freind fut saisi d'admiration; et me serrant la main: Cette pure nature, me dit-il, en sait plus que tous les bacheliers qui ont raisonné avec nous dans Barcelone.

Il était pressé d'apprendre, s'il se pouvait, quelque nouvelle certaine de son fils Jenni: c'était un poids qui l'oppressait. Il demanda si on n'avait pas entendu parler de cette bande de jeunes gens qui avaient fait tant de fracas dans les environs. Comment! dit le vieillard, si on m'en a parlé! je les ai vus, je les ai reçus chez moi; et ils ont été si contents de ma réception, qu'ils sont partis avec une de mes filles.

Jugez quel fut le frémissement et l'effroi de mon ami à ce discours. Il ne put s'empêcher de s'écrier dans son premier mouvement; Quoi! votre fille a été enlevée par mon fils! Bon Anglais! lui repartit le vieillard, ne te fâche point; je suis très aise que celui qui est parti de chez moi avec ma fille soit ton fils; car il est beau, bien fait, et paraît courageux: il ne m'a point enlevé ma chère Parouba; car il faut que tu saches que Parouba est son nom, parceque Parouba est le mien. S'il m'avait pris ma Parouba, ce serait un vol; et mes cinq enfants mâles, qui sont à présent à la chasse dans le voisinage, à quarante ou cinquante milles d'ici, n'auraient pas souffert cet affront: c'est un grand péché de voler le bien d'autrui. Ma fille s'en est allée de son plein gré avec ces jeunes gens; elle a voulu voir le pays; c'est une petite satisfaction qu'on ne doit pas refuser

à une personne de son âge. Ces voyageurs me la rendront avant qu'il soit un mois ; j'en suis sûr, car ils me l'ont promis. Ces paroles m'auraient fait rire, si la douleur où je voyais mon ami plongé n'avait pas pénétré mon ame, qui en était tout occupée.

Le soir, tandis que nous étions prêts à partir et à profiter du vent, arrive un des fils de Parouba, tout essouffé, la pâleur, l'horreur, et le désespoir sur le visage. Qu'as-tu donc, mon fils ? d'où viens-tu ? je te croyais à la chasse ; que t'est-il arrivé ? es-tu blessé par quelque bête sauvage ? — Non, mon pere, je ne suis point blessé, mais je me meurs. — Mais d'où viens-tu, encore une fois, mon cher fils ? — De quarante milles d'ici sans m'arrêter ; mais je suis mort.

Le pere, tout tremblant, le fait reposer : on lui donne des restaurants ; nous nous empressions autour de lui, ses petits freres, ses petites sœurs, M. Freind, et moi, et nos domestiques. Quand il eut repris ses sens, il se jeta au cou du bon vieillard Parouba. Ah ! dit-il en sanglottant, ma sœur Parouba est prisonniere de guerre, et probablement va être mangée !

Le bon-homme Parouba tomba par terre à ces paroles ; M. Freind, qui était pere aussi, sentit ses entrailles s'émouvoir : enfin Parouba le fils nous apprit qu'une troupe de jeunes Anglais fort étourdis avait attaqué par passe-temps des gens de la Montagne bleue. Ils avaient, dit-il, avec eux une tres belle femme et sa suivante ; et je ne sais comment ma sœur se trouvait dans cette compagnie. La belle anglaise a été tuée et mangée ; ma sœur a été prise

et sera mangée tout de même : je viens ici chercher du secours contre les gens de la Montagne bleue ; je veux les tuer, les manger à mon tour, reprendre ma chère sœur, ou mourir.

Ce fut alors à M. Freind de s'évanouir ; mais l'habitude de se commander à lui-même le soutint. Dieu m'a donné un fils, me dit-il ; il reprendra le fils et le pere quand le moment d'exécuter ses décrets éternels sera venu. Mon ami, je serais tenté de croire que Dieu agit quelquefois par une providence particulière, soumise à ses lois générales, puisqu'il punit en Amérique des crimes commis en Europe, et que la scélérate Clive-Hart est morte comme elle devait mourir. Peut-être le souverain fabricant de tant de mondes aura-t-il arrangé les choses de façon que les grands forfaits commis dans un globe sont expiés quelquefois dans ce globe même : je n'ose le croire, mais je le souhaite ; et je le croirais si cette idée n'était pas contre toutes les regles de la bonne métaphysique.

Après des réflexions si tristes sur de si fatales aventures, fort ordinaires en Amérique, Freind prit son parti incontinent, selon sa coutume. J'ai un bon vaisseau, dit-il à son hôte ; il est bien approvisionné ; remontons le golfe avec la marée le plus près que nous pourrons des Montagnes bleues : mon affaire la plus pressée est à présent de sauver votre fille. Allons vers vos anciens compatriotes ; vous leur direz que je viens leur apporter le calumet de la paix, et que je suis le petit-fils de Penn : ce nom seul suffira.

A ce nom de Penn, si révééré dans toute l'Amé-

rique boréale, le bon Parouba et son fils sentirent les mouvements du plus profond respect et de la plus chère espérance. Nous nous embarquons, nous mettons à la voile, nous abordons en trente-six heures auprès de Baltimore.

A peine étions-nous à la vue de cette petite place, alors presque déserte, que nous découvrîmes de loin une troupe nombreuse d'habitants des Montagnes bleues, qui descendaient dans la plaine, armés de casse-têtes, de haches, et de ces mousquets que les Européens leur ont si sottement vendus pour avoir des pelleteries. On entendait déjà leurs hurlements effroyables. D'un autre côté s'avançaient quatre cavaliers suivis de quelques hommes de pied. Cette petite troupe nous prit pour des gens de Baltimore, qui venaient les combattre: les cavaliers courent sur nous à bride abattue, le sabre à la main. Nos compagnons se préparaient à les recevoir: M. Freind, ayant regardé fixement les cavaliers, frissonna un moment; mais reprenant tout-à-coup son sang-froid ordinaire: Ne bougez, mes amis, nous dit-il d'une voix attendrie; laissez-moi agir seul. Il s'avance en effet seul, sans armes, à pas lents, vers la troupe. Nous voyons en un moment le chef abandonner la bride de son cheval, se jeter à terre, et tomber prosterné: nous poussons un cri d'étonnement; nous approchons; c'était Jenni lui-même qui baignait de larmes les pieds de son père, qu'il embrassait de ses mains tremblantes. Ni l'un ni l'autre ne pouvait parler. Birton et les deux jeunes cavaliers qui l'accompagnaient descendirent de cheval: mais Birton, conservant son caractère, lui dit:

Pardieu ! notre cher l'reind , je ne t'attendais pas ici ; toi et moi nous sommes faits pour les aventures : pardieu ! je suis bien aise de te voir.

l'reind , sans daigner lui répondre , se tourna vers l'armée des Montagnes bleues qui s'avavançait ; il marche à elle avec le seul Parouba , qui lui servait d'interprete. Compatriotes , leur dit Parouba , voici le descendant de Penn qui vous apporte le calumet de la paix.

A ces mots , le plus ancien du peuple répondit en élevant les mains et les yeux au ciel : Un fils de Penn ! que je baise ses pieds et ses mains , et ses parties sacrées de la génération ! qu'il puisse faire une longue race de Penn ! que les Penn vivent a jamais ! le grand Penn est notre Manitou , notre dieu : ce fut presque le seul des gens d'Europe qui ne nous trompa point , qui ne s'empara point de nos terres par la force ; il acheta le pays que nous lui cédâmes ; il le paya libéralement ; il entretint chez nous la concorde ; il apporta des remedes pour le peu de maladies que notre commerce avec les gens d'Europe nous communiquait ; il nous enseigna des arts que nous ignorions : jamais nous ne fumâmes contre lui ni contre ses enfants le calumet de la guerre ; nous n'avons avec les Penn que le calumet de l'adoration.

Ayant parlé ainsi au nom de son peuple , il courut en effet baiser les pieds et les mains de M. l'reind ; mais il s'abstint de parvenir aux parties sacrées dès qu'on lui dit que ce n'était pas l'usage en Angleterre , et que chaque pays a ses cérémonies.

Freind fit apporter sur-le-champ une trentaine de

jambons, autant de grands pâtés, et de poulardes à la daube, deux cents gros flacons de vin de Pontac qu'on tira du vaisseau; il plaça à côté de lui le commandant des Montagnes bleues. Jenni et ses compagnons furent du festin; mais Jenni aurait voulu être cent pieds sous terre. Son pere ne lui disait mot; et ce silence augmentait encore sa honte.

Birton, à qui tout était égal, montrait une gaieté évaporée. Freind, avant qu'on se mît à manger, dit au bon Parouba: Il nous manque ici une personne bien chere, c'est votre fille. Le commandant des Montagnes bleues la fit venir sur-le-champ; on ne lui avait fait aucun outrage: elle embrassa son pere et son frere, comme si elle fût revenue de la promenade.

Je profitai de la liberté du repas pour demander par quelle raison les guerriers des Montagnes bleues avaient tué et mangé madame Clive-Hart, et n'avaient rien fait à la fille de Parouba. C'est parceque nous sommes justes, répondit le commandant: cette fiere Anglaise était de la troupe qui nous attaqua; elle tua un des nôtres d'un coup de pistolet par derriere: nous n'avons rien fait à la Parouba dès que nous avons su qu'elle était la fille d'un de nos anciens camarades, et qu'elle n'était venue ici que pour s'amuser; il faut rendre à chacun selon ses œuvres.

Freind fut touché de cette maxime: mais il représenta que la coutume de manger des femmes était indigne de si braves gens, et qu'avec tant de vertu on ne devait pas être anthropophage.

Le chef des Montagnes nous demanda alors ce que nous faisons de nos ennemis lorsque nous les

avons tués. Nous les enterrons, lui répondis-je. J'entends, dit-il, vous les faites manger par les vers : nous voulons avoir la préférence ; nos estomacs sont une sépulture plus honorable.

Birton prit plaisir à soutenir l'opinion des Montagnes bleues : il dit que la coutume de mettre son prochain au pot ou à la broche était la plus ancienne et la plus naturelle, puisqu'on l'avait trouvée établie dans les deux hémispheres ; qu'il était par conséquent démontré que c'était là une idée innée ; qu'on avait été à la chasse aux hommes avant d'aller à la chasse aux bêtes, par la raison qu'il était bien plus aisé de tuer un homme que de tuer un loup ; que si les Juifs, dans leurs livres si long-temps ignorés, ont imaginé qu'un nommé Caïn tua un nommé Abel, ce ne put être que pour le manger ; que ces Juifs eux-mêmes avouent nettement s'être nourris plusieurs fois de chair humaine ; que, selon les meilleurs historiens, les Juifs dévorèrent les chairs sanglantes des Romains assassinés par eux en Egypte, en Chypre, en Asie, dans leurs révoltes contre les empereurs Trajan et Adrien.

Nous lui laissâmes débiter ces dures plaisanteries, dont le fond pouvait malheureusement être vrai, mais qui n'avaient rien de l'atticisme grec et de l'urbanité romaine.

Le bon Freind, sans lui répondre, adressa la parole aux gens du pays. Parouba l'interprétait phrase à phrase : jamais le grave Tillotson ne parla avec tant d'énergie ; jamais l'insinuant Smaldrige n'eut des graces si touchantes. Le grand secret est de démontrer avec éloquence : il leur démontra donc que

ces festins où l'on se nourrit de la chair de ses semblables sont des repas de vautours, et non pas d'hommes; que cette exécrationnable coutume inspire une féroce destructrice du genre humain; que c'était la raison pour laquelle ils ne connaissaient ni les consolations de la société ni la culture de la terre; enfin ils jurèrent par leur grand Manitou qu'ils ne mangeraient plus ni hommes ni femmes.

Freind, dans une seule conversation, fut leur législateur; c'était Orphée qui apprivoisait les tigres. Les jésuites ont beau s'attribuer des miracles dans leurs Lettres curieuses et édifiantes, qui sont rarement l'un et l'autre, ils n'égaleront jamais notre ami Freind.

Après avoir comblé de présents les seigneurs des Montagnes bleues, il ramena dans son vaisseau le bon-homme Parouba vers sa demeure. Le jeune Parouba fut du voyage avec sa sœur; les autres frères avaient poursuivi leur chasse du côté de la Caroline. Jenni, Birton, et leurs camarades, s'embarquerent dans le vaisseau: le sage Freind persistait toujours dans sa méthode de ne faire aucun reproche à son fils, quand ce garnement avait fait quelque mauvaise action; il le laissait s'examiner lui-même et dévorer son cœur, comme dit Pythagore: cependant il reprit trois fois la lettre qu'on lui avait apportée d'Angleterre; et, en la relisant, il regardait son fils, qui baissait toujours les yeux, et on lisait sur le visage de ce jeune homme le respect et le repentir.

Pour Birton, il était aussi gai et aussi désinvolte que s'il était revenu de la comédie: c'était un caractère à-peu-près dans le goût du feu comte de Ro-

chester, extrême dans la débauche, dans la bravoure, dans ses idées, dans ses expressions, dans sa philosophie épicurienne, n'étant attaché à rien, si non aux choses extraordinaires, dont il se dégoûtait bien vite; ayant cette sorte d'esprit qui tient les vraisemblances pour des démonstrations; plus savant, plus éloquent qu'aucun jeune homme de son âge, mais ne s'étant jamais donné la peine de rien approfondir.

Il échappa à M. Freind, en dînant avec nous dans le vaisseau, de dire: En vérité, mon ami, j'espère que Dieu inspirera des mœurs plus honnêtes à ces jeunes gens, et que l'exemple terrible de la Clive-Hart les corrigera.

Birton, ayant entendu ces paroles, lui dit d'un ton un peu dédaigneux: J'étais depuis long-temps très mécontent de cette méchante Clive-Hart; je ne me soucie pas plus d'elle que d'une poularde grasse qu'on aurait mise à la broche: mais, en bonne foi, pensez-vous qu'il existe, je ne sais où, un être continuellement occupé à faire punir toutes les méchantes femmes, et tous les hommes pervers qui peuplent et dépeuplent les quatre parties de notre petit monde? oubliez-vous que notre détestable Marie, fille de Henri VIII, fut heureuse jusqu'à sa mort? et cependant elle avait fait périr dans les flammes plus de huit cents citoyens et citoyennes sur le seul prétexte qu'ils ne croyaient ni à la transsubstantiation ni au pape: son pere, presque aussi barbare qu'elle, et son mari, plus profondément méchant, vécurent dans les plaisirs: le pape Alexandre VI, plus criminel qu'eux tous, fut aussi

le plus fortuné : tous ses crimes lui réussirent , et il mourut à soixante et douze ans , puissant , riche , courtisé de tous les rois. Où est donc le Dieu juste et vengeur ? non , pardieu ! il n'y a point de Dieu.

M. Freind , d'un air austere , mais tranquille , lui dit : Monsieur , vous ne devriez pas , ce me semble , jurer par Dieu même que ce Dieu n'existe pas ; songez que Newton et Locke n'ont prononcé jamais ce nom sacré sans un air de recueillement et d'adoration secrete qui a été remarqué de tout le monde.

Pox ! repartit Birton , je me soucie bien de la mine que deux hommes ont faite : quelle mine avait donc Newton , quand il commentait l'Apocalypse ? et quelle grimace faisait Locke , lorsqu'il racontait la longue conversation d'un perroquet avec le prince Maurice ? Alors Freind prononça ces belles paroles d'or qui se graverent dans mon cœur : *Oublions les rêves des grands hommes , et souvenons-nous des vérités qu'ils nous ont enseignées.* Cette réponse engagea une dispute réglée , plus intéressante que la conversation avec le bachelier de Salamanque : je me mis dans un coin , j'écrivis en notes tout ce qui fut dit ; on se rangea autour des deux combattants ; le bon-homme Parouba , son fils , et surtout sa fille , les compagnons de débauche de Jenni écoutaient , le cou tendu , les yeux fixés ; et Jenni , la tête baissée , les deux coudes sur ses genoux , les mains sur ses yeux , semblait plongé dans la plus profonde méditation.

Voici mot à mot la dispute.

CHAPITRE VIII.

Dialogue de Freind et de Birton sur l'athéisme.

FREIND.

Je ne vous répéterai pas, monsieur, les arguments métaphysiques de notre célèbre Clarke; je vous exhorte seulement à les relire : ils sont plus faits pour vous éclairer que pour vous toucher ; je ne veux vous apporter que des raisons qui peut-être parleront plus à votre cœur.

BIRTON.

Vous me ferez plaisir ; je veux qu'on m'amuse et qu'on m'intéresse ; je hais les sophismes : les disputes métaphysiques ressemblent à des ballons remplis de vent que les combattants se renvoient ; les vessies crevent, l'air en sort, il ne reste rien.

FREIND.

Peut-être, dans les profondeurs du respectable arien Clarke, y a-t-il quelques obscurités, quelques vessies ; peut-être s'est-il trompé sur la réalité de l'infini actuel et de l'espace, etc. ; peut-être, en se faisant commentateur de Dieu, a-t-il imité quelquefois les commentateurs d'Homere, qui lui supposent des idées auxquelles Homere ne pensa jamais.

(A ces mots d'infini, d'espace, d'Homere, de commentateurs, le bon-homme Parouba et sa fille, et quelques Anglais même voulurent aller prendre l'air sur le tillac ; mais Freind ayant promis d'être intelligible, ils demeurèrent ; et moi j'expliquais tout bas à Parouba quelques mots un peu scientifiques, que des gens nés sur les Montagnes bleues ne pou-

vaient entendre aussi commodément que des docteurs d'Oxford et de Cambridge.)

L'ami Freind continua donc ainsi : Il serait triste que , pour être sûr de l'existence de Dieu , il fût nécessaire d'être un profond métaphysicien ; il n'y aurait tout au plus en Angleterre qu'une centaine d'esprits bien versés ou renversés dans cette science ardue du pour et du contre qui fussent capables de sonder cet abyme , et le reste de la terre entière grouperait dans une ignorance invincible , abandonné en proie à ses passions brutales , gouverné par le seul instinct , et ne raisonnant passablement que sur les grossières notions de ses intérêts charnels. Pour savoir s'il est un Dieu , je ne vous demande qu'une chose , c'est d'ouvrir les yeux.

B I R T O N .

Ah ! je vous vois venir ; vous recourez à ce vieil argument tant rebattu , que le soleil tourne sur son axe en vingt-cinq jours et demi en dépit de l'absurde inquisition de Rome ; que la lumière nous arrive réfléchie de Saturne en quatorze minutes , malgré les suppositions absurdes de Descartes ; que chaque étoile fixe est un soleil comme le nôtre , environné de planetes ; que tous ces astres innombrables , placés dans les profondeurs de l'espace , obéissent aux lois mathématiques découvertes et démontrées par le grand Newton ; qu'un catéchiste annonce Dieu aux enfants , et que Newton le prouve aux sages , comme le dit un philosophe *frenchman* , persécuté dans son drôle de pays pour l'avoir dit (1).

(1) Voltaire lui-même.

Ne vous tourmentez pas à m'étaler cet ordre constant qui regne dans toutes les parties de l'univers ; il faut bien que tout ce qui existe soit dans un ordre quelconque ; il faut bien que la matiere plus rare s'élève sur la plus massive , que le plus fort en tout sens presse le plus faible , que ce qui est poussé avec plus de mouvement coure plus vite ; tout s'arrange ainsi de soi-même : vous auriez beau , après avoir bu une pinte de vin comme Esdras , me parler comme lui neuf cents soixante heures de suite sans fermer la bouche , je ne vous en croirais pas davantage. Voudriez-vous que j'adoptasse un Etre éternel , infini et immuable , qui s'est plu , dans je ne sais quel temps , à créer de rien des choses qui changent à tout moment , et à faire des araignées pour éventrer des mouches ? voudriez-vous que je disse , avec ce bavard impertinent de *Nieuventyd* , que Dieu nous a donné des oreilles pour avoir la foi , parceque la foi vient par ouï - dire ? Non , non ; je ne croirai point à des charlatans qui ont vendu cher leurs drogues à des imbécilles ; je m'en tiens au petit livre d'un *Frenchman* , qui dit que rien n'existe et ne peut exister , sinon la nature ; que la nature fait tout , que la nature est tout , qu'il est impossible et contradictoire qu'il existe quelque chose au-delà du tout ; en un mot je ne crois qu'à la nature (1).

F R E I N D .

Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature ,

(1) Il s'agit du Système de la nature , fort postérieur au siege de Barcelone et aux aventures de Jenni.

et que dans nous , autour de nous , et à cent mille millions de lieues , tout est art sans aucune exception ?

B I R T O N .

Comment , tout est art ! en voici bien d'une autre !

F R E I N D .

Presque personne n'y prend garde , cependant rien n'est plus vrai. Je vous dirai toujours : Servez-vous de vos yeux , et vous reconnaîtrez , vous adorerez un Dieu : songez comment ces globes immenses , que vous voyez rouler dans leur immense carrière , observent les lois d'une profonde mathématique ; il y a donc un grand mathématicien , que Platon appelait l'éternel géometre. Vous admirez ces machines d'une nouvelle invention qu'on appelle Oréri , parceque mylord Oréri les a mises à la mode en protégeant l'ouvrier par ses libéralités ; c'est une très faible copie de notre monde planétaire et de ses révolutions : la période même du changement des solstices et des équinoxes , qui nous amene de jour en jour une nouvelle étoile polaire , cette période , cette course si lente d'environ vingt-six mille ans , n'a pu être exécutée par des mains humaines dans nos Oréri. Cette machine est très imparfaite ; il faut la faire tourner avec une manivelle ; cependant c'est un chef-d'œuvre de l'habileté de nos artisans : jugez donc quelle est la puissance , quel est le génie de l'éternel architecte , si l'on peut se servir de ces termes impropres si mal assortis à l'Etre suprême.

Je donnai une légère idée d'un Oréri à Parouba.

Il dit: S'il y a du génie dans cette copie, il faut bien qu'il y en ait dans l'original: je voudrais voir un Oréri; mais le ciel est plus beau. Tous les assistants, Anglais et Américains, entendant ces mots, furent également frappés de la vérité, et leverent les mains au ciel. Birton demeura tout pensif; puis il s'écria: « Quoi! tout serait art, et la nature ne serait « que l'ouvrage d'un suprême artisan! serait-il possible »? Le sage Freind continua ainsi:)

Portez à présent vos yeux sur vous-même; examinez avec quel art étonnant, et jamais assez connu, tout y est construit en dedans et en dehors pour tous vos usages et pour tous vos desirs: je ne prétends pas faire ici une leçon d'anatomie; vous savez assez qu'il n'y a pas un viscere qui ne soit nécessaire, et qui ne soit secouru dans ses dangers par le jeu continuel des visceres voisins: les secours dans le corps sont si artificieusement préparés de tous côtés, qu'il n'y a pas une seule veine qui n'ait ses valvules, ses écluses, pour ouvrir au sang des passages; depuis la racine des cheveux jusqu'aux orteils des pieds tout est art, tout est préparation, moyen et fin; et, en vérité, on ne peut que se sentir de l'indignation contre ceux qui osent nier les véritables causes finales, et qui ont assez de mauvaise foi ou de fureur pour dire que la bouche n'est pas faite pour parler et pour manger; que ni les yeux ne sont merveilleusement disposés pour voir, ni les oreilles pour entendre, ni les parties de la génération pour engendrer: cette audace est si folle que j'ai peine à la comprendre.

Avouons que chaque animal rend témoignage au suprême fabricant.

La plus petite herbe suffit pour confondre l'intelligence humaine ; et cela est si vrai qu'il est impossible aux efforts de tous les hommes réunis de produire un brin de paille , si le germe n'est pas dans la terre : et il ne faut pas dire que les germes pourrissent pour produire ; car ces bêtises ne se disent plus.

(L'assemblée sentit la vérité de ces preuves plus vivement que tout le reste , parcequ'elles étaient plus palpables. Birton disait entre ses dents : Faudra-t-il se soumettre à reconnaître un Dieu ? nous verrons cela pardieu ; c'est une affaire à examiner. Jenni rêvait toujours profondément , et était touché ; et notre Freind acheva sa phrase.)

Non , mes amis , nous ne faisons rien , nous ne pouvons rien faire ; il nous est donné d'arranger , d'unir , de désunir , de nombrer , de peser , de mesurer , mais faire ! quel mot ! il n'y a que l'Etre nécessaire , l'Etre existant éternellement par lui-même , qui fasse : voilà pourquoi les charlatans qui travaillent à la pierre philosophale sont de si grands imbécilles ou de si grands frippons ; ils se vantent de créer de l'or , et ils ne peuvent créer de la crotte.

Avouons donc , mes amis , qu'il est un Etre suprême , nécessaire , incompréhensible , qui nous a faits.

BIRTON.

Et où est-il cet Etre ? s'il y en a un , pourquoi se

cache-t-il ? quelqu'un l'a-t-il jamais vu ? doit-on se cacher quand on a fait du bien ?

F R E I N D.

Avez-vous jamais vu Christophe Wren qui a bâti Saint-Paul de Londres ? cependant il est démontré que cet édifice est l'ouvrage d'un architecte très habile.

B I R T O N.

Tout le monde conçoit aisément que Wren a bâti avec beaucoup d'argent ce vaste édifice, où Burgess nous endort quand il prêche ; nous savons bien pourquoi et comment nos peres ont élevé ce bâtiment : mais pourquoi et comment un Dieu aurait-il créé de rien cet univers ? vous savez l'ancienne maxime de toute l'antiquité : *Rien ne peut rien créer, rien ne retourne à rien* ; c'est une vérité dont personne n'a jamais douté. Votre Bible même dit expressément que votre Dieu fit le ciel et la terre, quoique le ciel, c'est-à-dire l'assemblage de tous les astres, soit beaucoup plus supérieur à la terre que cette terre ne l'est au plus petit des grains de sable ; mais votre Bible n'a jamais dit que Dieu fit le ciel et la terre avec rien du tout : elle ne prétend point que le Seigneur ait fait la femme de rien ; il la pétrit fort singulièrement d'une côte qu'il arracha à son mari. Le chaos existait, selon la Bible même, avant la terre ; donc la matière était aussi éternelle que votre Dieu.

(Il s'éleva alors un petit murmure dans l'assemblée ; on disait : Birton pourrait bien avoir raison ; mais Freind répondit :)

Je vous ai, je pense, prouvé qu'il existe une in-

telligence suprême, une puissance éternelle à qui nous devons une vie passagère ; je ne vous ai point promis de vous expliquer le pourquoi et le comment : Dieu m'a donné assez de raison pour comprendre qu'il existe ; mais non assez pour savoir au juste si la matière lui a été éternellement soumise, ou s'il l'a fait naître dans le temps : que vous importe l'éternité ou la création de la matière, pourvu que vous reconnaissiez un Dieu, un maître de la matière et de vous ? Vous me demandez où Dieu est ; je n'en sais rien, et je ne le dois pas savoir : je sais qu'il est ; je sais qu'il est notre maître, qu'il fait tout, que nous devons tout attendre de sa bonté.

B I R T O N .

De sa bonté ! vous vous moquez de moi. Vous m'avez dit : Servez-vous de vos yeux ; et moi je vous dis : Servez-vous des vôtres ; jetez seulement un coup-d'œil sur la terre entière, et jugez si votre Dieu serait bon.

(M. Freind sentit bien que c'était là le fort de la dispute, et que Birton lui préparait un rude assaut ; il s'aperçut que les auditeurs, et sur-tout les Américains, avaient besoin de prendre haleine pour écouter, et lui pour parler. Il se recommanda à Dieu : on alla se promener sur le tillac ; on prit ensuite du thé dans le yacht, et la dispute réglée recommença.)

CHAPITRE IX.

Sur l'athéisme.

B I R T O N.

PARDIEU, monsieur, vous n'aurez pas si beau jeu sur l'article de la bonté que vous l'avez eu sur la puissance et sur l'industrie : je vous parlerai d'abord des énormes défauts de ce globe, qui sont précisément l'opposé de cette industrie tant vantée ; ensuite je mettrai sous vos yeux les crimes et les malheurs perpétuels des habitants ; et vous jugerez de l'affection paternelle que, selon vous, le maître a pour eux.

Je commence par vous dire que les gens de Gloucestershire, mon pays, quand ils ont fait naître des chevaux dans leurs haras, les élèvent dans de beaux pâturages, leur donnent ensuite une bonne écurie, et de l'avoine et de la paille à foison ; mais, s'il vous plaît, quelle nourriture et quel abri avaient tous ces pauvres Américains du nord quand nous les avons découverts après tant de siècles ? il fallait qu'ils courussent trente et quarante milles pour avoir de quoi manger : toute la côte boréale de notre ancien monde languit à-peu-près sous la même nécessité ; et, depuis la Lapponie suédoise jusqu'aux mers septentrionales du Japon, cent peuples traînent leur vie, aussi courte qu'insupportable, dans une disette affreuse, au milieu de leurs neiges éternelles.

Les plus beaux climats sont exposés sans cesse à des fléaux destructeurs ; nous y marchons sur des

précipices enflammés, recouverts de terrains fertiles, qui sont des pièges de mort : il n'y a point d'autres enfers sans doute ; et ces enfers se sont ouverts mille fois sous nos pas.

On nous parle d'un déluge universel, physiquement impossible, et dont tous les gens sensés rient ; mais du moins on nous console en nous disant qu'il n'a duré que dix mois : il devait éteindre ces feux qui depuis ont détruit tant de villes florissantes. Votre S. Augustin nous apprend qu'il y eut cent villes entières d'embrasées et d'abymées en Libye par un seul tremblement de terre ; ces volcans ont bouleversé toute la belle Italie. Pour comble de maux, les tristes habitants de la zone glaciale ne sont pas exempts de ces gouffres souterrains ; les Islandais, toujours menacés, voient la faim devant eux, cent pieds de glace et cent pieds de flamme à droite et à gauche sur le mont Héccla : car tous les grands volcans sont placés sur ces montagnes hideuses.

On a beau nous dire que ces montagnes de deux mille toises de hauteur ne sont rien par rapport à la terre qui a trois mille lieues de diametre, que c'est un grain de la peau d'une orange sur la rondeur de ce fruit, que ce n'est pas un pied sur trois mille : hélas ! qui sommes-nous donc, si les hautes montagnes ne font sur la terre que la figure d'un pied sur trois mille pieds, et de quatre pouces sur mille pieds ? nous sommes donc des animaux absolument imperceptibles ; et cependant nous sommes écrasés par tout ce qui nous environne, quoique notre infinie petitesse, si voisine du néant, semblât devoir nous mettre à l'abri de tous les accidents. Après

cette innombrable quantité de villes détruites , rebâties , et détruites encore comme des fourmillières , que dirons-nous de ces mers de sable qui traversent le milieu de l'Afrique, et dont les vagues brûlantes , amoncelées par les vents , ont englouti des armées entières ? à quoi servent ces vastes déserts à côté de la belle Syrie ? déserts si affreux , si inhabitables , que ces animaux féroces appelés Juifs se crurent dans le paradis terrestre quand ils passèrent de ces lieux d'horreur dans un coin de terre dont on pouvait cultiver quelques arpents.

Ce n'est pas encore assez que l'homme , cette noble créature , ait été si mal logé , si mal vêtu si mal nourri pendant tant de siècles : il naît entre de l'urine et de la matière fécale pour respirer deux jours ; et pendant ces deux jours , composés d'espérances trompeuses et de chagrins réels , son corps , formé avec un art inutile , est en proie à tous les maux qui résultent de cet art même ; il vit entre la peste et la vérole ; la source de son être est empoisonnée ; il n'y a personne qui puisse mettre dans sa mémoire la liste de toutes les maladies qui nous poursuivent : et le médecin des urines en Suisse prétend les guérir toutes !

(Pendant que Birton parlait ainsi , la compagnie était tout attentive et tout émue ; le bon-homme Parouba disait : Voyons comme notre docteur se tirera de là ; Jenni même laissa échapper ces paroles à voix basse : Ma foi , il a raison ; j'étais bien sot de m'être laissé toucher des discours de mon pere. M. Freind laissa passer cette première bordée qui frappait toutes les imaginations ; puis il dit :)

Un jeune théologien répondrait par des sophismes à ce torrent de tristes vérités , et vous citerait S. Basile et S. Cyrille qui n'ont que faire ici ; pour moi , messieurs , je vous avouerai sans détour qu'il y a beaucoup de mal physique sur la terre : je n'en diminue pas l'existence ; mais M. Birton l'a trop exagérée : je m'en rapporte à vous , mon cher Parouba ; votre climat est fait pour vous , et il n'est pas si mauvais , puisque ni vous ni vos compatriotes n'avez jamais voulu le quitter : les Esquimaux , les Islandais , les Lapons , les Ostiaks , les Samoïedes , n'ont jamais voulu sortir du leur : les rangifères ou rennes , que Dieu leur a données pour les nourrir , les vêtir , et les traîner , meurent quand on les transporte dans une autre zone ; les Lapons même meurent dans les climats un peu méridionaux ; le climat de la Sibérie est trop chaud pour eux ; ils se trouveraient brûlés dans le parage où nous sommes.

Il est clair que Dieu a fait chaque espèce d'animaux et de végétaux pour la place dans laquelle ils se perpétuent. Les Negres , cette espèce d'hommes si différente de la nôtre , sont tellement nés pour leur patrie , que des milliers de ces animaux noirs se sont donné la mort quand notre barbare avarice les a transportés ailleurs. Le chameau et l'autruche vivent commodément dans les sables de l'Afrique ; le taureau et ses compagnes bondissent dans les pays gras où l'herbe se renouvelle continuellement pour leur nourriture ; la cannelle et le girofle ne croissent qu'aux Indes : le froment n'est bon que dans le peu de pays où Dieu le fait croître ; on a d'autres nour-

ritures dans toute votre Amérique, depuis la Californie jusqu'au détroit de Lemaire : nous ne pouvons cultiver la vigne dans notre fertile Angleterre, non plus qu'en Suede et en Canada : voilà pourquoi ceux qui fondent dans quelques pays l'essence de leurs rites religieux sur du pain et du vin n'ont consulté que leur climat : ils font très bien eux de remercier Dieu de l'aliment et de la boisson qu'ils tiennent de sa bonté ; et vous ferez très bien, vous, Américains, de lui rendre grace de votre maïs, de votre manioc et de votre cassave. Dieu, dans toute la terre, a proportionné les organes et les facultés des animaux, depuis l'homme jusqu'au limaçon, au lieu où il leur a donné la vie : n'accusons donc pas toujours la Providence, quand nous lui devons souvent des actions de graces.

Venons aux fléaux, aux inondations, aux volcans, aux tremblements de terre. Si vous ne considérez que ces calamités, si vous ne ramassez qu'un assemblage affreux de tous les accidents qui ont attaqué quelques roues de la machine de cet univers, Dieu est un tyran à vos yeux : si vous faites attention à ses innombrables bienfaits, Dieu est un pere. Vous me citez S. Augustin le rhéteur, qui, dans son livre des miracles, parle de cent villes englouties à la fois en Libye ; mais songez que cet Africain, qui passa sa vie à se contredire, prodiguait dans ses écrits la figure de l'exagération ; il traitait les tremblements de terre comme la grace efficace, et la damnation éternelle de tous les petits enfants morts sans baptême. N'a-t-il pas dit, dans son trente-septieme sermon, avoir vu en Ethiopie des races

d'hommes pourvues d'un grand œil au milieu du front, comme les Cyclopes, et des peuples entiers sans tête ?

Nous qui ne sommes pas peres de l'église, nous ne devons aller ni au-delà ni en-deçà de la vérité : cette vérité est que sur cent mille habitations on en peut compter tout au plus une détruite chaque siècle par les feux nécessaires à la formation de ce globe.

Le feu est tellement nécessaire à l'univers entier, que sans lui il n'y aurait sur la terre ni animaux, ni végétaux, ni minéraux ; il n'y aurait ni soleil ni étoiles dans l'espace. Ce feu répandu sous la première écorce de la terre, obéit aux lois générales établies par Dieu même ; il est impossible qu'il n'en résulte quelques désastres particuliers : or on ne peut pas dire qu'un artisan soit un mauvais ouvrier quand une machine immense, formée par lui seul, subsiste depuis tant de siècles sans se déranger. Si un homme avait inventé une machine hydraulique qui arrosât toute une province et la rendît fertile, lui reprocheriez-vous que l'eau qu'il vous donnerait noyât quelques insectes ?

Je vous ai prouvé que la machine du monde est l'ouvrage d'un être souverainement intelligent et puissant : vous qui êtes intelligents, vous devez l'admirer ; vous qui êtes comblés de ses bienfaits, vous devez l'aimer.

Mais les malheureux, dites-vous, condamnés à souffrir toute leur vie, accablés de maladies incurables, peuvent-ils l'admirer et l'aimer ? Je vous dirai, mes amis, que ces maladies si cruelles viennent

presque toutes de notre faute, ou de celle de nos peres qui ont abusé de leurs corps, et non de la faute du grand fabricant. On ne connaissait guere de maladies que celle de la décrépitude dans toute l'Amérique septentrionale, avant que nous vous y eussions apporté cette eau de mort que nous appelons eau-de-vie, et qui donne mille maux divers à quiconque en a trop bu; la contagion secrete des Caraïbes, que vous autres jeunes gens appelez *pox*, n'était qu'une indisposition légère dont nous ignorons la source, et qu'on guérissait en deux jours, soit avec du gayac, soit avec du bouillon de tortue; l'incontinence des Européens transplanta dans le reste du monde cette incommodité, qui prit parmi nous un caractere si funeste, et qui est devenue un fléau si abominable. Nous lisons que le pape Léon X, un archevêque de Maïence nommé Henneberg, le roi de France François I, en moururent.

La petite-vérole, née dans l'Arabie heureuse, n'était qu'une faible éruption, une ébullition passagere sans danger, une simple dépuration du sang; elle est devenue mortelle en Angleterre comme dans tant d'autres climats: notre avarice l'a portée dans ce nouveau monde; elle l'a dépeuplé.

Souvenons-nous que, dans le poëme de Milton, ce bènêt d'Adam demande à l'ange Gabriel s'il vivra long-temps. Oui, lui répond l'ange, si tu observes la grande regle *rien de trop*. Observez tous cette regle, mes amis; oseriez-vous exiger que Dieu vous fît vivre sans douleur des siecles entiers pour prix de votre gourmandise, de votre ivrognerie, de votre incontinence, de votre abandonnement à d'infâmes

passions qui corrompent le sang et qui abrègent nécessairement la vie ?

(J'approuvai cette réponse ; Parouba en fut assez content ; mais Birton ne fut pas ébranlé, et je remarquai dans les yeux de Jenni qu'il était encore très indécis : Birton répliqua en ces termes :)

Puisque vous vous êtes servi de lieux communs mêlés avec quelques réflexions nouvelles, j'emploierai aussi un lieu commun auquel on n'a jamais pu répondre que par des fables et du verbiage : S'il existait un Dieu si puissant, si bon, il n'aurait pas mis le mal sur la terre ; il n'aurait pas dévoué ses créatures à la douleur et au crime. S'il n'a pu empêcher le mal, il est impuissant ; s'il l'a pu et ne l'a pas voulu, il est barbare.

Nous n'avons des annales que d'environ huit mille années, conservées chez les brachmanes ; nous n'en avons que d'environ cinq mille ans chez les Chinois ; nous ne connaissons rien que d'hier ; mais dans cet hier tout est horreur : on s'est égorgé d'un bout de la terre à l'autre, et on a été assez imbécille pour donner le nom de grands hommes, de héros, de demi-dieux, de dieux même, à ceux qui ont fait assassiner le plus grand nombre des hommes leurs semblables.

Il restait dans l'Amérique deux grandes nations civilisées qui commençaient à jouir des douceurs de la paix ; les Espagnols arrivent et en massacrent douze millions ; ils vont à la chasse aux hommes avec des chiens ; et Ferdinand, roi de Castille, assigne une pension à ces chiens pour l'avoir si bien servi. Les héros vainqueurs du nouveau monde,

qui massacrent tant d'innocents désarmés et nus , font servir sur leur table des gigots d'hommes et de femmes , des fesses , des avant-bras , des mollets en ragôts ; ils font rôtir sur des brasiers le roi Gatimozin au Mexique ; ils courent au Pérou convertir le roi Atabalipa. Un nommé Almagro , prêtre , fils de prêtre , condamné à être pendu en Espagne pour avoir été voleur de grand chemin , vient avec un nommé Pizarro signifier au roi par la voix d'un autre prêtre , qu'un troisième prêtre , nommé Alexandre VI , souillé d'incestes , d'assassinats , et d'homicides , a donné de son plein gré , *proprio motu* , et de sa pleine puissance , non seulement le Pérou , mais la moitié du nouveau monde au roi d'Espagne ; qu'Atabalipa doit sur-le-champ se soumettre , sous peine d'encourir l'indignation des apôtres S. Pierre et S. Paul : et comme ce roi n'entendait pas la langue latine plus que le prêtre qui lisait la bulle , il fut déclaré sur-le-champ incrédule et hérétique : on fit pendre Atabalipa , comme on avait brûlé Gatimozin ; on massacra sa nation , et tout cela pour ravir de la boue jaune endurcie qui n'a servi qu'à dépeupler l'Espagne et à l'appauvrir ; car elle lui a fait négliger la véritable boue qui nourrit les hommes , quand elle est cultivée.

Cà , mon cher M. Freind , si l'être fantastique et ridicule qu'on appelle le diable avait voulu faire des hommes à son image , les aurait-il formés autrement ? Cessez donc d'attribuer à un Dieu un ouvrage si abominable.

(Cette tirade fit revenir toute l'assemblée au sentiment de Birton : je voyais Jenni en triompher en

secret : il n'y eut pas jusqu'à la jeune Parouba qui ne fût saisie d'horreur contre le prêtre Almagro, contre le prêtre qui avait lu la bulle en latin, contre le prêtre Alexandre VI, contre tous les chrétiens qui avaient commis tant de crimes inconcevables par dévotion, et pour voler de l'or. J'avoue que je tremblai pour l'ami Freind ; je désespérai de sa cause : voici pourtant comme il répondit sans s'étonner :)

Mes amis, souvenez-vous toujours qu'il existe un être suprême ; je vous l'ai prouvé , vous en êtes convenus ; et , après avoir été forcés d'avouer qu'il est , vous vous efforcez de lui chercher des imperfections , des vices , des méchancetés !

Je suis bien loin de vous dire, comme certains raisonneurs , que les maux particuliers forment le bien général ; cette extravagance est trop ridicule : je conviens avec douleur qu'il y a beaucoup de mal moral et de mal physique ; mais puisque l'existence de Dieu est certaine , il est aussi très certain que tous ces maux ne peuvent empêcher que Dieu existe. Il ne peut être méchant , car quel intérêt aurait-il à l'être ? Il y a des maux horribles , mes amis ; eh bien ! n'en augmentons pas le nombre : il est impossible qu'un Dieu ne soit pas bon ; mais les hommes sont pervers ; ils font un détestable usage de la liberté que ce grand être leur a donnée et dû leur donner , c'est-à-dire de la puissance d'exécuter leurs volontés , sans quoi ils ne seraient que de pures machines formées par un être méchant pour être brisées par lui.

Tous les Espagnols éclairés conviennent qu'un

petit nombre de leurs ancêtres abusa de cette liberté jusqu'à commettre des crimes qui font frémir la nature : don Carlos second du nom (de qui monsieur l'archiduc puisse être le successeur!) a réparé autant qu'il a pu les atrocités auxquelles les Espagnols s'abandonnerent sous Ferdinand et sous Charles-Quint.

Mes amis, si le crime est sur la terre, la vertu y est aussi.

BIRTON.

Ha, ha, ha, la vertu! voilà une plaisante idée: pardieu je voudrais bien savoir comment la vertu est faite et où l'on peut la trouver!

(A ces paroles je ne me contins pas, j'interrompis Birton à mon tour: Vous la trouverez chez M. Freind, lui dis-je, chez le bon Parouba, chez vous-même, quand vous aurez nettoyé votre cœur des vices qui le couvrent. Il rougit, Jenni aussi; puis Jenni baissa les yeux, et parut sentir des remords; son pere le regarda avec quelque compassion, et poursuivit ainsi son discours:)

FREIND.

Oui, mes chers amis, il y eut toujours des vertus, s'il y eut des crimes. Athenes vit des Socrate, si elle vit des Anitus: Rome eut des Caton, si elle eut des Sylla: Caligula, Néron, effrayerent la terre par leurs atrocités; mais Titus, Trajan, Antonin le pieux, Marc-Aurele, la consolerent par leur bienfaisance. Mon ami Sherloc dira en peu de mots au bon Parouba ce qu'étaient les gens dont je parle. J'ai heureusement mon Epictete dans ma poche; cet Epictete n'était qu'un esclave, mais égal à Marc-

Aurele par ses sentiments. Ecoutez, et puissent tous ceux qui se mêlent d'enseigner les hommes écouter ce qu'Epictete se dit à lui-même ! « C'est Dieu qui m'a créé , je le porte dans moi ; oserais-je le déshonorer par des pensées infâmes , par des actions criminelles , par d'indignes desirs » ? Sa vie fut conforme à ses discours. Marc-Aurele , sur le trône de l'Europe et de deux autres parties de notre hémisphère , ne pensa pas autrement que l'esclave Epictete : l'un ne fut jamais humilié de sa bassesse , l'autre ne fut jamais ébloui de sa grandeur ; et quand ils écrivirent leurs pensées , ce fut pour eux-mêmes et pour leurs disciples , et non pour être loués dans des journaux : et , à votre avis , Locke , Newton , Tillotson , Penn , Clarke , le bon-homme qu'on appelle *The* *wan of Ross* , tant d'autres , dans notre isle et hors de notre isle , que je pourrais vous citer , n'ont-ils pas été des modeles de vertu ?

Vous m'avez parlé , M. Birton , des guerres aussi cruelles qu'injustes dont tant de nations se sont rendues coupables ; vous avez peint les abominations des chrétiens au Mexique et au Pérou ; vous pouvez y ajouter la Saint-Barthélemi de France , et les massacres d'Irlande : mais n'est-il pas des peuples entiers qui ont toujours eu l'effusion du sang en horreur ? les brachmanes n'ont-ils pas donné de tout temps cet exemple au monde ? et , sans sortir du pays où nous sommes , n'avons-nous pas auprès de nous la Pensylvanie où nos primitifs , qu'on défigure en vain par le nom de quakres , ont toujours détesté la guerre ? n'avons-nous pas la Caroline , où le grand Locke a dicté ses lois ? Dans ces deux patries

de la vertu , tous les citoyens sont égaux , toutes les consciences sont libres , toutes les religions sont bonnes pourvu qu'on adore un Dieu ; tous les hommes y sont freres. Vous avez vu , M. Birton , comme au seul nom d'un descendant de Penn les habitants des Montagnes bleues , qui pouvaient vous exterminer , ont mis bas les armes ; ils ont senti ce que c'est que la vertu , et vous vous obstinez à l'ignorer ! Si la terre produit des poisons comme des aliments salutaires , voudrez-vous ne vous nourrir que de poisons ?

BIRTON.

Ah ! monsieur , pourquoi tant de poisons ? si Dieu a tout fait , ils sont son ouvrage ; il est le maître de tout , il fait tout ; il dirige la main de Cromwel qui signe la mort de Charles I ; il conduit le bras du bourreau qui lui tranche la tête : non , je ne puis admettre un Dieu homicide.

FREIND.

Ni moi non plus. Ecoutez , je vous prie. Vous conviendrez avec moi que Dieu gouverne le monde par des lois générales : selon ces lois Cromwell , monstre de fanatisme et d'hypocrisie , résolut la mort de Charles I pour son intérêt , que tous les hommes aiment nécessairement , et qu'ils n'entendent pas tous également ; selon les lois du mouvement établies par Dieu même , le bourreau coupa la tête de ce roi : mais certainement Dieu n'assassina pas Charles I par un acte particulier de sa volonté ; Dieu ne fut ni Cromwel , ni Jeffreis , ni Ravailao , ni Balthazar Gérard , ni le frere prêcheur Jacques Clément ; Dieu ne commet , ni n'ordonne , ni ne permet le crime :

mais il a fait l'homme, et il a fait les lois du mouvement; ces lois éternelles du mouvement sont également exécutées par la main de l'homme charitable qui secourt le pauvre, et par la main du scélérat qui égorge son frere. De même que Dieu n'éteignit point son soleil et n'engloutit point l'Espagne sous la mer pour punir Cortez, Almagro, et Pizarro, qui avaient inondé de sang humain la moitié d'un hémisphere; de même aussi il n'envoie point une troupe d'anges à Londres, et ne fait point descendre du ciel cent mille tonneaux de vin de Bourgogne pour faire plaisir à ses chers Anglais quand ils ont fait une bonne action. Sa providence générale serait ridicule si elle descendait dans chaque moment à chaque individu; et cette vérité est si palpable que jamais Dieu ne punit sur-le-champ un criminel par un coup éclatant de sa toute-puissance: il laisse luire son soleil sur les bons et sur les méchants; si quelques scélérats sont morts immédiatement après leurs crimes, ils sont morts par les lois générales qui président au monde. J'ai lu dans le gros livre d'un Frenchman nommé Mézerai, que Dieu avait fait mourir notre grand Henri V de la fistule à l'anus, parcequ'il avait osé s'asseoir sur le trône du roi très chrétien: non, il mourut parceque les lois générales émanées de la toute-puissance avaient tellement arrangé la matiere que la fistule à l'anus devait terminer la vie de ce héros. Tout le physique d'une mauvaise action est l'effet des lois générales imprimées par la main de Dieu à la matiere; tout le mal moral de l'action criminelle est l'effet de la liberté dont l'homme abuse.

Enfin, sans nous plonger dans les brouillards de la métaphysique, souvenons-nous que l'existence de Dieu est démontrée : il n'y a plus à disputer sur son existence. Otez Dieu au monde, l'assassinat de Charles I en devient-il plus légitime ? son bourreau vous en sera-t-il plus cher ? Dieu existe, il suffit ; s'il existe, il est juste : soyez donc juste.

B I R T O N.

Votre petit argument sur le concours de Dieu a de la finesse et de la force, quoiqu'il ne disculpe pas Dieu entièrement d'être l'auteur du mal physique et du mal moral : je vois que la manière dont vous excusez Dieu fait quelque impression sur l'assemblée ; mais ne pouvait-il pas faire en sorte que ses lois générales n'entraînaient pas tant de malheurs particuliers ? vous m'avez prouvé un être éternel et puissant ; et, Dieu me pardonne ! j'ai craint un moment que vous ne me fissiez croire en Dieu : mais j'ai de terribles objections à vous faire ; allons, Jenni, prenons courage, ne nous laissons pas abattre.

Et vous, monsieur Freind, qui parlez si bien, avez-vous lu le livre intitulé le Bon sens ?

F R E I N D.

Oui, je l'ai lu, et je ne suis point de ceux qui condamnent tout dans leurs adversaires : il y a dans ce livre des vérités bien exposées ; mais elles sont gâtées par un grand défaut. L'auteur veut continuellement détruire le Dieu de Scot, d'Albert, de Bonaventure, le Dieu des ridicules scholastiques et des moines : remarquez qu'il n'ose pas dire un mot contre le Dieu de Socrate, de Platon, d'Epictète, de Marc-Aurèle, contre le Dieu de Newton et de Locke, j'ose dire

contre le mien ; il perd son temps à déclamer contre des superstitions absurdes et abominables dont tous les honnêtes gens sentent aujourd'hui le ridicule et l'horreur : c'est comme si on écrivait contre la nature, parceque les tourbillons de Descartes l'ont défigurée ; c'est comme si on disait que le bon goût n'existe pas, parceque la plupart des auteurs n'ont point de goût. Celui qui a fait le livre du Bon sens croit avoir attaqué Dieu, et en cela il manque tout-à-fait de bon sens ; il n'a écrit que contre certains prêtres anciens et modernes : croit-il avoir anéanti le maître pour avoir redit qu'il a été souvent servi par des frippons ?

B I R T O N.

Ecoutez ; nous pourrions nous rapprocher ; je pourrais respecter le maître si vous m'abandonniez les valets. J'aime la vérité ; faites-la-moi voir, et je l'embrasse.

CHAPITRE X.

Sur l'athéisme.

LA nuit était venue ; elle était belle, l'atmosphère était une voûte d'azur transparent, semée d'étoiles d'or : ce spectacle touche toujours les hommes, et leur inspire une douce rêverie : le bon Parouba admirait le ciel comme un Allemand admire Saint-Pierre de Rome ou l'opéra de Naples, quand il les voit pour la première fois. Cette voûte est bien hardie, disait Parouba à Freind ; et Freind lui disait, Mon cher Parouba, il n'y a point de voûte ; ce cin-

tre bleu n'est autre chose qu'une étendue de vapeurs, de nuages légers que Dieu a tellement disposés et combinés avec la mécanique de vos yeux, qu'en quelque endroit que vous soyez vous êtes toujours au centre de votre promenade, et vous voyez ce qu'on nomme le ciel, et qui n'est point le ciel, arrondi sur votre tête. — Et ces étoiles, M. Freind? — Ce sont, comme je vous l'ai déjà dit, autant de soleils autour desquels tournent d'autres mondes; loin d'être attachées à cette voûte bleue, souvenez-vous qu'elles en sont à des distances différentes et prodigieuses: cette étoile que vous voyez est à douze cents millions de mille pas de notre soleil. Alors il lui montra le télescope qu'il avait apporté; il lui fit voir nos planetes, Jupiter avec ses quatre lunes, Saturne avec ses cinq lunes et son inconcevable anneau lumineux. C'est la même lumière, lui disait-il, qui part de tous ces globes, et qui arrive à nos yeux de cette planete-ci en un quart-d'heure, de cette étoile-ci en six mois. Parouba se mit à genoux, et dit: Les cieux annoncent Dieu. Tout l'équipage était autour du vénérable Freind, regardait et admirait: le coriace Birton avança sans rien regarder, et parla ainsi:

B I R T O N.

Eh bien soit! il y a un Dieu, je vous l'accorde; mais qu'importe à vous et à moi? qu'y a-t-il entre l'Etre infini et nous autres vers de terre? quel rapport peut-il exister de son essence à la nôtre? Epicure, en admettant des dieux dans les planetes, avait bien raison d'enseigner qu'ils ne se mêlaient nullement de nos sottises et de nos horreurs; qu'

nous ne pouvions ni les offenser ni leur plaire; qu'ils n'avaient nul besoin de nous, ni nous d'eux: vous admettez un Dieu plus digne de l'esprit humain que les dieux d'Epicure, et que tous ceux des orientaux et des occidentaux; mais si vous disiez, comme tant d'autres, que ce Dieu a formé le monde et nous pour sa gloire, qu'il exigea autrefois des sacrifices de bœufs pour sa gloire, qu'il apparut, pour sa gloire, sous notre forme de bipèdes, etc., vous diriez, ce me semble, une chose absurde qui ferait rire tous les gens qui pensent. L'amour de la gloire n'est autre chose que de l'orgueil, et l'orgueil n'est que de la vanité; un orgueilleux est un fat que Shakespeare jouait sur son théâtre; cette épithète ne peut pas plus convenir à Dieu que celle d'injuste, de cruel, d'inconstant. Si Dieu a daigné faire, ou plutôt arranger l'univers, ce ne doit être que dans la vue de faire des heureux: je vous laisse à penser s'il est venu à bout de ce dessein, le seul pourtant qui pût convenir à la nature divine.

F R E I N D.

Oui, sans doute, il y a réussi avec les âmes honnêtes; elles seront heureuses un jour, si elles ne le sont pas aujourd'hui.

B I R T O N.

Heureuses! quel rêve! quel conte de peau d'âne! où? quand? comment? qui vous l'a dit?

F R E I N D.

Sa justice.

B I R T O N.

N'allez-vous pas me dire, après tant de déclamateurs, que nous vivrons éternellement quand nous

ne serons plus; que nous possédons une ame immortelle, ou plutôt qu'elle nous possède, après nous avoir avoué que les Juifs eux-mêmes, les Juifs auxquels vous vous vantez d'avoir été subrogés, n'ont jamais soupçonné seulement cette immortalité de l'ame jusqu'au temps d'Hérodé? cette idée d'une ame immortelle avait été inventée par les brachmanes, adoptée par les Perses, les Chaldéens, les Grecs, ignorée très long-temps de la malheureuse petite horde judaïque, mere des plus infâmes superstitions. Hélas! monsieur, savons-nous seulement si nous avons une ame? savons-nous si les animaux, dont le sang fait la vie comme il fait la nôtre, qui ont comme nous des volontés, des appétits, des passions, des idées, de la mémoire, de l'industrie; savez-vous, dis-je, si ces êtres, aussi incompréhensibles que nous, ont une ame, comme on prétend que nous en avons une?

J'avais cru jusqu'à présent qu'il est dans la nature une force active dont nous tenons le don de vivre dans tout notre corps, de marcher par nos pieds, de prendre par nos mains, de voir par nos yeux, d'entendre par nos oreilles, de sentir par nos nerfs, de penser par notre tête, et que tout cela était ce que nous appelons l'ame, mot vague qui ne signifie au fond que le principe inconnu de nos facultés. J'appellerai Dieu, avec vous, ce principe intelligent et puissant qui anime la nature entière; mais a-t-il daigné se faire connaître à nous?

F R E I N D.

Oui, par ses œuvres.

B I R T O N.

Nous a-t-il dicté ses lois ? nous a-t-il parlé ?

F R E I N D.

Oui, par la voix de votre conscience : n'est-il pas vrai que, si vous aviez tué votre pere et votre mere, cette conscience vous déchirerait par des remords aussi affreux qu'involontaires ? cette vérité n'est-elle pas sentie et avouée par l'univers entier ? Descendons maintenant à de moindres crimes ; y en a-t-il un seul qui ne vous effraie au premier coup-d'œil, qui ne vous fasse pâlir la premiere fois que vous le commettez, et qui ne laisse dans votre cœur l'aiguillon du repentir ?

B I R T O N.

Il faut que je l'avoue.

F R E I N D.

Dieu vous a donc expressément ordonné, en parlant à votre cœur, de ne vous souiller jamais d'un crime évident ; et quant à toutes ces actions équivoques que les uns condamnent et que les autres justifient, qu'avons-nous de mieux à faire que de suivre cette grande loi du premier des Zoroastres, tant remarquée de nos jours par un auteur français ? « Quand tu ne sais si l'action que tu médites est bonne ou mauvaise, abstiens-toi. »

B I R T O N.

Cette maxime est admirable, c'est sans doute ce qu'on a jamais dit de plus beau, c'est-à-dire de plus utile en morale ; et cela me ferait presque penser que Dieu a suscité de temps en temps des sages qui ont enseigné la vertu aux hommes égarés : je vous demande pardon d'avoir raillé la vertu.

F R E I N D.

Demandez-en pardon à l'Être éternel , qui peut la récompenser éternellement , et punir les transgresseurs.

B I R T O N.

Quoi ! Dieu me punirait éternellement de m'être livré à des passions qu'il m'a données ?

F R E I N D.

Il vous a donné des passions avec lesquelles on peut faire du bien et du mal : je ne vous dis pas qu'il vous punira à jamais ni comment il vous punira ; car personne n'en peut rien savoir : je vous dis qu'il le peut. Les brachmanes furent les premiers qui imaginèrent une prison éternelle pour les substances célestes qui s'étaient révoltées contre Dieu dans son propre palais ; il les enferma dans une espece d'enfer qu'ils appelaient *ondera* ; mais, au bout de quelques milliers de siècles , il adoucit leurs peines , les mit sur la terre , et les fit hommes : c'est de là que vint notre mélange de vices et de vertus , de plaisirs et de calamités. Cette imagination est ingénieuse ; la fable de Pandore et de Prométhée l'est encore davantage : des nations grossieres ont imité grossièrement la belle fable de Pandore ; ces inventions sont des rêves de la philosophie orientale : tout ce que je puis vous dire , c'est que si vous avez commis des crimes en abusant de votre liberté , il vous est impossible de prouver que Dieu soit incapable de vous en punir ; je vous en défie.

B I R T O N.

Attendez ; vous pensez que je ne peux pas vous démontrer qu'il est impossible au grand Être de me

purir : par ma foi , vous avez raison ; j'ai fait ce que j'ai pu pour me prouver que cela était impossible , et je n'en suis jamais venu à bout : j'avoue que j'ai abusé de ma liberté , et que Dieu peut m'en châtier ; mais , pardieu , je ne serai pas puni quand je ne serai plus.

FREIND.

Le meilleur parti que vous ayez à prendre est d'être honnête homme tandis que vous existez.

BIRTON.

D'être honnête homme pendant que j'existe
Oui , je l'avoue ; oui , vous avez raison ; c'est le parti qu'il faut prendre.

(Je voudrais , mon cher ami , que vous eussiez été témoin de l'effet que firent les discours de Freind sur tous les Anglais et sur tous les Américains ; Birton , si évaporé et si audacieux , prit tout-à-coup un air recueilli et modeste ; Jenni , les yeux mouillés de larmes , se jeta aux genoux de son pere , et son pere l'embrassa. Voici enfin la dernière scene de cette dispute si épineuse et si intéressante.)

CHAPITRE XI.

De l'athéisme.

BIRTON.

JE conçois bien que le grand Être , le maître de la nature , est éternel ; mais nous qui n'étions pas hier , pouvons-nous avoir la folle hardiesse de prétendre à une éternité future ? tout périt sans retour autour de nous , depuis l'insecte dévoré par l'hirondelle jusqu'à l'éléphant mangé des vers.

F R E I N D.

Non, rien ne périt, tout change; les germes impalpables des animaux et des végétaux subsistent, se développent, et perpétuent les especes; pourquoi ne voudriez-vous pas que Dieu conservât le principe qui vous fait agir et penser, de quelque nature qu'il puisse être? Dieu me garde de faire un système, mais certainement il y a dans nous quelque chose qui pense et qui veut; ce quelque chose, que l'on appelait autrefois une monade, ce quelque chose est imperceptible; Dieu nous l'a donné, ou peut-être, pour parler plus juste, Dieu nous a donnés à elle. Etes-vous bien sûr qu'il ne peut la conserver? songez, examinez, pouvez-vous m'en fournir quelque démonstration?

B I R T O N.

Non; j'en ai cherché dans mon entendement, dans tous les livres des athées, et sur-tout dans le troisieme chant de Lucrece; j'avoue que je n'ai jamais trouvé que des vraisemblances.

F R E I N D.

Et sur ces simples vraisemblances nous nous abandonnerions à toutes nos passions funestes, nous vivrions en brutes, n'ayant pour regle que nos appétits, et pour frein que la crainte des autres hommes rendus éternellement ennemis les uns des autres par cette crainte mutuelle! car on veut toujours détruire ce qu'on craint. Pensez-y bien, M. Birton; réfléchissez-y sérieusement, mon fils Jenni: n'attendre de Dieu ni châtiment ni récompense, c'est être véritablement athée. A quoi servirait l'idée d'un Dieu qui n'aurait sur vous aucun pouvoir? c'est comme

si l'on disait, Il y a un roi de la Chine qui est très puissant: je réponds, Grand bien lui fasse! qu'il reste dans son manoir, et moi dans le mien: je ne me soucie pas plus de lui qu'il ne se soucie de moi; il n'a pas plus de juridiction sur ma personne qu'un chanoine de Windsor n'en a sur un membre de notre parlement. Alors je suis mon dieu à moi-même; je sacrifie le monde entier à mes fantaisies, si j'en trouve l'occasion; je suis sans loi; je ne regarde que moi: si les autres êtres sont moutons, je me fais loup; s'ils sont poules, je me fais renard.

Je suppose, ce qu'à Dieu ne plaise! que toute notre Angleterre soit athée par principes; je conviens qu'il pourra se trouver plusieurs citoyens qui, nés tranquilles et doux, assez riches pour n'avoir pas besoin d'être injustes, gouvernés par l'honneur, et par conséquent attentifs à leur conduite, pourront vivre ensemble en société; ils cultiveront les beaux arts par qui les mœurs s'adoucissent; ils pourront vivre dans la paix, dans l'innocente gaieté des honnêtes gens; mais l'athée pauvre et violent, sûr de l'impunité, sera un sot s'il ne vous assassine pas pour voler votre argent. Dès-lors tous les liens de la société sont rompus, tous les crimes secrets inondent la terre, comme les sauterelles, à peine d'abord apperçues, viennent ravager les campagnes; le bas peuple ne sera qu'une horde de brigands, comme nos voleurs, dont on ne pend pas la dixième partie à nos sessions; ils passent leurs misérables vies dans des tavernes avec des filles perdues; ils les battent, ils se battent entre eux; ils tombent ivres au milieu de leurs pintes de plomb dont ils se sont cassé la

tête ; ils se réveillent pour voler et pour assassiner ; ils recommencent chaque jour ce cercle abominable de brutalités.

Qui retiendra les grands et les rois dans leurs vengeances , dans leur ambition à laquelle ils veulent tout immoler ? Un roi athée est plus dangereux qu'un Ravallac fanatique.

Les athées fourmillaient en Italie au quinzième siècle ; qu'en arriva-t-il ? il fut aussi commun d'empoisonner que de donner à souper , et d'enfoncer un stylet dans le cœur de son ami que de l'embrasser ; il y eut des professeurs du crime , comme il y a aujourd'hui des maîtres de musique et de mathématiques. On choisissait exprès les temples pour y assassiner les princes au pied des autels. Le pape Sixte IV et un archevêque de Florence firent assassiner ainsi les deux princes les plus accomplis de l'Europe (mon cher Sherlock , dites , je vous prie , à Parouba et à ses enfants ce que c'est qu'un pape et un archevêque , et dites-leur sur-tout qu'il n'est plus de pareils monstres). Mais continuons. Un duc de Milan fut assassiné de même au milieu d'une église. On ne connaît que trop les étonnantes horreurs d'Alexandre VI. Si de telles mœurs avaient subsisté , l'Italie aurait été plus déserte que ne l'a été le Pérou après son invasion.

La croyance d'un Dieu rémunérateur des bonnes actions , punisseur des méchantes , pardonneur des fautes légères , est donc la croyance la plus utile au genre humain ; c'est le seul frein des hommes puissants qui commettent insolemment les crimes publics ; c'est le seul frein des hommes qui

committent adroitement les crimes secrets. Je ne vous dis pas , mes amis , de mêler à cette croyance nécessaire des superstitions qui la déshonoreraient , et qui même pourraient la rendre funeste : l'athée est un monstre qui ne dévorera que pour appaiser sa faim ; le superstitieux est un autre monstre qui déchirera les hommes par devoir. J'ai toujours remarqué qu'on peut guérir un athée , mais on ne guérit jamais le superstitieux radicalement : l'athée est un homme d'esprit qui se trompe , mais qui pense par lui-même ; le superstitieux est un sot brutal qui n'a jamais eu que les idées des autres. L'athée violera Iphigénie près d'épouser Achille ; mais le fanatique l'égorgera pieusement sur l'autel , et croira que Jupiter lui en aura beaucoup d'obligation : l'athée dérobera un vase d'or dans une église , pour donner à souper à des filles de joie ; mais le fanatique célébrera un auto-da-fé dans cette église , et chantera un cantique juif à plein gosier , en faisant brûler des Juifs. Oui , mes amis , l'athéisme et le fanatisme sont les deux poles d'un univers de confusion et d'horreur. La petite zone de la vertu est entre ces deux poles ; marchez d'un pas ferme dans ce sentier ; croyez un Dieu bon , et soyez bons. C'est tout ce que les grands législateurs Locke et Penn demandent à leurs peuples.

Répondez-moi , M. Birton , vous et vos amis : Quel mal peut vous faire l'adoration d'un Dieu jointe au bonheur d'être honnête homme ? Nous pouvons tous être attaqués d'une maladie mortelle au moment où je vous parle : qui de nous alors ne voudrait pas avoir vécu dans l'innocence ? Voyez

comme notre méchant Richard III meurt dans Shakespeare; comme les spectres de tous ceux qu'il a tués viennent épouvanter son imagination. Voyez comme expire Charles IX de France après la Saint-Barthélemi. Son chapelain a beau lui dire qu'il a bien fait, son crime le déchire, son sang jaillit par ses pores, et tout le sang qu'il fit couler crie contre lui. Soyez sûr que de tous ces monstres, il n'en est aucun qui n'ait vécu dans les tourments du remords, et qui n'ait fini dans la rage du désespoir.

CHAPITRE XII.

Retour en Angleterre. Mariage de Jenni.

BIRTON et ses amis ne purent tenir davantage; ils se jeterent aux genoux de Freind. Oui, dit Birton, je crois en Dieu et en vous.

On était déjà près de la maison de Parouba, on y soupa; mais Jenni ne put souper; il se tenait à l'écart, il fondait en larmes: son pere alla le chercher pour le consoler. Ah! lui dit Jenni, je ne méritais pas d'avoir un pere tel que vous; je mourrai de douleur d'avoir été séduit par cette abominable Clive-Hart: je suis la cause, quoiqu'innocente, de la mort de Primerose; et tout à l'heure, quand vous nous avez parlé d'empoisonnement, un frisson m'a saisi; j'ai cru voir Clive-Hart présentant le breuvage horrible à Primerose. O ciel! ô Dieu! comment ai-je pu avoir l'esprit assez aliéné pour suivre une créature si coupable? mais elle me trompa: j'étais aveugle; je

ne fus détrompé que peu de temps avant qu'elle fût prise par les sauvages : elle me fit presque l'aveu de son crime dans un mouvement de colere ; depuis ce moment je l'eus en horreur ; et, pour mon supplice, l'image de Primerose est sans cesse devant mes yeux : je la vois, je l'entends ; elle me dit : Je suis morte parceque je t'aimais.

M. Freind se mit à sourire d'un sourire de bonté dont Jenni ne put comprendre le motif : son pere lui dit qu'une vie irréprochable pouvait seule réparer les fautes passées ; il le ramena à table comme un homme qu'on vient de retirer des flots où il se noyait. Je l'embrassai, je le flattai, je lui donnai du courage : nous étions tous attendris. Nous appareillâmes le lendemain pour retourner en Angleterre, après avoir fait des présents à toute la famille de Parouba ; nos adieux furent mêlés de larmes sinceres : Birton et ses camarades, qui n'avaient jamais été qu'évaporés, semblaient déjà raisonnables.

Nous étions en pleine mer quand Freind dit à Jenni en ma présence : Eh bien ! mon fils, le souvenir de la belle, de la vertueuse et tendre Primerose vous est donc toujours cher ? Jenni se désespéra à ces paroles ; les traits d'un repentir inutile et éternel perçaient son cœur, et je craignais qu'il ne se précipitât dans la mer. Eh bien ! lui dit Freind, consolez-vous ; Primerose est vivante, et elle vous aime.

Freind en effet en avait reçu des nouvelles sûres de son domestique affidé, qui lui écrivait par tous les vaisseaux qui partaient pour le Mariland.

M. Mead, qui a depuis acquis une si grande réputation pour la connaissance de tous les poisons, avait été assez heureux pour retirer Primerose des bras de la mort. M. Freind fit voir à son fils cette lettre qu'il avait relue tant de fois, et avec tant d'attendrissement.

Jenni passa en un moment de l'excès du désespoir à celui de la félicité : je ne vous peindrai point les effets de ce changement si subit ; plus j'en suis saisi, moins je puis les exprimer : ce fut le plus beau moment de la vie de Jenni. Birton et ses camarades partagerent une joie si pure. Que vous dirai-je enfin ? l'excellent Freind leur a servi de pere à tous ; les noces du beau Jenni et de la belle Primerose se sont faites chez le docteur Mead ; nous avons marié aussi Birton, qui était tout changé : Jenni et lui sont aujourd'hui les plus honnêtes gens de l'Angleterre. Vous conviendrez qu'un sage peut guérir des fous.

FIN DE L'HISTOIRE DE JENNI.

LES OREILLES

DU COMTE

DE CHESTERFIELD,

ET

LE CHAPELAIN GOUDMAN.

CHAPITRE PREMIER.

An ! la fatalité gouverne irrémissiblement toutes les choses de ce monde ! J'en juge comme de raison par mon aventure.

Mylord Chesterfield, qui m'aimait fort, m'avait promis de me faire du bien. Il vaquait un bon préferment (1) à sa nomination. Je cours du fond de ma province à Londres, je me présente à mylord, je le fais souvenir de ses promesses ; il me serre la main avec amitié, et me dit qu'en effet j'ai bien mauvais visage. Je lui réponds que mon plus grand mal est la pauvreté. Il me réplique qu'il veut me faire guérir, et me donne sur-le-champ une lettre pour M. Sidrac près de Guid'hall.

(1) *Préferment* signifie bénéfice en anglais.

Je ne doute pas que M. Sidrac ne soit celui qui doit m'expédier les provisions de ma cure. Je vole chez lui. M. Sidrac, qui était le chirurgien de mylord, se met incontinent en devoir de me sonder, et m'assure que, si j'ai la pierre, il me taillera très heureusement.

Il faut savoir que mylord avait entendu que j'avais un grand mal à la vessie, et qu'il avait voulu, selon sa générosité ordinaire, me faire tailler à ses dépens. Il était sourd aussi-bien que monsieur son frère, et je n'en étais pas encore instruit.

Pendant le temps que je perdis à défendre ma vessie contre M. Sidrac, qui voulait me sonder à toute force, un des cinquante-deux compétiteurs qui prétendaient au même bénéfice, arriva chez mylord, demanda ma cure, et l'emporta.

J'étais amoureux de miss Fidler, que je devais épouser dès que je serais curé; mon rival eut ma place et ma maîtresse.

Le comte ayant appris mon désastre et sa méprise, me promit de tout réparer: mais il mourut deux jours après.

M. Sidrac me fit voir clair comme le jour que mon bon protecteur ne pouvait pas vivre une minute de plus, vu la constitution présente de ses organes, et me prouva que sa surdité ne venait que de l'extrême sécheresse de la corde et du tambour de son oreille: il m'offrit même d'endurcir mes deux oreilles avec de l'esprit de vin de façon à me rendre plus sourd qu'aucun pair du royaume.

Je compris que M. Sidrac était un très savant homme. Il m'inspira du goût pour la science de la

nature : je voyais d'ailleurs que c'était un homme charitable qui me taillerait gratis dans l'occasion , et qui me soulagerait dans tous les accidents qui pourraient m'arriver vers le col de la vessie.

Je me mis donc à étudier la nature sous sa direction , pour me consoler de la perte de ma cure et de ma maîtresse.

CHAPITRE II.

APRÈS bien des observations sur la nature , faites avec mes cinq sens , des lunettes , des microscopes , je dis un jour à M. Sidrac : On se moque de nous ; il n'y a point de nature , tout est art ; c'est par un art admirable que toutes les planetes dansent régulièrement autour du soleil , tandis que le soleil fait la roue sur lui-même : il faut assurément que quelqu'un d'aussi savant que la société royale de Londres ait arrangé les choses de manière que le carré des révolutions de chaque planete soit toujours proportionnel à la racine du cube de leur distance à leur centre , et il faut être sorcier pour le deviner.

Le flux et le reflux de notre Tamise me paraît l'effet constant d'un art non moins profond et non moins difficile à connaître.

Animaux , végétaux , minéraux , tout me paraît arrangé avec poids , mesure , nombre , mouvement ; tout est ressort , levier , poulie , machine hydraulique , laboratoire de chimie , depuis l'herbe jusqu'au chêne , depuis la puce jusqu'à l'homme , depuis un grain de sable jusqu'à nos nuées.

Certainement il n'y a que de l'art , et la nature est

une chimere. Vous avez raison , me répondit M. Sidrac ; mais vous n'en avez pas les gants , cela a déjà été dit par un rêveur delà la Manche (1), mais on n'y a pas fait attention. Ce qui m'étonne , et ce qui me plaît le plus , c'est que par cet art incompréhensible deux machines en produisent toujours une troisieme ; et je suis bien fâché de n'en avoir pas fait une avec miss Fidler ; mais je vois bien qu'il était arrangé de toute éternité que miss Fidler emploierait une autre machine que moi.

Ce que vous me dites , me répliqua M. Sidrac , a été encore dit ; et tant mieux , c'est une probabilité que vous pensez juste. Oui , il est fort plaisant que deux êtres en produisent un troisieme : mais cela n'est pas vrai de tous les êtres : deux roses ne produisent point une troisieme rose en se baisant ; deux cailloux , deux métaux n'en produisent pas un troisieme ; et cependant un métal , une pierre , sont des choses que toute l'industrie humaine ne saurait faire. Le grand , le beau miracle continuel est qu'un garçon et une fille fassent un enfant ensemble , qu'un rossignol fasse un rossignolet à sa rossignole , et non pas à une fauvette. Il faudrait passer la moitié de sa vie à les imiter , et l'autre moitié à bénir celui qui inventa cette méthode. Il y a dans la génération mille secrets tout-à-fait curieux. Newton dit que la nature se ressemble par-tout , *Natura est ubique sibi consona* : cela est faux en amour : les poissons , les reptiles , les oiseaux , ne font point l'amour comme nous ;

(1) Dictionnaire philosophique , article NATURE.

c'est une variété infinie. La fabrique des êtres sentants et agissants me ravit. Les végétaux ont aussi leur prix. Je m'étonne toujours qu'un grain de blé jeté en terre en produise plusieurs autres.

Ah ! lui dis-je comme un sot que j'étais encore , c'est que le blé doit mourir pour naître , comme on l'a dit dans l'école.

M. Sidrac me reprit en riant avec beaucoup de circonspection : Cela était vrai du temps de l'école , dit-il , mais le moindre laboureur sait bien aujourd'hui que la chose est absurde. Ah ! M. Sidrac , je vous demande pardon ; mais j'ai été théologien , et on ne se défait pas tout d'un coup de ses habitudes.

CHAPITRE III.

QUELQUE temps après ces conversations entre le pauvre prêtre Goudman et l'excellent anatomiste Sidrac , ce chirurgien le rencontra dans le parc Saint-James , tout pensif , tout rêveur , et l'air plus embarrassé qu'un algébriste qui vient de faire un faux calcul. Qu'avez-vous ? lui dit Sidrac ; est-ce la vessie ou le colon qui vous tourmente ? Non , dit Goudman , c'est la vésicule du fiel. Je viens de voir passer dans un bon carrosse l'évêque de Gloucester (1) qui est un pédant bavard et insolent ; j'étais à pied , et cela m'a irrité : j'ai songé que si je voulais avoir un évêché dans ce royaume , il y a dix mille à parier contre un que je ne l'aurais pas , attendu que nous

(1) Warburton.

sommes dix mille prêtres en Angleterre. Je suis sans aucune protection depuis la mort de mylord Chesterfield qui était sourd. Posons que les dix mille prêtres anglicans aient chacun deux protecteurs, il y aurait en ce cas vingt mille à parier contre un que je n'aurais pas l'évêché; cela fâche quand on y fait attention.

Je me suis souvenu qu'on m'avait proposé autrefois d'aller aux grandes Indes en qualité de mousse; on m'assurait que j'y ferais une grande fortune; mais je ne me sentis pas propre à devenir un jour amiral: et après avoir examiné toutes les professions, je suis resté prêtre sans être bon à rien.

Ne soyez plus prêtre, lui dit Sidrac, et faites-vous philosophe: ce métier n'exige ni ne donne des richesses. Quel est votre revenu? — Je n'ai que trente guinées de rente, et après la mort de ma vieille tante j'en aurai cinquante. — Allons, mon cher Goudman, c'est assez pour vivre libre et pour penser: trente guinées font six cents trente schellings, c'est près de deux schellings par jour; Philips n'en voulait qu'un seul. On peut, avec ce revenu assuré, dire tout ce qu'on pense de la compagnie des Indes, du parlement, de nos colonies, du roi, de l'être en général, de l'homme, et de Dieu; ce qui est un grand amusement. Venez dîner avec moi, cela vous épargnera de l'argent; nous causerons, et votre faculté pensante aura le plaisir de se communiquer à la mienne par le moyen de la parole, ce qui est une chose merveilleuse que les hommes n'admirent pas assez.

CHAPITRE IV.

Conversation du docteur Goudman et de l'anatomiste Sidrac sur l'ame et sur quelque autre chose.

G O U D M A N.

M A I S, mon cher Sidrac, pourquoi dites-vous toujours ma faculté pensante? que ne dites-vous mon ame tout court? cela serait plutôt fait, et je vous entendrais tout aussi bien.

S I D R A C.

Et moi je ne m'entendrais pas. Je sens bien, je sais bien que Dieu m'a donné la faculté de penser et de parler; mais je ne sens ni ne sais s'il m'a donné un être qu'on appelle ame.

G O U D M A N.

Vraiment, quand j'y réfléchis, je vois que je n'en sais rien non plus, et que j'ai été long-temps assez hardi pour croire le savoir. J'ai remarqué que les peuples orientaux appelerent l'ame d'un nom qui signifiait la vie; à leur exemple les Latins entendirent d'abord par *anima* la vie de l'animal: chez les Grecs on disait la respiration de l'ame; cette respiration est un souffle: les Latins traduisirent le mot souffle par *spiritus*; de là le mot qui répond à esprit chez presque toutes les nations modernes. Comme personne n'a jamais vu ce souffle, cet esprit, on en a fait un être que personne ne peut voir ni toucher; on a dit qu'il logeait dans notre corps sans y tenir de place, qu'il remuait nos

organes sans les atteindre ; que n'a-t-on pas dit ? Tous nos discours , à ce qu'il me semble , ont été fondés sur des équivoques. Je vois que le sage Locke a bien senti dans quel chaos ces équivoques de toutes les langues avaient plongé la raison humaine. Il n'a fait aucun chapitre sur l'ame dans le seul livre de métaphysique raisonnable qu'on ait jamais écrit ; et si par hasard il prononce ce mot en quelques endroits , ce mot ne signifie chez lui que notre intelligence.

En effet tout le monde sent bien qu'il a une intelligence , qu'il reçoit des idées , qu'il en assemble , qu'il en décompose , mais personne ne sent qu'il ait dans lui un autre être qui lui donne du mouvement , des sensations , et des pensées. Il est au fond ridicule de prononcer des mots qu'on n'entend pas , et d'admettre des êtres dont on ne peut avoir la plus légère connaissance.

SIDRAC.

Nous voilà donc déjà d'accord sur une chose qui a été un objet de dispute pendant tant de siècles.

GOUDMAN.

Et j'admire que nous soyons d'accord.

SIDRAC.

Cela n'est pas étonnant , nous cherchons le vrai de bonne foi. Si nous étions sur les bancs de l'école , nous argumenterions comme les personnages de Rabelais. Si nous vivions dans les siècles de ténèbres affreuses qui envelopperent si long-temps l'Angleterre , l'un de nous deux ferait peut-être brûler l'autre. Nous sommes dans un siècle de rai-

son ; nous trouvons aisément ce qui nous paraît la vérité , et nous osons la dire.

G O U D M A N.

Oui , mais j'ai peur que cette vérité ne soit bien peu de chose. Nous avons fait en mathématiques des prodiges qui étonneraient Apollonius et Archimede , et qui les rendraient nos écoliers ; mais en métaphysique qu'avons-nous prouvé ? notre ignorance.

S I D R A C.

Et n'est-ce rien ? Vous convenez que le grand Etre vous a donné une faculté de sentir et de penser, comme il a donné à vos pieds la faculté de marcher, à vos mains le pouvoir de faire mille ouvrages , à vos visceres le pouvoir de digérer , à votre cœur le pouvoir de pousser votre sang dans vos arteres. Nous tenons tout de lui ; nous n'avons rien pu nous donner ; et nous ignorerons toujours la manière dont le maître de l'univers s'y prend pour nous conduire. Pour moi, je lui rends grace de m'avoir appris que je ne sais rien des premiers principes.

On a toujours recherché comment l'ame agit sur le corps : il fallait d'abord savoir si nous en avions une. Ou Dieu nous a fait ce présent , ou il nous a communiqué quelque chose qui en est l'équivalent. De quelque manière qu'il s'y soit pris nous sommes sous sa main ; il est notre maître : voilà tout ce que je sais.

G O U D M A N.

Mais au moins dites-moi ce que vous en soup-

connez. Vous avez disséqué des cerveaux, vous avez vu des embryons et des fœtus, y avez-vous découvert quelque apparence d'âme ?

S I D R A C.

Pas la moindre, et je n'ai jamais pu comprendre comment un être immatériel, immortel, logeait pendant neuf mois, inutilement caché dans une membrane puante entre de l'urine et des excréments. Il m'a paru difficile de concevoir que cette prétendue âme simple existât avant la formation de son corps ; car à quoi aurait-elle servi pendant des siècles sans être âme humaine ? Et puis, comment imaginer un être simple, un être métaphysique qui attend pendant une éternité le moment d'animer de la matière pendant quelques minutes ? Que devient cet être inconnu si le fœtus qu'il doit animer meurt dans le ventre de sa mère ?

Il m'a paru encore plus ridicule que Dieu créât une âme au moment qu'un homme couche avec une femme. Il m'a semblé blasphématoire que Dieu attendît la consommation d'un adultère, d'un inceste, pour récompenser ces turpitudes en créant des âmes en leur faveur. C'est encore pis quand on me dit que Dieu tire du néant des âmes immortelles pour leur faire souffrir éternellement des tourments incroyables. Quoi ! brûler des êtres simples, des êtres qui n'ont rien de brûlable ! Comment nous y prendrions-nous pour brûler un son de voix, un vent qui vient de passer ? encore ce son, ce vent, étaient matériels dans le petit moment de leur passage ; mais un esprit pur, une pensée, un doute ? je m'y perds. De quelque côté que je me tourne, je ne trouve qu'obs-

curité, contradiction, impossibilité, ridicule, rêveries, impertinence, chimères, absurdité, bêtise, charlatanerie.

Mais je suis à mon aise quand je me dis : Dieu est le maître ; celui qui fait graviter des astres innombrables les uns vers les autres, celui qui fit la lumière est bien assez puissant pour nous donner des sentiments et des idées, sans que nous ayons besoin d'un petit atome étranger, invisible, appelé ame.

Dieu a donné certainement du sentiment, de la mémoire, de l'industrie, à tous les animaux ; il leur a donné la vie ; et il est bien aussi beau de faire présent de la vie que de faire présent d'une ame. Il est assez reçu que les animaux vivent ; il est démontré qu'ils ont du sentiment, puisqu'ils ont les organes du sentiment. Or, s'ils ont tout cela sans ame, pourquoi voulons-nous à toute force en avoir une ?

G O U D M A N.

Peut-être c'est par vanité. Je suis persuadé que si un paon pouvait parler il se vanterait d'avoir une ame, et il dirait que son ame est dans sa queue. Je me sens très enclin à soupçonner avec vous que Dieu nous a faits mangeants, buvants, marchants, dormants, sentants, pensants, pleins de passions, d'orgueil et de misère, sans nous dire un mot de son secret. Nous n'en savons pas plus sur cet article que ce paon dont je parle ; et celui qui a dit que nous naissons, vivons, et mourons sans savoir comment, a dit une grande vérité.

Celui qui nous appelle les marionnettes de la providence me paraît nous avoir bien définis ; car enfin, pour que nous existions, il faut une infinité

de mouvements : or nous n'avons pas fait le mouvement ; ce n'est pas nous qui en avons établi les lois : il y a quelqu'un qui , ayant fait la lumière , la fait mouvoir du soleil à nos yeux , et y arriver en sept minutes : ce n'est que par le mouvement que mes cinq sens sont remués , ce n'est que par ces cinq sens que j'ai des idées ; donc c'est l'auteur du mouvement qui me donne mes idées : et quand il me dira de quelle manière il me les donne , je lui rendrai de très humbles actions de grâces. Je lui en rends déjà beaucoup de m'avoir permis de contempler pendant quelques années le magnifique spectacle de ce monde , comme disait Epictète. Il est vrai qu'il pouvait me rendre plus heureux , et me faire avoir un bon bénéfice , et ma maîtresse miss Fidler ; mais enfin , tel que je suis , avec mes six cents trente schellings de rente , je lui ai encore bien de l'obligation.

SIDRAC.

Vous dites que Dieu pouvait vous donner un bon bénéfice , et qu'il pouvait vous rendre plus heureux que vous n'êtes : il y a des gens qui ne vous passeraient pas cette proposition. Eh ! ne vous souvenez-vous pas que vous-même vous vous êtes plaint de la fatalité ? il n'est pas permis à un homme qui a voulu être curé de se contredire. Ne voyez-vous pas que si vous aviez eu la cure et la femme que vous demandiez , ce serait vous qui auriez fait un enfant à miss Fidler et non pas votre rival ? l'enfant dont elle aurait accouché aurait pu être mousse , devenir amiral , gagner une bataille navale à l'embouchure du Gange , et

achever de détrôner le grand mogol ; cela seul aurait changé la constitution de l'univers. Il aurait fallu un monde tout différent du nôtre pour que votre compétiteur n'eût pas la cure, pour qu'il n'épousât pas miss Fidler, pour que vous ne fussiez pas réduit à six cents trente schellings, en attendant la mort de votre tante. Tout est enchaîné, et Dieu n'ira pas rompre la chaîne éternelle pour mon ami Goudman.

GOUDMAN.

Je ne m'attendais pas à ce raisonnement quand je parlais de fatalité ; mais enfin, si cela est ainsi, Dieu est donc esclave tout comme moi ?

SIDRAC.

Il est esclave de sa volonté, de sa sagesse, des propres lois qu'il a faites, de sa nature nécessaire ; il ne peut les enfreindre, parcequ'il ne peut être faible, inconstant, volage comme nous, et que l'Etre nécessairement éternel ne peut être une girouette.

GOUDMAN.

Monsieur Sidrac, cela pourrait mener tout droit à l'irreligion ; car, si Dieu ne peut rien changer aux affaires de ce monde, à quoi bon chanter ses louanges ? à quoi bon lui adresser des prières ?

SIDRAC.

Eh ! qui vous dit de prier Dieu et de le louer ? il a vraiment bien affaire de vos louanges et de vos placets ! on loue un homme parcequ'on le croit vain ; on le prie quand on le croit faible, et qu'on espere le faire changer d'avis. Faisons notre devoir

envers Dieu, adorons-le, soyons justes; voilà nos vraies louanges, nos vraies prières.

G O U D M A N.

Monsieur Sidrac, nous avons embrassé bien du terrain; car, sans compter miss Fidler, nous examinons si nous avons une âme, s'il y a un Dieu, s'il peut changer, si nous sommes destinés à deux vies, si.... Ce sont là de profondes études, et peut-être je n'y aurais jamais pensé si j'avais été curé. Il faut que j'approfondisse ces choses nécessaires et sublimes, puisque je n'ai rien à faire.

S I D R A C.

Eh bien! demain le docteur Grou vient dîner chez moi: c'est un médecin fort instruit; il a fait le tour du monde avec MM. Banks et Solander; il doit certainement connaître Dieu et l'âme, le vrai et le faux, le juste et l'injuste, bien mieux que ceux qui ne sont jamais sortis de Covent-Garden: de plus le docteur Grou a vu presque toute l'Europe dans sa jeunesse; il a été témoin de cinq ou six révolutions en Russie; il a fréquenté le bacha comte de Bonneval, qui était devenu, comme on sait, un parfait musulman à Constantinople: il a été lié avec le prêtre papiste Makarti, irlandais, qui se fit couper le prépuce à l'honneur de Mahomet, et avec notre presbytérien écossais, Ramsay, qui en fit autant, et qui ensuite servit en Russie, et fut tué dans une bataille contre les Suédois en Finlande: enfin il a conversé avec le révérend P. Malagrida, qui a été brûlé depuis à Lisbonne, parce que la sainte Vierge lui avait révélé tout ce qu'elle

avait fait lorsqu'elle était dans le ventre de sa mère sainte Anne.

Vous sentez bien qu'un homme comme M. Grou, qui a vu tant de choses, doit être le plus grand métaphysicien du monde. A demain donc chez moi à dîner.

G O U D M A N.

Et après-demain encore, mon cher Sidrac; car il faut plus d'un dîner pour s'instruire.

CHAPITRE V.

Le lendemain les trois penseurs dînèrent ensemble; et comme ils devenaient un peu plus gais sur la fin du repas, selon la coutume des philosophes qui dînent, on se divertit à parler de toutes les misères, de toutes les sottises, de toutes les horreurs qui affligent le genre animal, depuis les terres australes jusques auprès du pôle arctique, et depuis Lima jusqu'à Méaco: cette diversité d'abominations ne laisse pas d'être fort amusante; c'est un plaisir que n'ont point les bourgeois casaniers et les vicaires de paroisse, qui ne connaissent que leur clocher, et qui croient que tout le reste de l'univers est fait comme ex-change-alley à Londres, ou comme la rue de la Huchette à Paris.

Je remarque, dit le docteur Grou, que, malgré la variété infinie répandue sur ce globe, cependant tous les hommes que j'ai vus, soit noirs à laine, soit noirs à cheveux, soit bronzés, soit rouges, soit bis, qui s'appellent blancs, ont également deux jambes, deux yeux, et une tête sur leurs épaules,

quoi qu'en ait dit S. Augnstin, qui, dans son trente-septieme sermon, assure qu'il a vu des acéphales, c'est-à-dire des hommes sans tête, des monocules qui n'ont qu'un œil, et des monopedes qui n'ont qu'une jambe: pour des anthropophages, j'avoue qu'on en regorge, et que tout le monde l'a été.

On m'a souvent demandé si les habitants de ce pays immense nommé la nouvelle Zélande, qui sont aujourd'hui les plus barbares de tous les barbares, étaient baptisés; j'ai répondu que je n'en savais rien, que cela pouvait être; que les Juifs, qui étaient plus barbares qu'eux, avaient en deux baptêmes au lieu d'un, le baptême de justice, et le baptême de domicile.

Vraiment je les connais, dit M. Goudman, et j'ai eu sur cela de grandes disputes avec ceux qui croient que nous avons inventé le baptême: non, messieurs, nous n'avons rien inventé, nous n'avons fait que rapetasser. Mais dites-moi, je vous prie, M. Grou, de quatre-vingts ou cent religions que vous avez vues en chemin, laquelle vous a paru la plus agréable? est-ce celle des Zélandais, ou celle des Hottentots?

M. GROU.

C'est celle de l'isle d'Otaïti, sans aucune comparaison. J'ai parcouru les deux hémispheres; je n'ai rien vu comme Otaïti et sa religieuse reine: c'est dans Otaïti que la nature habite; je n'ai vu ailleurs que des masques; je n'ai vu que des frippons qui trompent des sots, des charlatans qui escamotent l'argent des autres pour avoir de l'autorité, et qui

escamotent de l'autorité pour avoir de l'argent impunément ; qui vous vendent des toiles d'araignées pour manger vos perdrix ; qui vous promettent richesses et plaisirs quand il n'y aura plus personne , afin que vous tourniez la broche pendant qu'ils existent.

Pardieu , il n'en est pas de même dans l'isle d'Aïti ou d'Otaïti : cette isle est bien plus civilisée que celle de Zélande et que le pays des Cafres , et j'ose dire que notre Angleterre , parceque la nature l'a favorisée d'un sol plus fertile ; elle lui a donné l'arbre à pain , présent aussi utile qu'admirable , qu'elle n'a fait qu'à quelques isles de la mer du Sud ; Otaïti possède d'ailleurs beaucoup de volailles , de légumes et de fruits : on n'a pas besoin dans un tel pays de manger son semblable ; mais il y a un besoin plus naturel , plus doux , plus universel , que la religion d'Otaïti ordonne de satisfaire en public ; c'est de toutes les cérémonies religieuses la plus respectable sans doute : j'en ai été témoin aussi-bien que tout l'équipage de notre vaisseau ; ce ne sont point ici des fables de missionnaires , telles qu'on en trouve quelquefois dans les Lettres édifiantes et curieuses des révérends PP. jésuites. Le docteur Jean Hakerovorth acheve actuellement de faire imprimer nos découvertes dans l'hémisphere méridional. J'ai toujours accompagné M. Banks , ce jeune homme si estimable , qui a consacré son temps et son bien à observer la nature vers le pôle antarctique , tandis que MM. Dakins et Vood revenaient des ruines de Palmyre et de Balbek , où ils avaient fouillé les plus anciens monuments des arts , et que

M. Hamilton apprenait aux Napolitains étonnés l'histoire naturelle de leur mont Vésuve. Enfin j'ai vu avec MM. Banks, Solander, Cook, et cent autres, ce que je vais vous raconter.

La princesse Obéira, reine de l'isle d'Otaïti.... Alors on apporta le café ; et dès qu'on l'eut pris M. Grou continua ainsi son récit.

CHAPITRE VI.

LA princesse Obéira, dis-je, après nous avoir comblés de présents avec une politesse digne d'une reine d'Angleterre, fut curieuse d'assister un matin à notre service anglican. Nous le célébrâmes aussi pompeusement que nous pûmes. Elle nous invita au sien l'après-dînée ; c'était le 14 mai 1769. Nous la trouvâmes entourée d'environ mille personnes des deux sexes, rangées en demi-cercle, et dans un silence respectueux. Une jeune fille très jolie, simplement parée d'un déshabillé galant, était couchée sur une estrade qui servait d'autel. La reine Obéira ordonna à un beau garçon d'environ vingt ans d'aller sacrifier. Il prononça une espece de priere et monta sur l'autel. Les deux sacrificateurs étaient à demi-nus. La reine, d'un air majestueux, enseignait à la jeune victime la maniere la plus convenable de consommer le sacrifice. Tous les Otaïtiens étaient si attentifs et si respectueux, qu'aucun de nos matelots n'osa troubler la cérémonie par un rire indécent. Voilà ce que j'ai vu, vous dis-je ; voilà tout ce que notre équipage a vu : c'est à vous d'en tirer les conséquences.

Cette fête sacrée ne m'étonne pas , dit le docteur Goudman ; je suis persuadé que c'est la première fête que les hommes aient jamais célébrée ; et je ne vois pas pourquoi on ne prierait pas Dieu lorsqu'on va faire un être à son image , comme nous le prions avant les repas qui servent à soutenir notre corps : travailler à faire naître une créature raisonnable est l'action la plus noble et la plus sainte : c'est ainsi que pensaient les premiers Indiens qui révérent le lingam , symbole de la génération ; les anciens Egyptiens qui portaient en procession le phallus ; les Grecs qui érigerent des temples à Priape. S'il est permis de citer la misérable petite nation juive , grossière imitatrice de tous ses voisins , il est dit dans ses livres que ce peuple adora Priape , et que la reine-mère du roi juif Asa fut sa grande prêtresse (1).

Quoi qu'il en soit , il est très vraisemblable que jamais aucun peuple n'établit ni ne put établir un culte par libertinage : la débauche s'y glisse quelquefois dans la suite des temps ; mais l'institution en est toujours innocente et pure : nos premières agapes , dans lesquelles les garçons et les filles se baisaient modestement sur la bouche , ne dégénérèrent qu'assez tard en rendez-vous et en infidélités ; et plutôt à Dieu que je pusse sacrifier avec miss Fidler devant la reine Obéira en tout bien et en tout honneur ! ce

(1) Troisième des Rois , chap. XIII , et Paralipomenes , chap. XV.

serait assurément le plus beau jour et la plus belle action de ma vie.

M. Sidrac, qui avait jusque-là gardé le silence, parceque MM. Goudman et Grou avaient toujours parlé, sortit enfin de sa taciturnité, et dit : Tout ce que je viens d'entendre me ravit en admiration ; la reine Obéira me paraît la première reine de l'hémisphère méridional, je n'ose dire des deux hémisphères ; mais, parmi tant de gloire et de félicité, il y a un article qui me fait frémir, et dont M. Goudman vous a dit un mot auquel vous n'avez pas répondu : est-il vrai, M. Grou, que le capitaine Wallis, qui mouilla dans cette isle fortunée avant vous, y porta les deux plus horribles fléaux de la terre, les deux véroles ? Hélas ! reprit M. Grou, ce sont les Français qui nous en accusent, et nous en accusons les Français ; M. Bougainville dit que ce sont ces maudits Anglais qui ont donné la vérole à la reine Obéira ; et M. Cook prétend que cette reine ne l'a acquise que de M. Bougainville lui-même. Quoi qu'il en soit, la vérole ressemble aux beaux-arts, on ne sait point qui en fut l'inventeur ; mais à la longue ils font le tour de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique.

Il y a long-temps que j'exerce la chirurgie, dit Sidrac, et j'avoue que je dois à cette vérole la plus grande partie de ma fortune ; mais je ne la déteste pas moins : madame Sidrac me la communiqua dès la première nuit de ses noces ; et, comme c'est une femme excessivement délicate sur ce qui peut entamer son honneur, elle publia dans tous les papiers de Londres qu'elle était à la vérité attaquée du mal immonde ; mais qu'elle l'avait apporté du ventre de

madame sa mere, et que c'était une ancienne habitude de famille.

A quoi pensa ce qu'on appelle *la nature* quand elle versa ce poison dans les sources de la vie? On l'a dit, et je le répète, c'est la plus énorme et la plus détestable de toutes les contradictions. Quoi! l'homme a été fait, dit-on, à l'image de Dieu, *finxit in effigiem moderantum cuncta deorum*; et c'est dans les vaisseaux spermatiques de cette image qu'on a mis la douleur, l'infection, et la mort! Que deviendra ce beau vers de mylord Rochester, *L'amour ferait adorer Dieu dans un pays d'athées*?

Hélas! dit alors le bon Goudman, j'ai peut-être à remercier la Providence de n'avoir pas épousé ma chère miss Fidler; car sait-on ce qui serait arrivé? on n'est jamais sûr de rien dans ce monde; en tout cas, M. Sidrac, vous m'avez promis votre aide dans tout ce qui concernait ma vessie. Je suis à votre service, répondit Sidrac; mais il faut chasser ces mauvaises pensées. Goudman, en parlant ainsi, semblait prévoir sa destinée.

CHAPITRE VII.

LE lendemain les trois philosophes agiterent la grande question, Quel est le premier mobile de toutes les actions des hommes? Goudman, qui avait toujours sur le cœur la perte de son bénéfice et de sa bien-aimée, dit que le principe de tout était l'amour et l'ambition; Grou, qui avait vu plus de pays, dit que c'était l'argent; et le grand anatomiste Sidrac assura que c'était la chaise percée: les deux

convives demeurèrent tout étonnés; et voici comment le savant Sidrac prouva sa these.

J'ai toujours observé que toutes les affaires de ce monde dépendaient de l'opinion et de la volonté d'un principal personnage, soit roi, soit premier ministre, soit premier commis: or cette opinion et cette volonté sont l'effet immédiat de la maniere dont les esprits animaux se filtrent dans le cervelet et de là dans la moëlle alongée; ces esprits animaux dépendent de la circulation du sang; ce sang dépend de la formation du chyle; ce chyle s'élabore dans le réseau du mésentere; ce mésentere est attaché aux intestins par des filets très déliés; ces intestins, s'il est permis de le dire, sont remplis de merde: or, malgré les trois fortes tuniques dont chaque intestin est vêtu, il est percé comme un crible; car tout est à jour dans la nature, et il n'y a grain de sable si imperceptible qui n'ait plus de cinq cents pores; on ferait passer mille aiguilles à travers un boulet de canon, si on en trouvait d'assez fines et d'assez fortes. Qu'arrive-t-il donc à un homme constipé? les éléments les plus tenus, les plus délicats de sa merde, se mêlent au chyle dans les veines d'Azellius, vont à la veine-porte et dans le réservoir de Pecquet; elles passent dans la sous-claviere, elles passent dans le cœur de l'homme le plus galant, de la femme la plus coquette; c'est une rosée d'étron desséché qui court dans tout son corps: si cette rosée inonde les parenchymes, les vaisseaux et les glandes d'un atrabilaire, sa mauvaise humeur devient férocité, le blanc de ses yeux est d'un sombre ardent, ses levres sont collées l'une sur l'autre, la couleur de son vi-

sage a des teintes brouillées, il semble qu'il vous menace, ne l'approchez pas; et si c'est un ministre d'état, gardez-vous de lui présenter une requête; il ne regarde tout papier que comme un secours dont il voudrait bien se servir selon l'ancien et abominable usage des gens d'Europe; informez-vous adroitement de son valet-de-chambre favori, si monseigneur a poussé sa selle le matin.

Ceci est plus important qu'on ne pense; la constipation a produit quelquefois les scènes les plus sanglantes: mon grand-pere, qui est mort centenaire, était apothicaire de Cromwel; il m'a conté souvent que Cromwel n'avait pas été à la garde-robe depuis huit jours lorsqu'il fit couper la tête à son roi.

Tous les gens un peu instruits des affaires du continent savent que l'on avertit souvent le duc de Guise le balafre de ne pas fâcher Henri III en hiver pendant un vent de nord-est; ce monarque n'allait alors à la garde-robe qu'avec une difficulté extrême; ses matieres lui montaient à la tête; il était capable dans ces temps-là de toutes les violences: le duc de Guise ne crut pas un si sage conseil; que lui en arriva-t-il? son frere et lui furent assassinés.

Charles IX, son prédécesseur, était l'homme le plus constipé de son royaume; les conduits de son colon et de son rectum étaient si bouchés, qu'à la fin son sang jaillit par ses pores: on ne sait que trop que ce tempérament aduste fut une des principales causes de la Saint-Barthélemi.

Au contraire les personnes qui ont de l'embonpoint, les entrailles veloutées, le coledoque coulant, le mouvement péristaltique aisé et régulier, qui s'ac-

quittent tous les matins, dès qu'elles ont déjeûné, d'une bonne selle aussi aisément qu'on crache; ces personnes, favorites de la nature, sont douces, affables, gracieuses, prévenantes, compatissantes, officieuses: un *non* dans leur bouche a plus de grace qu'un *oui* dans la bouche d'un constipé.

La garde-robe a tant d'empire, qu'un dévoiement rend souvent un homme pusillanime; la dyssenterie ôte le courage: ne proposez pas à un homme affaibli par l'insomnie, par une fièvre lente, et par cinquante déjections putrides, d'aller attaquer une demi-lune en plein jour; c'est pourquoi je ne puis croire que toute notre armée eut la dyssenterie à la bataille d'Azincourt, comme on le dit, et qu'elle remporta la victoire culottes bas; quelques soldats auront eu le dévoiement pour s'être gorgés de mauvais raisins dans la route, et les historiens auront dit que toute l'armée malade se battit à cu-nu, et que, pour ne pas le montrer aux petits-mâîtres français, elle les battit à plate couture, selon l'expression du jésuite Daniel:

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

C'est ainsi que les Français ont tous répété les uns après les autres que notre grand Edouard III se fit livrer six bourgeois de Calais la corde au cou, pour les faire pendre, parcequ'ils avaient osé soutenir le siege avec courage, et que sa femme obtint enfin leur pardon par ses larmes: ces romanciers ne savent pas que c'était la coutume dans ces temps barbares que les bourgeois se présentassent devant

leur vainqueur la corde au cou quand ils l'avaient arrêté trop long-temps devant une bicoque ; mais certainement le généreux Edouard n'avait nulle envie de serrer le cou de ces six otages , qu'il combla de présents et d'honneurs. Je suis las de toutes les fa-
daises dont tant d'historiens prétendus ont farci leurs chroniques , et de toutes les batailles qu'ils ont si mal décrites ; j'aime autant croire que Gédéon remporta une victoire signalée avec trois cents cruches : je ne lis plus , Dieu merci , que l'histoire naturelle , pourvu qu'un Burnet , et un Wiston , et un Woodward , ne m'ennuient plus de leurs maudits systèmes ; qu'un Maillet ne me dise plus que la mer d'Irlande a produit le mont Caucase , et que notre globe est de verre ; pourvu qu'on ne me donne pas de petits joncs aquatiques pour des animaux voraces , et le corail pour des insectes (1) ; pourvu que des charlatans ne me donnent pas insolemment leurs rêveries pour des vérités : je fais plus de cas d'un bon régime qui entretient mes humeurs en équilibre , et qui me procure une digestion louable et un sommeil plein. Buvez chaud quand il gele , buvez frais dans la canicule ; rien de trop ni de trop peu en tout genre ; digérez , dormez , ayez du plaisir , et moquez-vous du reste.

(1) Voyez les notes des Singularités de la nature , second volume de Physique.

CHAPITRE VIII.

Comme M. Sidrac proférait ces sages paroles on vint avertir M. Goudman que l'intendant du feu comte de Chesterfield était à la porte dans son carrosse, et demandait à lui parler pour une affaire très pressante. Goudman court pour recevoir les ordres de M. l'intendant, qui, l'ayant prié de monter, lui dit :

Monsieur, vous savez sans doute ce qui arriva à monsieur et à madame Sidrac la première nuit de leurs noces ?

Oui, monsieur ; il me contait tout à l'heure cette petite aventure.

Eh bien ! il en est arrivé tout autant à la belle mademoiselle Fidler et à M. le curé son mari ; le lendemain ils se sont battus, le surlendemain ils se sont séparés, et on a ôté à M. le curé son bénéfice. J'aime la Fidler, je sais qu'elle vous aime ; elle ne me hait pas : je suis au-dessus de la petite disgrâce qui est cause de son divorce, je suis amoureux et intrépide : cédez-moi miss Fidler, et je vous fais avoir la cure qui vaut cent cinquante guinées de revenu ; je ne vous donne que dix minutes pour y rêver.

Monsieur, la proposition est délicate ; je vais consulter mes philosophes Sidrac et Grou ; je suis à vous sans tarder.

Il revole à ses deux conseillers. Je vois, dit-il, que la digestion ne décide pas seule des affaires de ce monde, et que l'amour, l'ambition, et l'argent, y ont beaucoup de part ; il leur expose le cas, les prie

de le déterminer sur-le-champ : tous deux conclurent qu'avec cent cinquante guinées il aurait toutes les filles de sa paroisse, et encore miss Fidler par-dessus le marché.

Goudman sentit la sagesse de cette décision : il eut la cure, il eut miss Fidler en secret, ce qui était bien plus doux que de l'avoir pour femme : M. Sidrac lui prodigna ses bons offices dans l'occasion. Il est devenu un des plus terribles prêtres de l'Angleterre, et il est plus persuadé que jamais de la fatalité qui gouverne toutes les choses de ce monde.

FIN DES OREILLES DU COMTE DE CHESTERFIELD.

de la détermination des deux comités
 par une commission d'experts, il n'est pas possible
 d'être en mesure de donner une réponse précise
 à la question de savoir si la situation est
 telle qu'elle nécessite une intervention
 de la part du gouvernement. Il est
 évident que la situation est grave
 et qu'il est nécessaire de prendre
 des mesures pour éviter une
 aggravation de la situation.

Il est donc nécessaire de prendre
 des mesures pour éviter une
 aggravation de la situation.

Il est donc nécessaire de prendre
 des mesures pour éviter une
 aggravation de la situation.

Il est donc nécessaire de prendre
 des mesures pour éviter une
 aggravation de la situation.

Il est donc nécessaire de prendre
 des mesures pour éviter une
 aggravation de la situation.

Il est donc nécessaire de prendre
 des mesures pour éviter une
 aggravation de la situation.

Il est donc nécessaire de prendre
 des mesures pour éviter une
 aggravation de la situation.

LE TAUREAU BLANC,

TRADUIT DU SYRIAQUE

Par M. MAMAKI, interprete du roi d'Angleterre pour les langues orientales.

CHAPITRE PREMIER.

Comment la princesse Amaside rencontre un bœuf.

LA jeune princesse Amaside, fille d'Amasis, roi de Tanis en Egypte, se promenait sur le chemin de Péluse avec les dames de sa suite; elle était plongée dans une tristesse profonde; les larmes coulaient de ses beaux yeux : on sait quel était le sujet de sa douleur, et combien elle craignait de déplaire au roi son pere par sa douleur même : le vieillard Mambrès, ancien mage et eunuque des Pharaons, était auprès d'elle, et ne la quittait presque jamais; il la vit naître, il l'éleva, il lui enseigna tout ce qu'il est permis à une belle princesse de savoir des sciences de l'Egypte. L'esprit d'Amaside égalait sa beauté; elle était aussi sensible, aussi tendre que charmante; et c'était cette sensibilité qui lui coûtait tant de pleurs.

La princesse était âgée de vingt-quatre ans; le mage Mambrès en avait environ treize cents : c'était lui, comme on sait, qui avait eu avec le grand Moïse

cette dispute fameuse dans laquelle la victoire fut long-temps balancée entre ces deux profonds philosophes : si Mambres succomba, ce ne fut que par la protection visible des puissances célestes qui favorisèrent son rival ; il fallut des dieux pour vaincre Mambres.

Amasis le fit sur-intendant de la maison de sa fille, et il s'acquittait de cette charge avec sa sagesse ordinaire : la belle Amaside l'attendrissait par ses soupirs : « O mon amant, mon jeune et cher amant !
« s'écriait-elle quelquefois, ô le plus grand des vain-
« queurs, le plus accompli, le plus beau des hommes !
« quoi, depuis près de sept ans tu as disparu de la
« terre ! quel dieu t'a enlevé à ta tendre Amaside ? tu
« n'es point mort, les savants prophètes de l'Egypte
« en conviennent : mais tu es mort pour moi ; je suis
« seule sur la terre, elle est déserte : par quel étrange
« prodige as-tu abandonné ton trône et ta maîtresse ?
« ton trône ! il était le premier du monde, et c'est
« peu de chose ; mais moi qui t'adore, ô mon cher
« Na » Elle allait achever. Tremblez de pro-
noncer ce nom fatal, lui dit le sage Mambres, ancien eunuque et mage des Pharaons ; vous seriez peut-être décelée par quelqu'une de vos dames du palais : elles vous sont toutes dévouées, et toutes les belles dames se font sans doute un mérite de servir les nobles passions des belles princesses ; mais enfin il peut se trouver une indiscrete, et même à toute force une perfide : vous savez que le roi votre pere, qui d'ailleurs vous aime, a juré de vous faire couper le cou si vous prononciez ce nom terrible toujours prêt à vous échapper ; pleurez, mais taisez-vous : cette loi est

bien dure ; mais vous n'avez pas été élevée dans la sagesse égyptienne pour ne savoir pas commander à votre langue ; songez qu'Harpocrate, l'un de nos plus grands dieux, a toujours le doigt sur sa bouche. La belle Amaside pleura, et ne parla plus.

Comme elle avançait en silence vers les bords du Nil, elle apperçut de loin, sous un bocage baigné par le fleuve, une vieille femme couverte de lambeaux gris assise sur un tertre ; elle avait auprès d'elle une ânesse, un chien, un bouc ; vis-à-vis d'elle était un serpent, qui n'était pas comme les serpents ordinaires, car ses yeux étaient aussi tendres qu'animés, sa physionomie était noble et intéressante, sa peau brillait des couleurs les plus vives et les plus douces ; un énorme poisson, à moitié plongé dans le fleuve, n'était pas la moins étonnante personne de la compagnie ; il y avait sur une branche un corbeau et un pigeon : toutes ces créatures semblaient avoir ensemble une conversation assez animée.

Hélas ! dit la princesse tout bas, ces gens-là parlent sans doute de leurs amours, et il ne m'est pas permis de prononcer le nom de ce que j'aime !

La vieille tenait à la main une chaîne légère d'acier, longue de cent brasses, à laquelle était attaché un taureau qui paissait dans la prairie ; ce taureau était blanc, fait au tour, potelé, léger même, ce qui est bien rare ; ses cornes étaient d'ivoire ; c'était ce qu'on vit jamais de plus beau dans son espèce ; celui de Pasiphaé, celui dont Jupiter prit la figure pour enlever Europe, n'approchaient pas de ce superbe animal ; la charmante génisse en laquelle Isis fut changée aurait à peine été digne de lui.

Dès qu'il vit la princesse il courut vers elle avec la rapidité d'un jeune cheval arabe qui franchit les vastes plaines et les fleuves de l'antique Saana pour s'approcher de la brillante cavale qui regne dans son cœur, et qui fait dresser ses oreilles : la vieille faisait ses efforts pour le retenir ; le serpent semblait l'épouvanter par ses sifflements ; le chien le suivait et lui mordait ses belles jambes ; l'ânesse traversait son chemin et lui détachait des ruades pour le faire retourner ; le gros poisson remontait le Nil, et, s'élançant hors de l'eau, menaçait de le dévorer ; le bouc restait immobile et saisi de crainte ; le corbeau voltigeait autour de la tête du taureau comme s'il eût voulu s'efforcer de lui crever les yeux ; la colombe seule l'accompagnait par curiosité, et lui applaudissait par un doux murmure.

Un spectacle si extraordinaire rejeta Mambrès dans ses sérieuses pensées. Cependant le taureau blanc, tirant après lui sa chaîne et la vieille, était déjà parvenu auprès de la princesse, qui était saisie d'étonnement et de peur, il se jette à ses pieds, il les baise, il verse des larmes, il la regarde avec des yeux où régnait un mélange inoui de douleur et de joie ; il n'osait mugir de peur d'effaroucher la belle Amaside ; il ne pouvait parler, un faible usage de la voix accordé par le ciel à quelques animaux lui était interdit, mais toutes ses actions étaient éloquentes. Il plut beaucoup à la princesse ; elle sentit qu'un léger amusement pouvait suspendre pour quelques moments les chagrins les plus douloureux. Voilà, disait-elle, un animal bien aimable ; je voudrais l'avoir dans mon écurie.

A ces mots le taureau plia les quatre genoux, et baisa la terre. Il m'entend! s'écria la princesse; il me témoigne qu'il veut m'appartenir: ah! divin mage, divin eunuque, donnez-moi cette consolation, achetez ce beau chérubin (1), faites le prix avec la vieille, à laquelle il appartient sans doute; je veux que cet animal soit à moi; ne me refusez pas cette consolation innocente. Toutes les dames du palais joignirent leurs instances aux prières de la princesse. Mambrès se laissa toucher, et alla parler à la vieille.

CHAPITRE II.

Comment le sage Mambrès, ci-devant sorcier de Pharaon, reconnut une vieille, et comme il fut reconnu par elle.

MADAME, lui dit-il, vous savez que les filles, et sur-tout les princesses, ont besoin de se divertir: la fille du roi est folle de votre taureau; je vous prie de nous le vendre, vous serez payée argent comptant. Seigneur, lui répondit la vieille, ce précieux animal n'est point à moi; je suis chargée, moi et toutes les bêtes que vous avez vues, de le garder avec soin, d'observer toutes ses démarches, et d'en rendre compte. Dieu me préserve de vouloir jamais vendre cet animal impayable!

(1) Chérub en chaldéen et en syriaque signifie un bœuf.

Mambrès à ce discours se sentit éclairé de quelques traits d'une lumière confuse qu'il ne démêlait pas encore ; il regarda la vieille au manteau gris avec plus d'attention. Respectable dame, lui dit-il, ou je me trompe, ou je vous ai vue autrefois. Je ne me trompe pas, répondit la vieille, je vous ai vu, seigneur, il y a sept cents ans, dans un voyage que je fis de Syrie en Egypte, quelques mois après la destruction de Troie, lorsqu'Hiram régnait à Tyr, et Nephel Kerès sur l'antique Egypte.

Ah ! madame, s'écria le vieillard, vous êtes l'auguste pythonisse d'Endor. Et vous, seigneur, lui dit la pythonisse en l'embrassant, vous êtes le grand Mambrès d'Egypte.

O rencontre imprévue ! jour mémorable ! décrets éternels ! dit Mambrès ; ce n'est pas sans doute sans un ordre de la Providence universelle que nous nous retrouvons dans cette prairie sur les rivages du Nil, près de la superbe ville de Tanis. Quoi ! c'est vous, madame, qui êtes si fameuse sur les bords de votre petit Jourdain, et la première personne du monde pour faire venir des ombres ! — Quoi ! c'est vous, seigneur, qui êtes si fameux pour changer les baguettes en serpents, le jour en ténèbres, et les rivières en sang ! — Oui, madame ; mais mon grand âge affaiblit une partie de mes lumières et de ma puissance : j'ignore d'où vous vient ce beau taureau blanc, et qui sont ces animaux qui veillent avec vous autour de lui. La vieille se recueillit, leva les yeux au ciel, puis répondit en ces termes :

Mon cher Mambrès, nous sommes de la même profession ; mais il m'est expressément défendu de vous

dire quel est ce taureau : je puis vous satisfaire sur les autres animaux ; vous les reconnaîtrez aisément aux marques qui les caractérisent : le serpent est celui qui persuada Eve de manger une pomme , et d'en faire manger à son mari ; l'ânesse est celle qui parla dans un chemin creux à Balaam , votre contemporain ; le poisson , qui a toujours sa tête hors de l'eau , est celui qui avala Jonas il y a quelques années ; ce chien est celui qui suivit l'ange Raphaël et le jeune Tobie dans le voyage qu'ils firent à Ragès en Médie du temps du grand Salmanazar ; ce bouc est celui qui expie tous les péchés d'une nation ; ce corbeau et ce pigeon sont ceux qui étaient dans l'arche de Noé : grand événement , catastrophe universelle que presque toute la terre ignore encore ! Vous voilà au fait ; mais pour le taureau , vous n'en saurez rien.

Mambrès écoutait avec respect ; puis il dit : l'Eternel révèle ce qu'il veut et à qui il veut , illustre pythonisse : toutes ces bêtes , qui sont commises avec vous à la garde du taureau blanc , ne sont connues que de votre généreuse et agréable nation , qui est elle-même inconnue à presque tout le monde ; les merveilles que vous et les vôtres , et moi et les miens nous avons opérées , seront un jour un grand sujet de doute et de scandale pour les faux sages : heureusement elles trouveront croyance chez les sages véritables , qui seront soumis aux voyants dans une petite partie du monde ; et c'est tout ce qu'il faut.

Comme il prononçait ces paroles , la princesse le tira par la manche , et lui dit : Mambrès , est-ce que vous ne m'acheterez pas mon taureau ? Le mage ,

plongé dans une rêverie profonde, ne répondit rien, et Amaside versa des larmes.

Elle s'adressa alors elle-même à la vieille, et lui dit : Ma bonne, je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par votre pere, par votre mere, par votre nourrice, qui sans doute vivent encore, de me vendre non seulement votre taureau, mais aussi votre pigeon, qui lui paraît fort affectionné ; pour vos autres bêtes je n'en veux point ; mais je suis fille à tomber malade de vapeurs, si vous ne me vendez ce charmant taureau blanc qui fera toute la douceur de ma vie.

La vieille lui baisa respectueusement les franges de sa robe de gaze, et lui dit : Princesse, mon taureau n'est point à vendre ; votre illustre mage en est instruit : tout ce que je pourrais faire pour votre service, ce serait de le mener paître tous les jours près de votre palais ; vous pourriez le caresser, lui donner des biscuits, le faire danser à votre aise : mais il faut qu'il soit continuellement sous les yeux de toutes les bêtes qui m'accompagnent, et qui sont chargées de sa garde. S'il ne veut point s'échapper, elles ne lui feront point de mal ; mais s'il essaie encore de rompre sa chaîne, comme il a fait dès qu'il vous a vue, malheur à lui ! je ne répondrais pas de sa vie ; ce gros poisson que vous voyez l'avalerait infailliblement et le garderait plus de trois jours dans son ventre, ou bien ce serpent, qui vous a paru peut-être assez doux et assez aimable, lui pourrait faire une piqure mortelle.

Le taureau blanc, qui entendait à merveille tout ce que disait la vieille, mais qui ne pouvait parler,

accepta toutes ces propositions d'un air soumis : il se coucha à ses pieds , mugit doucement ; et regardant Amaside avec tendresse , il semblait lui dire , Venez me voir quelquefois sur l'herbe. Le serpent prit alors la parole , et lui dit : Princesse , je vous conseille de faire aveuglément tout ce que mademoiselle d'Endor vient de vous dire ; l'ânesse dit aussi son mot , et fut de l'avis du serpent. Amaside était affligée que ce serpent et cette ânesse parlassent si bien , et qu'un beau taureau qui avait les sentiments si nobles et si tendres ne pût les exprimer. Hélas ! rien n'est plus commun à la cour , disait-elle tout bas ; on y voit tous les jours de beaux seigneurs qui n'ont point de conversation , et des malotrus qui parlent avec assurance.

Ce serpent n'est point un malotru , dit Mambrès , ne vous trompez pas , c'est peut-être la personne de la plus grande considération.

Le jour baissait ; la princesse fut obligée de s'en retourner , après avoir bien promis de revenir le lendemain à la même heure : ses dames du palais étaient émerveillées , et ne comprenaient rien à ce qu'elles avaient vu et entendu : Mambrès faisait ses réflexions. La princesse , songeant que le serpent avait appelé la vieille *mademoiselle* , conclut au hasard qu'elle était pucelle , et sentit quelque affliction de l'être encore ; affliction respectable qu'elle cachait avec autant de scrupule que le nom de son amant.

CHAPITRE III.

Comment la belle Amaside eut un secret entretien avec un beau serpent.

LA belle princesse recommanda le secret à ses dames sur ce qu'elles avaient vu : elles le promirent toutes , et en effet le gardèrent un jour entier. On peut croire qu'Amaside dormit peu cette nuit ; un charme inexplicable lui rappelait sans cesse l'idée de son beau taureau : dès qu'elle put être en liberté avec son sage Mambrès , eïle lui dit : O sage ! cet animal me tourne la tête. Il occupe beaucoup la mienne , dit Mambrès ; je vois clairement que ce chérubin est fort au-dessus de son espece ; je vois qu'il y a là un grand mystere ; mais je crains un évènement funeste : votre pere Amasis est violent et soupçonneux ; toute cette affaire exige que vous vous conduisiez avec la plus grande prudence.

Ah ! dit la princesse , j'ai trop de curiosité pour être prudente ; c'est la seule passion qui puisse se joindre dans mon cœur à celle qui me dévore pour l'amant que j'ai perdu. Quoi ! ne pourrais-je savoir ce que c'est que ce taureau blanc qui excite dans moi un trouble si inoui ?

Madame , lui répondit Mambrès , je vous ai avoué déjà que ma science baisse à mesure que mon âge avance ; mais je me trompe fort , ou le serpent est instruit de ce que vous avez tant envie de savoir : il a de l'esprit , il s'explique en bons termes , il est accoutumé depuis long-temps à se mêler des affaires

des dames. Ah ! sans doute , dit Amaside , c'est ce beau serpent de l'Egypte qui en se mettant la queue dans la bouche est le symbole de l'éternité , qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux , et qui l'obscurcit dès qu'il les ferme ? — Non , madame. — C'est donc le serpent d'Esculape ? — Encore moins. — C'est peut-être Jupiter sous la forme d'un serpent ? — Point du tout. — Ah ! je vois , c'est votre baguette que vous changeâtes autrefois en serpent ? — Non , vous dis-je , madame ; mais tous ces serpents-là sont de la même famille. Celui-là a beaucoup de réputation dans son pays , il y passe pour le plus habile serpent qu'on ait jamais vu ; adressez-vous à lui : toutefois je vous avertis que c'est une entreprise fort dangereuse ; si j'étais à votre place , je laisserais là le taureau , l'ânesse , le serpent , le poisson , le chien , le bouc , le corbeau , et la colombe : mais la passion vous emporte ; tout ce que je puis faire est d'en avoir pitié et de trembler.

La princesse le conjura de lui procurer un tête-à-tête avec le serpent. Mambrès , qui était bon , y consentit ; et en réfléchissant toujours profondément , il alla trouver sa pythonisse ; il lui exposa la fantaisie de sa princesse avec tant d'insinuation qu'il la persuada.

La vieille lui dit donc qu'Amaside était la maîtresse ; que le serpent savait très bien vivre ; qu'il était fort poli avec les dames ; qu'il ne demandait pas mieux que de les obliger , et qu'il se trouverait au rendez-vous.

Le vieux mage revint apporter à la princesse cette bonne nouvelle ; mais il craignait encore quel-

que malheur, et faisait toujours ses réflexions : Vous voulez parler au serpent, madame ; ce sera quand il plaira à votre altesse : souvenez-vous qu'il faut beaucoup le flatter ; car tout animal est pétri d'amour-propre , et sur-tout lui : on dit même qu'il fut chassé autrefois d'un beau lieu pour son excès d'orgueil. Je ne l'ai jamais ouï dire, repartit la princesse. Je le crois bien , reprit le vieillard. Alors il lui apprit tous les bruits qui avaient couru sur ce serpent si fameux. Mais, madame , quelque aventure singulière qui lui soit arrivée, vous ne pouvez arracher son secret, qu'en le flattant : il passe dans un pays voisin pour avoir joué autrefois un tour pendable aux femmes ; il est juste qu'à son tour une femme le séduise. J'y ferai mon possible, dit la princesse.

Elle partit donc avec ses dames du palais et le bon mage eunuque. La vieille alors faisait paître le taureau blanc assez loin. Mambres laissa Amaside en liberté, et alla entretenir sa pythonisse. La dame d'honneur causa avec l'ânesse ; les dames de compagnie s'amuserent avec le bouc , le chien , le corbeau , et la colombe : pour le gros poisson qui faisait peur à tout le monde, il se replongea dans le Nil par ordre de la vieille.

Le serpent alla aussitôt au-devant de la belle Amaside dans le bocage, et ils eurent ensemble cette conversation.

LE SERPENT.

Vous ne sauriez croire combien je suis flatté, madame, de l'honneur que votre altesse daigne me faire,

LA PRINCESSE.

Monsieur, votre grande réputation, la finesse de votre physionomie, et le brillant de vos yeux, m'ont aisément déterminée à rechercher ce tête-à-tête : je sais par la voix publique (si elle n'est point trompeuse) que vous avez été un grand seigneur dans le ciel empyrée.

LE SERPENT.

Il est vrai, madame, que j'y avais une place assez distinguée : on prétend que je suis un favori disgracié ; c'est un bruit qui a couru d'abord dans l'Inde (1). Les brachmanes sont les premiers qui ont donné une longue histoire de mes aventures : je ne doute pas que les poètes du nord n'en fassent un jour un poème épique bien bizarre ; car, en vérité, c'est tout ce qu'on en peut faire : mais je ne suis pas tellement déchu que je n'aie encore dans ce globe-ci un domaine très considérable ; j'oserais presque dire que toute la terre m'appartient.

LA PRINCESSE.

Je le crois, monsieur, car on dit que vous avez le talent de persuader tout ce que vous voulez ; et c'est régner que de plaire.

LE SERPENT.

J'éprouve, madame, en vous voyant et en vous

(1) Les brachmanes furent en effet les premiers qui imaginèrent une révolte dans le ciel, et cette fable servit long-temps après de canevas à l'histoire de la guerre des géants contre les dieux, et à quelques autres histoires.

écoutant , que vous avez sur moi cet empire qu'on m'attribue sur tant d'autres ames.

LA PRINCESSE.

Vous êtes , je le crois, un animal vainqueur : on prétend que vous avez subjugué bien des dames, et que vous commençâtes par notre mere commune dont j'ai oublié le nom.

LE SERPENT.

On me fait tort ; je lui donnai le meilleur conseil du monde : elle m'honorait de sa confiance ; mon avis fut qu'elle et son mari devaient se gorger du fruit de l'arbre de la science ; je crus plaire en cela au maître des choses : un arbre si nécessaire au genre humain ne me paraissait pas planté pour être inutile ; le maître aurait-il voulu être servi par des ignorants et des idiots ? l'esprit n'est-il pas fait pour s'éclairer, pour se perfectionner ? ne faut-il pas connaître le bien et le mal pour faire l'un et pour éviter l'autre ? certainement on me devait des remerciements.

LA PRINCESSE.

Cependant on dit qu'il vous en arriva du mal : c'est apparemment depuis ce temps-là que tant de ministres ont été punis d'avoir donné de bons conseils, et que tant de vrais savants et de grands génies ont été persécutés pour avoir écrit des choses utiles au genre humain.

LE SERPENT.

Ce sont apparemment mes ennemis, madame, qui vous ont fait ces contes ; ils vont criant que je suis mal en cour : une preuve que j'y ai un très grand crédit , c'est qu'eux-mêmes avouent que

j'entrai dans le conseil quand il fut question d'éprouver le bon-homme Job ; et que j'y fus encore appelé quand on y prit la résolution de tromper un certain roitelet nommé Achab (1) ; ce fut moi seul qu'on chargea de cette commission.

LA PRINCESSE.

Ah ! monsieur, je ne crois pas que vous soyez fait pour tromper ; mais, puisque vous êtes toujours dans le ministère, puis-je vous demander une grace ? j'espere qu'un seigneur si aimable ne me refusera pas.

LE SERPENT.

Madame, vos prieres sont des lois ; qu'ordonnez-vous ?

LA PRINCESSE.

Je vous conjure de me dire ce que c'est que ce beau taureau blanc pour qui j'éprouve dans moi des sentiments incompréhensibles qui m'attendrissent et qui m'épouvantent ; on m'a dit que vous daigneriez m'en instruire.

LE SERPENT.

Madame, la curiosité est nécessaire à la nature humaine, et sur-tout à votre aimable sexe ; sans elle on croupirait dans la plus honteuse ignorance :

(1) Troisième livre des Rois, chap. XXII, v. 21 et 22. Le Seigneur dit qu'il trompera Achab, roi d'Israël, afin qu'il marche en Ramoth de Galaad, et qu'il y tombe. Et un esprit s'avança et se présenta devant le Seigneur, et lui dit : C'est moi qui le tromperai. Et le Seigneur lui dit : Comment ? Oui, tu le tromperas, et prévaudras. Va, et fais ainsi.

j'ai toujours satisfait autant que je l'ai pu la curiosité des dames. On m'accuse de n'avoir eu cette complaisance que pour faire dépit au maître des choses ; je vous jure que mon seul but serait de vous obliger : mais la vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce secret.

LA PRINCESSE.

Ah ! c'est ce qui me rend encore plus curieuse.

LE SERPENT.

Je reconnais là toutes les belles dames à qui j'ai rendu service.

LA PRINCESSE.

Si vous êtes sensible, si tous les êtres se doivent des secours mutuels, si vous avez pitié d'une infortunée, ne me refusez pas.

LE SERPENT.

Vous me fendez le cœur : il faut vous satisfaire, mais ne m'interrompez pas.

LA PRINCESSE.

Je vous le promets.

LE SERPENT.

Il y avait un jeune roi, beau, fait à peindre, amoureux, aimé...

LA PRINCESSE.

Un jeune roi, beau, fait à peindre, amoureux, aimé ! et de qui ? et quel était ce roi ? quel âge avait-il ? qu'est-il devenu ? où est-il ? où est son royaume ? quel est son nom ?

LE SERPENT.

Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez quand j'ai commencé à peine : prenez garde ; si vous n'avez

pas plus de pouvoir sur vous-même, vous êtes perdue.

LA PRINCESSE.

Ah ! pardon, monsieur, cette indiscretion ne m'arrivera plus ; continuez, de grace.

LE SERPENT.

Ce grand roi, le plus aimable et le plus valeureux des hommes, victorieux par-tout où il avait porté ses armes, rêvait souvent en dormant ; et quand il oubliait ses rêves, il voulait que ses mages s'en ressouvinsent, et qu'ils lui apprissent ce qu'il avait rêvé, sans quoi il les faisait tous pendre ; car rien n'est plus juste : or il y a bientôt sept ans qu'il songea un beau songe dont il perdit la mémoire en se réveillant ; et un jeune Juif, plein d'expérience, lui ayant expliqué son rêve, cet aimable roi fut soudain changé en bœuf (1) ; car....

LA PRINCESSE.

Ah ! c'est mon cher Nabu... Elle ne put achever ; elle tomba évanouie. Mambrès, qui écoutait de loin, la vit tomber, et la crut morte.

CHAPITRE IV.

Comment on voulut sacrifier le bœuf et exorciser la princesse.

MAMBRÈS court à elle en pleurant. Le serpent est attendri ; il ne peut pleurer, mais il siffle d'un ton

(1) Toute l'antiquité employait indifféremment les termes de bœuf et de taureau.

lugubre ; il crie , Elle est morte ! l'ânesse répète - Elle est morte ! le corbeau le redit ; tous les autres animaux paraissaient saisis de douleur , excepté le poisson de Jonas , qui a toujours été impitoyable. La dame d'honneur , les dames du palais arrivent , et s'arrachent les cheveux. Le taureau blanc qui paissait au loin , et qui entend leurs clameurs , court au bosquet , et entraîne la vieille avec lui en poussant des mugissements dont les échos retentissent. En vain toutes les dames versaient sur Amaside expirante leurs flacons d'eau de rose , d'œillet , de myrte , de benjoin , de baume de la Mecque , de cannelle , d'amomum , de girofle , de muscade , d'ambre gris ; elle n'avait donné aucun signe de vie ; mais dès qu'elle sentit le beau taureau blanc à ses côtés , elle revint à elle plus fraîche , plus belle , plus animée que jamais : elle donna cent baisers à cet animal charmant qui penchait languissamment sa tête sur son sein d'albâtre ; elle l'appelle mon maître , mon roi , mon cœur , ma vie ; elle passe ses bras d'ivoire autour de ce cou plus blanc que la neige : la paille légère s'attache moins fortement à l'ambre , la vigne à l'ormeau , le lierre au chêne. On entendait le doux murmure de ses soupirs ; on voyait ses yeux , tantôt étincelants d'une tendre flamme , tantôt offusqués par ces larmes précieuses que l'amour fait répandre.

On peut juger dans quelle surprise la dame d'honneur d'Amaside et les dames de compagnie étaient plongées. Dès qu'elles furent rentrées au palais elles raconterent toutes à leurs amants cette aven-

ture étrange , et chacune avec des circonstances différentes qui en augmentaient la singularité , et qui contribuent toujours à la variété de toutes les histoires.

Dès qu'Amasis , roi de Tanis , en fut informé , son cœur royal fut saisi d'une juste colere ; tel fut le courroux de Minos quand il sut que sa fille Pasiphaé prodiguait ses tendres faveurs au pere du minotaure ; ainsi frémit Junon lorsqu'elle vit Jupiter son époux caresser la belle vache Io , fille du fleuve Inachus. Amasis fit enfermer la belle Amaside dans sa chambre , et mit une garde d'eunuques noirs à sa porte ; puis il assembla son conseil secret.

Le grand mage Mambrès y présidait , mais il n'avait plus le même crédit qu'autrefois. Tous les ministres d'état conclurent que le taureau blanc était un sorcier : c'était tout le contraire, il était ensorcelé ; mais on se trompe toujours à la cour dans ces affaires délicates.

On conclut à la pluralité des voix qu'il fallait exorciser la princesse , et sacrifier le taureau blanc et la vieille.

Le sage Mambrès ne voulut point choquer l'opinion du roi et du conseil : c'était à lui qu'appartenait le droit de faire les exorcismes ; il pouvait les différer sous un prétexte très plausible : le dieu Apis venait de mourir à Memphis ; un dieu bœuf meurt comme un autre : il n'était permis d'exorciser personne en Egypte jusqu'à ce qu'on eût trouvé un autre bœuf qui pût remplacer le défunt.

Il fut donc arrêté dans le conseil qu'on attendrait la

nomination qu'on devait faire du nouveau dieu à Memphis.

Le bon vieillard Mambrès sentait à quel péril sa chère princesse était exposée : il voyait quel était son amant ; les syllabes Nabu, qui lui étaient échappées , avaient décelé tout le mystère aux yeux de ce sage.

La dynastie (1) de Memphis appartenait alors aux Babyloniens ; ils conservaient ce reste de leurs conquêtes passées , qu'ils avaient faites sous le plus grand roi du monde , dont Amasis était l'ennemi mortel. Mambrès avait besoin de toute sa sagesse pour se bien conduire parmi tant de difficultés. Si le roi Amasis découvrait l'amant de sa fille , elle était morte , il l'avait juré. Le grand , le jeune , le beau roi dont elle était éprise , avait détrôné son père , qui n'avait repris son royaume de Tanis que depuis près de sept ans qu'on ne savait ce qu'était devenu l'adorable monarque , le vainqueur et l'idole des nations , le tendre et généreux amant de la charmante Amaside ; mais aussi , en sacrifiant le taureau , on faisait mourir infailliblement la belle Amaside de douleur.

Que pouvait faire Mambrès dans des circon-

(1) Dynastie signifie proprement puissance. Ainsi on peut se servir de ce mot , malgré les cavillations de Larcher. Dynastie vient du phénicien dunast ; et Larcher est un ignorant qui ne sait ni le phénicien , ni le syriaque , ni le cophte.

stances si épineuses? il va trouver sa chere nourrissonne au sortir du conseil, et lui dit : Ma belle enfant, je vous servirai ; mais, je vous le répète, on vous coupera le cou si vous prononcez jamais le nom de votre amant.

Ah ! que m'importe mon cou, dit la belle Amaside, si je ne puis embrasser celui de Nabucho....? mon pere est un bien méchant homme ! non seulement il refusa de me donner un beau prince que j'idolâtre, mais il lui déclara la guerre ; et quand il a été vaincu par mon amant, il a trouvé le secret de le changer en bœuf : a-t-on jamais vu une malice plus effroyable? si mon pere n'était pas mon pere, je ne sais pas ce que je lui ferais.

Ce n'est pas votre pere qui lui a joué ce cruel tour, dit le sage Mambres, c'est un Palestin, un de nos anciens ennemis, un habitant d'un petit pays compris dans la foule des états que votre auguste amant a domtés pour les policer : ces métamorphoses ne doivent point vous surprendre ; vous savez que j'en faisais autrefois de plus belles ; rien n'était plus commun alors que ces changements qui étonnent aujourd'hui les sages. L'histoire véritable que nous avons lue ensemble nous a enseigné que Lycaon, roi d'Arcadie, fut changé en loup ; la belle Calisto sa fille fut changée en ourse ; Io fille d'Inachus, notre vénérable Isis, en vache ; Daphné en laurier ; Syrinx en flûte : la belle Edith, femme de Loth, le meilleur, le plus tendre pere qu'on ait jamais vu, n'est-elle pas devenue dans notre voisinage une grande statue de sel très belle et très piquante, qui a con-

servé toutes les marques de son sexe , et qui a régulièrement ses ordinaires (1) chaque mois , comme l'attestent les grands hommes qui l'ont vue ? J'ai été témoin de ce changement dans ma jeunesse ; j'ai vu cinq puissantes villes , dans le séjour du monde le plus sec et le plus aride , transformées tout-à-coup en un beau lac : on ne marchait dans mon jeune temps que sur des métamorphoses.

Enfin , madame , si les exemples peuvent adoucir votre peine , souvenez-vous que Vénus a changé les Cérastes en bœufs. Je le sais , dit la malheureuse princesse ; mais les exemples consolent-ils ? si mon amant était mort , me consolerais-je par l'idée que tous les hommes meurent ? Votre peine peut finir , dit le sage ; et puisque votre tendre amant est devenu bœuf , vous voyez bien que de bœuf il peut devenir homme : pour moi , il faudrait que je fusse changé en tigre ou en crocodile , si je n'employais pas le peu de pouvoir qui me reste pour le service d'une princesse digne des adorations de la terre , pour la belle Amaside , que j'ai élevée sur mes genoux , et que la fatale destinée met à des épreuves si cruelles.

(1) Tertullien , dans son poëme de Sodome , dit :

Dicitur et vivens alio sub corpore sexus
Munificos solito dispungere sanguine menses.

S. Irénée , liv. IV , dit , Per naturalia ea quæ sunt consuetudinis feminae ostendens.

CHAPITRE V.

Comment le sage Mambrès se conduisit sagement.

LE divin Mambrès ayant dit à la princesse tout ce qu'il fallait pour la consoler, et ne l'ayant point consolée, courut aussitôt à la vieille. Ma camarade, lui dit-il, notre métier est beau, mais il est bien dangereux; vous courez risque d'être pendue, et votre bœuf d'être brûlé, ou noyé, ou mangé. Je ne sais point ce qu'on fera de vos autres bêtes; car, tout prophète que je suis, je sais bien peu de choses: mais cachez soigneusement le serpent et le poisson; que l'un ne mette pas sa tête hors de l'eau, et que l'autre ne sorte pas de son trou; je placerai le bœuf dans une de mes écuries à la campagne; vous y serez avec lui, puisque vous dites qu'il ne vous est pas permis de l'abandonner. Le bouc émissaire pourra dans l'occasion servir d'expiatoire; nous l'enverrons dans le désert chargé des péchés de la troupe; il est accoutumé à cette cérémonie, qui ne lui fait aucun mal, et l'on sait que tout s'expie avec un bouc qui se promène; je vous prie seulement de me prêter tout à l'heure le chien de Tobie, qui est un levrier fort agile, l'ânesse de Balaam, qui court mieux qu'un dromadaire, le corbeau et le pigeon de l'arche, qui volent très rapidement; je veux les envoyer en ambassade à Memphis pour une affaire de la dernière conséquence.

La vieille repartit au mage: Seigneur, vous

pouvez disposer à votre gré du chien de Tobie, de l'ânesse de Balaam, du corbeau et du pigeon de l'arche, et du bouc émissaire: mais mon bœuf ne peut coucher dans une écurie; il est dit qu'il doit être attaché à une chaîne d'acier, *être toujours mouillé de la rosée, et brouter l'herbe sur la terre* (1), *et que sa portion sera avec les bêtes sauvages*; il m'est confié, je dois obéir: que penseraient de moi Daniel, Ezéchiel, et Jérémie, si je confiais mon bœuf à d'autres qu'à moi-même? Je vois que vous savez le secret de cet étrange animal: je n'ai pas à me reprocher de vous l'avoir révélé; je vais le conduire loin de cette terre impure, vers le lac Sirbon, loin des crnautes du roi de Tanis; mon poisson et mon serpent me défendront: je ne crains personne quand je sers mon maître.

Le sage Mambres repartit ainsi: Ma bonne, la volonté de Dieu soit faite! pourvu que je retrouve notre taureau blanc, il ne m'importe ni du lac de Sirbon, ni du lac de Mœris, ni du lac de Sodome; je ne veux que lui faire du bien et à vous aussi: mais pourquoi m'avez-vous parlé de Daniel, d'Ezéchiel, et de Jérémie? Ah! seigneur, reprit la vieille, vous savez aussi bien que moi l'intérêt qu'ils ont eu dans cette grande affaire: mais je n'ai point de temps à perdre; je ne veux point être pendue; je ne veux point que mon taureau soit brûlé, ou noyé, ou mangé: je m'en vais auprès du lac de Sirbon par Canope, avec mon serpent et mon poisson. Adieu.

(1) Daniel, chap. V.

Le taureau la suivit tout pensif, après avoir témoigné au bienfaisant Mambrès la reconnaissance qu'il lui devait.

Le sage Mambrès était dans une cruelle inquiétude : il voyait bien qu'Amasis, roi de Tanis, désespéré de la folle passion de sa fille pour cet animal, et la croyant ensorcelée, ferait poursuivre partout le malheureux taureau, et qu'il serait infailliblement brûlé en qualité de sorcier dans la place publique de Tanis, ou livré au poisson de Jonas, ou rôti, ou servi sur table ; il voulait, à quelque prix que ce fût, épargner ce désagrément à la princesse.

Il écrivit une lettre au grand-prêtre de Memphis, son ami, en caractères sacrés, sur du papier d'Egypte qui n'était pas encore en usage. Voici les propres mots de sa lettre :

« Lumière du monde, lieutenant d'Isis, d'Osiris,
« et d'Horus, chef des circoncis, vous dont l'autel
« est élevé, comme de raison, au-dessus de tous les
« trônes : j'apprends que votre dieu le bœuf Apis
« est mort : j'en ai un autre à votre service ; venez
« vite avec vos prêtres le reconnaître, l'adorer, et le
« conduire dans l'écurie de votre temple. Qu'Isis,
« Osiris, et Horus, vous aient en leur sainte et digne
« garde ; et vous, messieurs les prêtres de Memphis,
« en leur sainte garde !

« Votre affectionné ami ,

MAMBRÈS.

Il fit quatre duplicata de cette lettre, de crainte d'accident, et les enferma dans des étuis de bois d'ébène le plus dur ; puis appelant à lui quatre

couriers qu'il destinait à ce message (c'étaient l'ânesse, le chien, le corbeau, et le pigeon), il dit à l'ânesse : Je sais avec quelle fidélité vous avez servi Balaam, mon confrere ; servez-moi de même : il n'y a point d'onocrotal qui vous égale à la course ; allez, ma chere amie, rendez ma lettre en main propre, et revenez. L'ânesse lui répondit : Comme j'ai servi Balaam, je servirai monseigneur ; j'irai et je reviendrai. Le sage lui mit le bâton d'ébene dans la bouche, et elle partit comme un trait.

Puis il fit venir le chien de Tobie, et lui dit : Chien fidele, et plus prompt à la course qu'Achille aux pieds légers, je sais ce que vous avez fait pour Tobie fils de Tobie, lorsque vous et l'ange Raphaël vous l'accompagnâtes de Ninive à Ragès en Médie, et de Ragès à Ninive, et qu'il rapporta à son pere dix talents (1), que l'esclave Tobie pere avait prêtés à l'esclave Gabelus ; car ces esclaves étaient fort riches : portez à son adresse cette lettre, qui est plus précieuse que dix talents d'argent. Le chien lui répondit : Seigneur, si j'ai suivi autrefois le messenger Raphaël, je puis tout aussi bien faire votre commission. Mambrès lui mit la lettre dans la gueule : il en dit autant à la colombe. Elle lui répondit : Seigneur, si j'ai rapporté un rameau dans l'arche, je vous rapporterai de même votre réponse : elle prit la lettre dans son bec. On les perdit tous les trois de vue en un instant.

(1) Vingt mille écus argent de France, au cours de ce jour.

Puis il dit au corbeau : Je sais que vous avez nourri le grand prophete Elie (1) lorsqu'il était caché auprès du torrent Carith, si fameux dans toute la terre ; vous lui apportiez tous les jours de bon pain et des poulardes grasses ; je ne vous demande que de porter cette lettre à Memphis.

Le corbeau répondit en ces mots : Il est vrai , seigneur , que je portais tous les jours à dîner au grand prophete Elie , le thesbite , que j'ai vu monter dans l'atmosphere sur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu , quoique ce ne soit pas la coutume ; mais je prenais toujours la moitié du dîner pour moi : je veux bien porter votre lettre , pourvu que vous m'assuriez de deux bons repas chaque jour , et que je sois payé d'avance en argent comptant pour ma commission.

Mambrès en colere dit à cet animal : Gourmand et malin , je ne suis pas étonné qu'Apollon , de blanc que tu étais comme un cygne , t'ait rendu noir comme une taupe , lorsque dans les plaines de Thessalie tu trahis la belle Coronis , malheureuse mere d'Esculape. Eh ! dis-moi donc , mangeais-tu tous les jours des aloyaux et des poulardes quand tu fus dix mois dans l'arche ? Monsieur , nous y faisons très bonne chere , repartit le corbeau ; on servait du rôti deux fois par jour à tous les volatiles de mon espece qui ne vivent que de chair , comme à vautours , milans , aigles , buses , éperviers , ducs , émouchets , faucons , hibous , et à la foule innom-

(1) Troisieme livre des Rois , chap. XVII.

brable des oiseaux de proie; on garnissait avec une profusion bien plus grande les tables des lions, des léopards, des tigres, des pantheres, des onces, des hyenes, des loups, des ours, des renards, des fouines, et de tous les quadrupedes carnivores: il y avait dans l'arche huit personnes de marque, et les seules qui fussent au monde, continuellement occupées du soin de notre table et de notre garde-robe; savoir Noé et sa femme, qui n'avaient guere plus de six cents ans, leurs trois fils et leurs trois épouses: c'était un plaisir de voir avec quel soin, quelle propreté, nos huit domestiques servaient plus de quatre mille convives du plus grand appétit, sans compter les peines prodigienses qu'exigeaient dix à douze mille autres personnes, depuis l'éléphant et la girafe jusqu'aux vers à soie et aux mouches. Tout ce qui m'étonne, c'est que notre pourvoyeur Noé soit inconnu à toutes les nations dont il est la tige; mais je ne m'en soucie guere. Je m'étais déjà trouvé à une pareille fête (1) chez le roi de Thrace Xissutre: ces choses-là arrivent de temps en temps pour l'instruction des corbeaux; en un mot, je veux faire bonne chere, et être bien payé en argent comptant.

Le sage Mambrès se garda bien de donner sa lettre à

(1) Bérose, auteur chaldéen, rapporte en effet que la même aventure advint au roi de Thrace Xissutre: elle était même encore plus merveilleuse; car son arche avait cinq stades de long sur deux de large. Il s'est élevé une grande dispute entre les savants pour démêler lequel est le plus ancien, du roi Xissutre ou de Noé,

une bête si difficile et si havarde : ils se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre.

Il fallait cependant savoir ce que deviendrait le beau taureau, et ne pas perdre la piste de la vieille et du serpent. Mambrès ordonna à des domestiques intelligents et affidés de les suivre ; et pour lui il s'avança en litière sur le bord du Nil, toujours faisant des réflexions.

Comment se peut-il, disait-il en lui-même, que ce serpent soit le maître de presque toute la terre, comme il s'en vante, et comme tant de doctes l'avouent, et que cependant il obéisse à une vieille ? comment est-il quelquefois appelé au conseil de là-haut, tandis qu'il rampe sur la terre ? pourquoi entretient-il tous les jours dans le corps des gens par sa seule vertu, et que tant de sages prétendent l'en déloger avec des paroles ? enfin comment passe-t-il chez un petit peuple du voisinage pour avoir perdu le genre humain, et comment le genre humain n'en sait-il rien ? je suis bien vieux, j'ai étudié toute ma vie ; mais je vois là une foule d'incompatibilités que je ne puis concilier ; je ne saurais expliquer ce qui m'est arrivé à moi-même, ni les grandes choses que j'ai faites autrefois, ni celles dont j'ai été témoin ; tout bien pesé, je commence à soupçonner que ce monde-ci subsiste de contradictions, *Rerum concordia discors*, comme disait autrefois mon maître Zoroastre en sa langue.

Tandis qu'il était plongé dans cette métaphysique obscure, comme l'est toute métaphysique, un batelier, en chantant une chanson à boire, amarra un petit bateau près de la rive : on en vit sortir trois

Jeremie
graves personnages à demi-vêtus de lambeaux crasseux et déchirés, mais conservant sous ces livrées de la pauvreté l'air le plus majestueux et le plus auguste ; c'étaient Daniel, Ezéchiel, et Jérémie.

CHAPITRE VI.

Comment Mambrès rencontra trois prophètes, et leur donna un bon dîner.

Mambrès
CES trois grands hommes, qui avaient la lumière prophétique sur le visage, reconnurent le sage Mambrès pour un de leurs confrères à quelques traits de cette même lumière qui lui restaient encore, et se prosternerent devant son palanquin. Mambrès les reconnut aussi pour des prophètes, encore plus à leurs habits qu'aux traits de feu qui partaient de leurs têtes augustes ; il se douta bien qu'ils venaient savoir des nouvelles du taureau blanc, et, usant de sa prudence ordinaire, il descendit de sa voiture et avança quelques pas au-devant d'eux avec une politesse mêlée de dignité : il les releva, fit dresser des tentes et apprêter un dîner, dont on jugea que les trois prophètes avaient grand besoin.

Il fit inviter la vieille, qui n'était encore qu'à cinq cents pas ; elle se rendit à l'invitation, et arriva menant toujours le taureau blanc en laisse.

Mambrès
Taureau
On servit deux potages, l'un de bisque, l'autre à la reine ; les entrées furent une tourte de langues de carpes, des foies de lottes et de brochets, des poulets aux pistaches, des innocents aux truffes et aux olives, deux dindonneaux au coulis d'écre-

visses, de mousserons, et de morilles, et un chipolata; le rôti fut composé de faisandeaux, de perdreaux, de gelinotes, de cailles, et d'ortolans, avec quatre salades; au milieu était un surtout dans le dernier goût; rien ne fut plus délicat que l'entremets; rien de plus magnifique, de plus brillant, et de plus ingénieux que le dessert.

Au reste le discret Mambrès avait eu grand soin que dans ce repas il n'y eût ni pièce de bouilli, ni aloyau, ni langue ni palais de bœuf, ni tetines de vache, de peur que l'infortuné monarque, assistant de loin au dîner, ne crût qu'on lui insultât. *hebeur*

Ce grand et malheureux prince broutait l'herbe auprès de la tente; jamais il ne sentit plus cruellement la fatale révolution qui l'avait privé du trône pour sept années entières. Hélas! disait-il en lui-même, ce Daniel qui m'a changé en taureau, et cette sorcière de pythonisse qui me garde, font la meilleure chère du monde; et moi, le souverain de l'Asie, je suis réduit à manger du foin et à boire de l'eau!

On but beaucoup de vin d'Engaddi, de Tadmor, et de Shiras. Quand les prophètes et la pythonisse furent un peu en pointe de vin, on se parla avec plus de confiance qu'aux premiers services. J'avoue, dit Daniel, que je ne faisais pas si bonne chère quand j'étais dans la fosse aux lions. Quoi! monsieur, on vous a mis dans la fosse aux lions? dit Mambrès; et comment n'avez-vous pas été mangé? Monsieur, dit Daniel, vous savez que les lions ne mangent jamais de prophètes. Pour moi, dit Jérémie, j'ai passé toute ma vie à mourir de faim; je n'ai jamais fait

un bon repas qu'aujourd'hui : si j'avais à renaître, et si je pouvais choisir mon état, j'avoue que j'aimerais cent fois mieux être contrôleur-général ou évêque à Babylone, que prophète à Jérusalem.

Ezéchiél dit: Il me fut ordonné une fois de dormir trois cents quatre-vingt-dix jours de suite sur le côté gauche, et de manger pendant tout ce temps-là du pain d'orge, de millet, de vesces, de fèves, et de froment, couvert de (1). je n'ose pas dire: tout ce que je pus obtenir, ce fut de ne le couvrir que de bouse de vache. J'avoue que la cuisine du seigneur Mambrès est plus délicate: cependant le métier de prophète a du bon; et la preuve en est que mille gens s'en mêlent.

A propos, dit Mambrès, expliquez-moi ce que vous entendez par votre Oolla et par votre Ooliba, qui faisaient tant de cas des chevaux et des ânes? Ah! répondit Ezéchiél, ce sont des fleurs de rhétorique.

Après ces ouvertures de cœur, Mambrès parla d'affaires; il demanda aux trois pèlerins pourquoi ils étaient venus dans les états du roi de Tanis. Daniel prit la parole; il dit que le royaume de Babylone avait été en combustion depuis que Nabuchodonosor avait disparu; qu'on avait persécuté tous les prophètes, selon l'usage de la cour, qu'ils passaient leur vie, tantôt à voir des rois à leurs pieds, tantôt à recevoir cent coups d'étrivrières; qu'enfin ils avaient été obligés de se réfugier en Egypte, de

(1) Ezéchiél, chap. IV.

peur d'être lapidés. Ezéchiel et Jérémie parlerent aussi très long-temps dans un fort beau style qu'on pouvait à peine comprendre : pour la pythonisse elle avait toujours l'œil sur son animal ; le poisson de Jonas se tenait dans le Nil vis-à-vis de la tente, et le serpent se jouait sur l'herbe.

Après le café on alla se promener sur le bord du Nil : alors le taureau blanc, appercevant les trois prophètes ses ennemis, poussa des mugissements épouvantables ; il se jeta impétueusement sur eux, il les frappa de ses cornes ; et comme les prophètes n'ont jamais que la peau sur les os, il les aurait percés d'outre en outre, et leur aurait ôté la vie : mais le maître des choses, qui voit tout et qui remédie à tout, les changea sur-le-champ en pies ; et ils continuèrent à parler comme auparavant. La même chose arriva depuis aux Piérides ; tant la fable a imité l'histoire !

Ce nouvel incident produisait de nouvelles réflexions dans l'esprit du sage Mambres. Voilà, disait-il, trois grands prophètes changés en pies ; cela doit nous apprendre à ne pas trop parler, et à garder toujours une discrétion convenable : il concluait que sagesse vaut mieux qu'éloquence, et pensait profondément selon sa coutume, lorsqu'un grand et terrible spectacle vint frapper ses regards.

CHAPITRE VII.

Le roi de Tanis arrive. Sa fille et le taureau vont être sacrifiés.

DES tourbillons de poussière s'élevaient du midi au nord ; on entendait le bruit des tambours, des

trompettes, des fifres, des psaltérions, des cithares, des sambuques; plusieurs escadrons avec plusieurs bataillons s'avançaient, et Amasis, roi de Tanis, était à leur tête sur un cheval caparaçonné d'une housse écarlate brochée d'or; et les hérauts criaient: Qu'on prenne le taureau blanc, qu'on le lie, qu'on le jette dans le Nil, et qu'on le donne à manger au poisson de Jonas; car le roi mon seigneur, qui est juste, veut se venger du taureau blanc qui a ensorcelé sa fille.

Le bon vieillard Mambrès fit plus de réflexions que jamais: il vit bien que le malin corbeau était allé tout dire au roi, et que la princesse courait grand risque d'avoir le cou coupé; il dit au serpent: Mon cher ami, allez vite consoler la belle Amaside, ma nourrissonne, dites-lui qu'elle ne craigne rien, quelque chose qui arrive, et faites-lui des contes pour charmer son inquiétude; car les contes amusent toujours les filles, et ce n'est que par des contes qu'on réussit dans le monde.

Puis il se prosterna devant Amasis, roi de Tanis, et lui dit: O roi! vivez à jamais: le taureau blanc doit être sacrifié, car votre majesté a toujours raison; mais le maître des choses a dit: « Ce taureau ne doit être mangé par le poisson de Jonas qu'après que Memphis aura trouvé un dieu pour mettre à la place de son dieu qui est mort »; alors vous serez vengé; et votre fille sera exorcisée, car elle est possédée: vous avez trop de piété pour ne pas obéir aux ordres du maître des choses.

Amasis, roi de Tanis, resta tout pensif; puis il dit: Le bœuf Apis est mort, Dieu veuille avoir son

ame ! quand croyez-vous qu'on aura trouvé un autre bœuf pour régner sur la féconde Egypte ? Sire, dit Mambres, je ne vous demande que huit jours. Le roi, qui était très dévot dit, Je les accorde, et je veux rester ici huit jours ; après quoi je sacrifierai le séducteur de ma fille : et il fit venir ses tentes, ses cuisiniers, ses musiciens, et resta huit jours en ce lieu, comme il est dit dans Manéthon.

La vieille était au désespoir de voir que le taureau qu'elle avait en garde n'avait plus que huit jours à vivre : Elie faisait apparaître toutes les nuits des ombres au roi, pour le détourner de sa cruelle résolution ; mais le roi ne se souvenait plus le matin des ombres qu'il avait vues la nuit, de même que Nabuchodonosor avait oublié ses songes.

CHAPITRE VIII.

Comment le serpent fit des contes à la princesse pour la consoler.

Cependant le serpent contait des histoires à la belle Amaside pour calmer ses douleurs. Il lui disait comment il avait guéri autrefois tout un peuple de la morsure de certains petits serpents, en se montrant seulement au bout d'un bâton. Il lui apprenait les conquêtes d'un héros qui fit un si beau contraste avec Amphion, architecte de Thebes en Béotie ; cet Amphion faisait venir les pierres de taille au son du violon ; un rigodon et un menuet lui suffisaient pour bâtir une ville : mais l'autre les détruisait au son du cornet à bouquin ; il fit pendre trente et un rois

très puissants dans un canton de quatre lieues de long et de large ; il fit pleuvoir de grosses pierres du haut du ciel sur un bataillon d'ennemis fuyant devant lui ; et, les ayant ainsi exterminés , il arrêta le soleil et la lune en plein midi , pour les exterminer encore entre Gabaon et Aïalon sur le chemin de Bethoron , à l'exemple de Bacchus qui avait arrêté le soleil et la lune dans son voyage aux Indes.

La prudence que tout serpent doit avoir ne lui permit pas de parler à la belle Amaside du puissant bâtard Jephthé qui coupa le cou à sa fille parcequ'il avait gagné une bataille ; il aurait jeté trop de terreur dans le cœur de la belle princesse : mais il lui conta les aventures du grand Samson , qui tuait mille Philistin ; avec une mâchoire d'âne , qui attachait ensemble trois cents renards par la queue , et qui tomba dans les filets d'une fille moins belle , moins tendre , et moins fidele que la charmante Amaside.

Il lui raconta les amours malheureux de Sichem et de l'agréable Dina , âgée de six ans , et les amours plus fortunés de Booz et de Ruth , ceux de Juda avec sa bru Thamar , ceux de Loth avec ses deux filles qui ne voulaient pas que le monde finît , ceux d'Abraham et de Jacob avec leurs servantes , ceux de Ruben avec sa mere , ceux de David et de Bethsabée , ceux du grand roi Salomon , enfin tout ce qui pouvait dissiper la douleur d'une belle princesse.

CHAPITRE IX.

Comment le serpent ne la consola point.

Tous ces contes-là m'ennuient, répondit la belle Amaside, qui avait de l'esprit et du goût; ils ne sont bons que pour être commentés chez les Irlandais par ce fou d'Abadie, ou chez les Velches par ce phrasier d'Honteville; les contes qu'on pouvait faire à la quadrisaïeule de ma grand'mere ne sont plus bons pour moi qui ai été élevée par le sage Mambrès, et qui ai lu l'Entendement humain du philosophe égyptien nommé Locke, et la Matrone d'Ephese. Je veux qu'un conte soit fondé sur la vraisemblance, et qu'il ne ressemble pas toujours à un rêve; je desire qu'il n'ait rien de trivial ni d'extravagant; je voudrais sur-tout que, sous le voile de la fable, il laissât entrevoir aux yeux exercés quelque vérité fine qui échappe au vulgaire: je suis lasse du soleil et de la lune dont une vieille dispose à son gré, des montagnes qui dansent, des fleuves qui remontent à leur source, et des morts qui ressuscitent; mais sur-tout, quand ces fadaises sont écrites d'un style ampoulé et inintelligible, cela me dégoûte horriblement. Vous sentez qu'une fille qui craint de voir avaler son amant par un gros poisson, et d'avoir elle-même le cou coupé par son propre pere, a besoin d'être amusée; mais tâchez de m'amuser selon mon goût.

Vous m'imposez là une tâche bien difficile, répondit le serpent: j'aurais pu autrefois vous faire

passer quelques quarts-d'heure assez agréables, mais j'ai perdu depuis quelque temps l'imagination et la mémoire. Hélas! où est le temps où j'amusais les filles! Voyons cependant si je pourrai me souvenir de quelque conte moral pour vous plaire.

Il y a vingt-cinq mille ans que le roi Gnaof et la reine Patra étaient sur le trône de Thebes aux cent portes. Le roi Gnaof était fort beau, et la reine Patra encore plus belle; mais ils ne pouvaient avoir d'enfants: le roi Gnaof proposa un prix pour celui qui enseignerait la meilleure méthode de perpétuer la race royale.

La faculté de médecine et l'académie de chirurgie firent d'excellents traités sur cette question importante; pas un ne réussit. On envoya la reine aux eaux, elle fit des neuvaines, elle donna beaucoup d'argent au temple de Jupiter Ammon dont vient le sel ammoniac; tout fut inutile. Enfin un jeune prêtre de vingt-cinq ans se présenta au roi, et lui dit: Sire, je crois savoir faire la conjuration qui opere ce que votre majesté desire avec tant d'ardeur: il faut que je parle en secret à l'oreille de madame votre femme; et si elle ne devient féconde, je consens d'être pendu. J'accepte votre proposition, dit le roi Gnaof. On ne laissa la reine et le prêtre qu'un quart-d'heure ensemble: la reine devint grosse, et le roi voulut faire pendre le prêtre.

Mon Dieu! dit la princesse, je vois où cela mene: ce conte est trop commun; je vous dirai même qu'il alarme ma pudeur. Conte-moi quelque fable bien vraie, bien avérée, et bien morale, dont je n'aie jamais entendu parler, pour achever *de me former*

l'esprit et le cœur, comme dit le professeur égyptien Linro.

En voici une, madame, dit le beau serpent, qui est des plus authentiques.

Il y avait trois prophètes, tous trois également ambitieux et dégoûtés de leur état : leur folie était de vouloir être rois ; car il n'y a qu'un pas du rang de prophète à celui de monarque, et l'homme aspire toujours à monter tous les degrés de l'échelle de la fortune. D'ailleurs leurs goûts, leurs plaisirs étaient absolument différents : le premier prêchait admirablement ses frères assemblés qui lui battaient des mains ; le second était fou de la musique ; et le troisième aimait passionnément les filles. L'ange Ituriel vint se présenter à eux un jour qu'ils étaient à table et qu'ils s'entretenaient des douceurs de la royauté.

Le maître des choses, leur dit l'ange, m'envoie vers vous pour récompenser votre vertu ; non seulement vous serez rois, mais vous satisferez continuellement vos passions dominantes : vous, premier prophète, je vous fais roi d'Egypte, et vous tiendrez toujours votre conseil qui applaudira à votre éloquence et à votre sagesse ; vous, second prophète, vous régnerez sur la Perse, et vous entendrez continuellement une musique divine ; et vous, troisième prophète, je vous fais roi de l'Inde, et je vous donne une maîtresse charmante qui ne vous quittera jamais.

Celui qui eut l'Egypte en partage commença par assembler son conseil privé, qui n'était composé que de deux cents sages ; il leur fit, selon l'étiquette, un long discours qui fut très applaudi ; et le monarque

goûta la douce satisfaction de s'enivrer de louanges qui n'étaient corrompues par aucune flatterie. Le conseil des affaires étrangères succéda au conseil privé ; il fut beaucoup plus nombreux , et un nouveau discours reçut encore plus d'éloges : il en fut de même des autres conseils ; il n'y eut pas un moment de relâche aux plaisirs et à la gloire du prophète roi d'Egypte ; le bruit de son éloquence remplit toute la terre.

Le prophète roi de Perse commença par se faire donner un opéra italien dont les chœurs étaient chantés par quinze cents châtrés ; leurs voix lui remuaient l'âme jusqu'à la moëlle des os , où elle réside : à cet opéra en succédait un autre , et à ce second un troisième sans interruption.

Le roi de l'Inde s'enferma avec sa maîtresse , et goûta une volupté parfaite avec elle : il regardait comme le souverain bonheur la nécessité de la caresser toujours , et il plaignait le triste sort de ses deux confrères , dont l'un était réduit à tenir toujours son conseil , et l'autre à être toujours à l'opéra.

Chacun deux , au bout de quelques jours , entendit par la fenêtre des bûcherons qui sortaient d'un cabaret pour aller couper du bois dans la forêt voisine , et qui tenaient sous le bras leurs douces amies dont ils pouvaient changer à volonté : nos rois prièrent Ituriel de vouloir bien intercéder pour eux auprès du maître des choses , et de les faire bûcherons.

Je ne sais pas , interrompit la tendre Amaside , si le maître des choses leur accorda leur requête , et je ne m'en soucie guère ; mais je sais bien que je ne demanderais rien à personne , si j'étais enfermée tête-à-

tête avec mon amant, avec mon cher Nabuchodonosor.

Les voûtes du palais retentirent de ce grand nom. D'abord Amaside n'avait prononcé que Na, ensuite Nabu, puis Nabucho; mais à la fin la passion l'emporta, elle prononça le nom fatal tout entier, malgré le serment qu'elle avait fait au roi son pere: toutes les dames du palais répétèrent Nabuchodonosor; et le malin corbeau ne manqua pas d'en aller avertir le roi. Le visage d'Amasis, roi de Tanis, fut troublé parceque son cœur était plein de trouble: et voilà comment le serpent, qui était le plus prudent et le plus subtil des animaux, faisait toujours du mal aux femmes en croyant bien faire.

Or Amasis en courroux envoya sur-le-champ chercher sa fille Amaside par douze de ses alguazils qui sont toujours prêts à exécuter toutes les barbaries que le roi commande, et qui disent pour raison, Nous sommes payés pour cela.

CHAPITRE X.

Comment on voulut couper le cou à la princesse, et comment on ne le lui coupa point.

Dès que la princesse fut arrivée toute tremblante au camp du roi son pere, il lui dit: Ma fille, vous savez qu'on fait mourir toutes les princesses qui désobéissent au roi leur pere, sans quoi un royaume ne pourrait être bien gouverné; je vous avais défendu de proférer le nom de votre amant Nabuchodonosor, mon ennemi mortel, qui m'avait détrôné il y

à bientôt sept ans, et qui a disparu de la terre; vous avez choisi à sa place un taureau blanc, et vous avez crié Nabuchodonosor: il est juste que je vous coupe le cou.

La princesse lui répondit: Mon père, soit fait selon votre volonté; mais donnez-moi du temps pour pleurer ma virginité. Cela est juste, dit le roi Amasis; c'est une loi établie chez tous les princes éclairés et prudents: je vous donne toute la journée pour pleurer votre virginité, puisque vous dites que vous l'avez; demain, qui est le huitième jour de mon campement, je ferai avaler le taureau blanc par le poisson, et je vous couperai le cou à neuf heures du matin.

La belle Amaside alla donc pleurer le long du Nil, avec ses dames du palais, tout ce qui lui restait de virginité: le sage Mambrès réfléchissait à côté d'elle, et comptait les heures et les moments. Eh bien! mon cher Mambrès, lui dit-elle, vous avez changé les eaux du Nil en sang, selon la coutume, et vous ne pouvez changer le cœur d'Amasis mon père, roi de Tanis! vous souffrirez qu'il me coupe le cou demain à neuf heures du matin? Cela dépendra, répondit le réfléchissant Mambrès, de la diligence de mes couriers.

Le lendemain, dès que les ombres des obélisques et des pyramides marquerent sur la terre la neuvième heure du jour, on lia le taureau blanc pour le jeter au poisson de Jonas, et on apporta au roi son grand sabre. Hélas! hélas! disait Nabuchodonosor dans le fond de son cœur, moi, le roi, je suis bœuf depuis

près de sept ans, et à peine j'ai retrouvé ma maîtresse qu'on me fait manger par un poisson !

Jamais le sage Mambres n'avait fait des réflexions si profondes ; il était absorbé dans ses tristes pensées, lorsqu'il voit de loin tout ce qu'il attendait : une foule innombrable approchait ; les trois figures d'Isis, d'Osiris, et d'Horus, unies ensemble, avançaient portées sur un brancard d'or et de pierreries par cent sénateurs de Memphis, et précédées de cent filles jouant du sistre sacré ; quatre mille prêtres, la tête rasée et couronnée de fleurs, étaient montés chacun sur un hippopotame ; plus loin paraissaient dans la même pompe la brebis de Thebes, le chien de Bubaste, le chat de Phœbé, le crocodile d'Arsinoé, le bouc de Mendès, et tous les dieux inférieurs de l'Egypte, qui venaient rendre hommage au grand bœuf, au grand dieu Apis, aussi puissant qu'Isis, Osiris, et Horus, réunis ensemble.

Au milieu de tous ces demi-dieux quarante prêtres portaient une énorme corbeille remplie d'oignons sacrés, qui n'étaient pas tout-à-fait des dieux, mais qui leur ressemblaient beaucoup.

Aux deux côtés de cette file de dieux, suivis d'un peuple innombrable, marchaient quarante mille guerriers, le casque en tête, le cimeterre sur la cuisse gauche, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main.

Tous les prêtres chantaient en chœur avec une harmonie qui élevait l'âme et qui l'attendrissait :

Notre bœuf est au tombeau,
Nous en aurons un plus beau.

Et à chaque pause on entendait résonner les sistres, les castagnettes, les tambours de basque, les psal térions, les cornemuses, les harpes, et les sambuques.

CHAPITRE XI.

Comment la princesse épousa son bœuf.

AMASIS, roi de Tanis, surpris de ce spectacle, ne coupa point le cou à sa fille; il remit son cimeterre dans son fourreau; Mambres lui dit: Grand roi, l'ordre des choses est changé; il faut que votre majesté donne l'exemple: O roi! déliez vous-même promptement le taureau blanc, et soyez le premier à l'adorer. Amasis obéit et se prosterna avec tout son peuple; le grand-prêtre de Memphis présenta au nouveau bœuf Apis la première poignée de foin; la princesse Amaside attachait à ses belles cornes des festons de roses, d'anémones, de renoncules, de tulipes, d'œillets, et d'hyacinthes; elle prenait la liberté de le baiser, mais avec un profond respect: les prêtres jonchaient de palmes et de fleurs le chemin par lequel on le conduisait à Memphis; et le sage Mambres, faisant toujours ses réflexions, disait tout bas à son ami le serpent: Daniel a changé cet homme en bœuf, et j'ai changé ce bœuf en dieu.

On s'en retournait à Memphis dans le même ordre: le roi de Tanis, tout confus, suivait la marche; Mambres, l'air serein et recueilli, était à son côté; la vieille suivait tout émerveillée; elle était accom-

pagnée du serpent, du chien, de l'ânesse, du corbeau, de la colombe, et du bouc émissaire; le grand poisson remontait le Nil; Daniel, Ezéchiel et Jérémie, transformés en pies, fermaient la marche.

Quand on fut arrivé aux frontières du royaume, qui n'étaient pas fort loin, le roi Amasis prit congé du bœuf Apis, et dit à sa fille: Ma fille, retournons dans nos états, afin que je vous y coupe le cou, ainsi qu'il a été résolu dans mon cœur royal, parceque vous avez prononcé le nom de Nabuchodonosor, mon ennemi, qui m'avait détrôné il y a sept ans: lorsqu'un pere a juré de couper le cou à sa fille il faut qu'il accomplisse son serment, sans quoi il est précipité pour jamais dans les enfers; et je ne veux pas me damner pour l'amour de vous. La belle princesse répondit en ces mots au roi Amasis: Mon cher pere, allez couper le cou à qui vous voudrez; mais ce ne sera pas à moi: je suis sur les terres d'Isis, d'Osiris, d'Horus, et d'Apis; je ne quitterai point mon beau taureau blanc; je le baisera tout le long du chemin jusqu'à ce que j'aie vu son apothéose dans la grande écurie de la sainte ville de Memphis: c'est une faiblesse pardonnable à une fille bien née.

A peine eut-elle prononcé ces paroles que le bœuf Apis s'écria: Ma chere Amaside, je t'aimerai toute ma vie. C'était pour la première fois qu'on avait entendu parler Apis en Egypte depuis quarante mille ans qu'on l'adorait: le serpent et l'ânesse s'écrierent, Les sept années sont accomplies! et les trois pies répéterent, Les sept années sont accomplies! tous les prêtres d'Egypte leverent les mains au ciel: on vit

tout d'un coup le dieu perdre ses deux jambes de devant; ses deux jambes de derrière se changerent en deux jambes humaines, deux beaux bras charnus, musculeux, et blancs, sortirent de ses épaules, son museau de taureau fit place au visage d'un héros charmant; il redevint le plus bel homme de la terre, et dit: J'aime mieux être l'amant d'Amaside que dieu; je suis Nabuchodonosor, roi des rois.

Cette nouvelle métamorphose étonna tout le monde, hors le réfléchissant Mambrès; mais, ce qui ne surprit personne, c'est que Nabuchodonosor épousa sur-le-champ la belle Amaside en présence de cette grande assemblée.

Il conserva le royaume de Tanis à son beau-père, et fit de belles fondations pour l'ânesse, le serpent, le chien, la colombe, et même pour le corbeau, les trois pies, et le gros poisson, montrant à tout l'univers qu'il savait pardonner comme triompher. La vieille eut une grosse pension; le bouc émissaire fut envoyé pour un jour dans le désert, afin que tous les péchés passés fussent expiés, après quoi on lui donna douze chevres pour sa récompense; le sage Mambrès retourna dans son palais faire des réflexions; Nabuchodonosor, après l'avoir embrassé, gouverna tranquillement le royaume de Memphis, celui de Babylone, de Damas, de Balbec, de Tyr, la Syrie, l'Asie mineure, la Scythie, les contrées de Shiras, de Mosok, du Tubal, de Madaï, de Gog, de Magog, de Javan, la Sogdiane, la Bactriane, les Indes, et les isles.

Les peuples de cette vaste monarchie criaient

tous les matins : Vive le grand Nabuchodonosor, roi des rois, qui n'est plus bœuf ! Et depuis ce fut une coutume dans Babylone que toutes les fois que le souverain, ayant été grossièrement trompé par ses satrapes, ou par ses mages, ou par ses trésoriers, ou par ses femmes, reconnaissait enfin ses erreurs, et corrigeait sa mauvaise conduite, tout le peuple criait à sa porte : Vive notre grand roi, qui n'est plus bœuf !

FIN DE L'HISTOIRE DU TAUREAU BLANC.

COSI-SANCTA;

UN PETIT MAL

POUR UN GRAND BIEN.

NOUVELLE AFRICAINE.

C'EST une maxime fausseté établie, qu'il n'est pas permis de faire un petit mal dont un plus grand bien pourrait résulter. S. Augustin a été entièrement de cet avis, comme il est aisé de le voir dans le récit de cette petite aventure, arrivée dans son diocèse, sous le proconsulat de Septimus Acindinus, et rapportée dans le livre de la Cité de Dieu. (1)

Il y avait à Hippone un vieux curé, grand inventeur de confréries, confesseur de toutes les jeunes filles du quartier, et qui passait pour un homme inspiré de Dieu, parcequ'il se mêlait de dire la bonne aventure, métier dont il se tirait assez passablement.

On lui amena un jour une jeune fille nommée Così-Sancta; c'était la plus belle personne de la province: elle avait un pere et une mere jansénistes, qui l'avaient élevée dans les principes de la vertu la

(1) Voyez Bayle, art. Acindinus.

plus rigide ; et, de tous les amants qu'elle avait eus, aucun n'avait pu seulement lui causer dans ses oraisons un moment de distraction : elle était accordée depuis quelques jours à un petit vieillard ratatiné, nommé Capito, conseiller au présidial d'Hippone ; c'était un petit homme bourru et chagrin, qui ne manquait pas d'esprit, mais qui était pincé dans la conversation, ricaneur, et assez mauvais plaisant ; jaloux d'ailleurs comme un Vénitien, et qui pour rien au monde ne se serait accommodé d'être l'ami des galants de sa femme. La jeune créature faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'aimer, parcequ'il devait être son mari ; elle y allait de la meilleure foi du monde, et cependant n'y réussissait guère.

Elle alla consulter son curé pour savoir si son mariage serait heureux. Le bon homme lui dit d'un ton de prophète : Ma fille, ta vertu causera bien des malheurs ; mais tu seras un jour canonisée pour avoir fait trois infidélités à ton mari.

Cet oracle étonna et embarrassa cruellement l'innocence de cette belle fille : elle pleura ; elle en demanda l'explication, croyant que ces paroles cachaient quelque sens mystique ; mais toute l'explication qu'on lui donna fut que les trois fois ne devaient point s'entendre de trois rendez-vous avec le même amant, mais de trois aventures différentes.

Alors Cosi-Sancta jeta les hauts cris ; elle dit même quelques injures au curé, et jura qu'elle ne serait jamais canonisée. Elle le fut pourtant, comme vous l'allez voir.

Elle se maria bientôt après. La noce fut très galante : elle soutint assez bien tous les mauvais dis-

ours qu'elle eut à essuyer, toutes les équivoques fades, toutes les grossièretés assez mal enveloppées dont on embarrasse ordinairement la pudeur des jeunes mariées (1): elle dansa de fort bonne grace avec quelques jeunes gens fort bien faits et très jolis, à qui son mari trouvait le plus mauvais air du monde.

Elle se mit au lit auprès du petit Capito avec un peu de répugnance : elle passa une fort bonne partie de la nuit à dormir, et se réveilla toute rêveuse. Son mari était pourtant moins le sujet de sa rêverie qu'un jeune homme nommé Ribaldos, qui lui avait donné dans la tête sans qu'elle en sût rien. Ce jeune homme semblait formé par les mains de l'Amour; il en avait les grâces, la hardiesse, et la fripponnerie : il était un peu indiscret, mais il ne l'était qu'avec celles qui le voulaient bien; c'était la cocluche d'Hippone : il avait brouillé toutes les femmes de la ville les unes contre les autres, et il l'était avec tous les maris et toutes les meres : il aimait d'ordinaire par étourderie, un peu par vanité; mais il aima Così-Sancta par goût, et l'aima d'autant plus éperdument que la conquête en était plus difficile.

Il s'attacha d'abord, en homme d'esprit, à plaire au mari; il lui faisait mille avances, le louait sur sa

(1) C'était encore l'usage dans la jeunesse de Voltaire, même dans la bonne compagnie; mais ce ton n'est plus à la mode, parceque, suivant la remarque de J. J. Rousseau et de plusieurs auteurs graves, nous avons dégénéré de la pureté de nos anciennes mœurs.

bonne mine et sur son esprit aisé et galant; il perdait contre lui de l'argent au jeu, et avait tous les jours quelque confiance de rien à lui faire. Cosi-Sancta le trouvait le plus aimable du monde: elle l'aimait déjà plus qu'elle ne croyait; elle ne s'en doutait point, mais son mari s'en douta pour elle. Quoiqu'il eût tout l'amour-propre qu'un petit homme peut avoir, il ne laissa pas de se douter que les visites de Ribaldos n'étaient pas pour lui seul: il rompit avec lui sur quelque mauvais prétexte, et lui défendit sa maison.

Cosi-Sancta en fut très fâchée, et n'osa le dire; et Ribaldos, devenu plus amoureux par les difficultés, passa tout son temps à épier les moments de la voir: il se déguisa en moine, en revendeuse à la toilette, en joueur de marionnettes; mais il n'en fit point assez pour triompher de sa maîtresse, et il en fit trop pour n'être pas reconnu par le mari. Si Cosi-Sancta avait été d'accord avec son amant, ils auraient si bien pris leurs mesures que le mari n'aurait rien pu soupçonner; mais comme elle combattait son goût, et qu'elle n'avait rien à se reprocher, elle sauvait tout, hors les apparences; et son mari la croyait très coupable.

Le petit bon-homme, qui était très colere, et qui s'imaginait que son honneur dépendait de la fidélité de sa femme, l'outragea cruellement, et la punit de ce qu'on la trouvait belle. Elle se trouva dans la plus horrible situation où une femme puisse être, accusée injustement, et maltraitée par un mari à qui elle était fidele, et déchirée par une passion violente qu'elle cherchait à surmonter.

Elle crut que, si son amant cessait ses poursuites, son mari pourrait cesser ses injustices, et qu'elle serait assez heureuse pour se guérir d'un amour que rien ne nourrirait plus. Dans cette vue elle se hasarda d'écrire cette lettre à Ribaldos :

« Si vous avez de la vertu, cessez de me rendre malheureuse : vous m'aimez, et votre amour m'expose aux soupçons et aux violences d'un maître que je me suis donné pour le reste de ma vie. Plût au ciel que ce fût encore le seul risque que j'eusse à courir ! Par pitié pour moi cessez vos poursuites ; je vous en conjure par cet amour même qui fait votre malheur et le mien, et qui ne peut jamais vous rendre heureux. »

La pauvre Cosi-Sancta n'avait pas prévu qu'une lettre si tendre, quoique si vertueuse, ferait un effet tout contraire à celui qu'elle espérait : elle enflamma plus que jamais le cœur de son amant, qui résolut d'exposer sa vie pour voir sa maîtresse.

Capito, qui était assez sot pour vouloir être averti de tout, et qui avait de bons espions, fut averti que Ribaldos s'était déguisé en frere carme quêteur pour demander la charité à sa femme ; il se crut perdu : il imagina que l'habit d'un carme était bien plus dangereux qu'un autre pour l'honneur d'un mari ; il apostâ des gens pour étriller frere Ribaldos ; il ne fut que trop bien servi : le jeune homme, en entrant dans la maison, est reçu par ces messieurs ; il a beau crier qu'il est un très honnête carme, et qu'on ne traite point ainsi de pauvres religieux, il fut assommé, et mourut à quinze jours de là d'un coup qu'il avait reçu sur la tête. Toutes

ies femmes de la ville le pleurerent. Cosi-Sancta en fut inconsolable : Capito même en fut fâché , mais par une autre raison ; car il se trouvait une très méchante affaire sur les bras.

Ribaldos était parent du proconsul Alcindinus. Ce romain voulut faire une punition exemplaire de cet assassinat ; et comme il avait eu quelques querelles autrefois avec le présidial d'Hippone, il ne fut pas fâché d'avoir de quoi faire pendre un conseiller ; et il fut fort aise que le sort tombât sur Capito, qui était bien le plus vain et le plus insupportable petit robin du pays.

Cosi-Sancta avait donc vu assassiner son amant, et était près de voir pendre son mari, et tout cela pour avoir été vertueuse ; car, comme je l'ai déjà dit, si elle avait donné ses faveurs à Ribaldos, le mari en eût été bien mieux trompé.

Voilà comme la moitié de la prédiction du curé fut accomplie. Cosi-Sancta se ressouvint alors de l'oracle ; elle craignit fort d'en accomplir le reste : mais ayant bien fait réflexion qu'on ne peut vaincre sa destinée, elle s'abandonna à la Providence, qui la mena au but par les chemins du monde les plus honnêtes.

Le proconsul Acindinus était un homme plus débauché que voluptueux, s'amusant très peu aux préliminaires, brutal, familier, vrai héros de garnison, très craint dans la province, et avec qui toutes les femmes d'Hippone avaient eu affaire, uniquement pour ne se pas brouiller avec lui.

Il fit venir chez lui madame Cosi-Sancta ; elle arriva en pleurs ; mais elle n'en avait que plus de

charmes. Votre mari, madame, lui dit-il, va être pendu; et il ne tient qu'à vous de le sauver. Je donnerais ma vie pour la sienne, lui dit la dame. Ce n'est pas cela qu'on vous demande, répliqua le proconsul. Et que faut-il donc faire? dit-elle. Je ne veux qu'une de vos nuits, reprit le proconsul. Elles ne m'appartiennent pas, dit Cosi-Sancta, c'est un bien qui est à mon mari; je donnerai mon sang pour le sauver, mais je ne puis donner mon honneur. Mais si votre mari y consent? dit le proconsul. Il est le maître, répondit la dame; chacun fait de son bien ce qu'il veut; mais je connais mon mari, il n'en fera rien; c'est un petit homme têtu, tout propre à se laisser pendre plutôt que de permettre qu'on me touche du bout du doigt. Nous allons voir cela, dit le juge en colere.

Sur-le-champ il fit venir devant lui le criminel : il lui propose, ou d'être pendu, ou d'être cocu; il n'y avait point à balancer. Le petit bon-homme se fit pourtant tirer l'oreille : il fit enfin ce que tout autre aurait fait à sa place. Sa femme, par charité, lui sauva la vie; et ce fut la première des trois fois.

Le même jour son fils tomba malade d'une maladie fort extraordinaire, inconnue à tous les médecins d'Hippone : il n'y en avait qu'un qui eût des secrets pour cette maladie, encore demeurerait-il à Aquila, à quelques lieues d'Hippone. Il était défendu alors à un médecin établi dans une ville d'en sortir pour aller exercer sa profession dans une autre. Cosi-Sancta fut obligée elle-même d'aller à sa porte à Aquila, avec un frere qu'elle avait, et qu'elle

aimait. Dans les chemins elle fut arrêtée par des brigands : le chef de ces messieurs la trouva très jolie ; et comme on était près de tuer son frere , il s'approcha d'elle , et lui dit que , si elle voulait avoir un peu de complaisance , on ne tuerait point son frere , et qu'il ne lui en coûterait rien : la chose était pressante ; elle venait de sauver la vie à son mari qu'elle n'aimait guere ; elle allait perdre un frere qu'elle aimait beaucoup ; d'ailleurs le danger de son fils l'alarmait : il n'y avait pas de moment à perdre ; elle se recommanda à Dieu , fit tout ce qu'on voulut ; et ce fut la seconde des trois fois.

Elle arriva le même jour à Aquila , et descendit chez le médecin. C'était un de ces médecins à la mode que les femmes envoient chercher quand elles ont des vapeurs , ou quand elles n'ont rien du tout ; il était le confident des unes , l'amant des autres ; homme poli , complaisant , un peu brouillé d'ailleurs avec la faculté , dont il avait fait de fort bonnes plaisanteries dans l'occasion.

Cosi-Sancta lui exposa la maladie de son fils , et lui offrit un gros sesterce (vous remarquerez qu'un gros sesterce fait en monnaie de France mille écus , et plus). Ce n'est pas de cette monnaie , madame , que je prétends être payé , lui dit le galant médecin ; je vous offrirais moi-même tout mon bien , si vous étiez dans le goût de vous faire payer des cures que vous pouvez faire : guérissez-moi seulement du mal que vous me faites , et je rendrai la santé à votre fils.

La proposition parut extravagante à la dame ; mais le destin l'avait accoutumée aux choses bizarres ;

Le médecin était un opiniâtre qui ne voulait point d'autre prix de son remède. Così-Sancta n'avait point de mari à consulter ; et le moyen de laisser mourir un fils qu'elle adorait faute du plus petit secours du monde qu'elle pouvait lui donner ! elle était aussi bonne mère que bonne sœur ; elle acheta le remède au prix qu'on voulut ; et ce fut la dernière des trois fois.

Elle revint à Hippone avec son frère , qui ne cessait de la remercier durant le chemin, du courage avec lequel elle lui avait sauvé la vie.

Ainsi Così-Sancta , pour avoir été trop sage , fit périr son amant et condamner à mort son mari ; et , pour avoir été complaisante , conserva les jours de son frère , de son fils , et de son mari. On trouva qu'une pareille femme était fort nécessaire dans une famille : on la canonisa après sa mort , pour avoir fait tant de bien à ses parents en se mortifiant ; et l'on grava sur son tombeau :

UN PETIT MAL POUR UN GRAND BIEN.

FIN DE L'HISTOIRE DE COSI-SANCTA.

SONGE DE PLATON.

PLATON rêvait beaucoup, et on n'a pas moins rêvé depuis. Il avait songé que la nature humaine était autrefois double, et qu'en punition de ses fautes elle fut divisée en mâle et en femelle.

Il avait prouvé qu'il ne peut y avoir que cinq mondes parfaits, parcequ'il n'y a que cinq corps réguliers en mathématiques. Sa République fut un de ses grands rêves. Il avait rêvé encore que le dormir naît de la veille, et la veille du dormir, et qu'on perd sûrement la vue en regardant une éclipse ailleurs que dans un bassin d'eau. Les rêves alors donnaient une grande réputation.

Voici un de ses songes, qui n'est pas un des moins intéressants. Il lui sembla que le grand Demiourgos, l'éternel géometre, ayant peuplé l'espace infini de globes innombrables, voulut éprouver la science des génies qui avaient été témoins de ses ouvrages. Il donna à chacun d'entre eux un petit morceau de matiere à arranger, à-peu-près comme Phidias et Zeuxis auraient donné des statues et des tableaux à faire à leurs disciples, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes.

Démogorgon eut en partage le morceau de bone qu'on appelle la terre; et, l'ayant arrangé de la maniere qu'on le voit aujourd'hui, il prétendait avoir fait un chef-d'œuvre; il pensait avoir subjugué l'envie, et attendait des éloges, même de ses confreres:

il fut bien surpris d'être reçu d'eux avec des huées.

L'un d'eux , qui était un fort mauvais plaisant , lui dit : « Vraiment vous avez fort bien opéré ; vous
« avez séparé votre monde en deux , et vous avez
« mis un grand espace d'eau entre les deux hémis-
« spheres , afin qu'il n'y eût point de communica-
« tion de l'un à l'autre. On gèlera de froid sous vos
« deux poles , on mourra de chaud sous votre ligne
« équinoxiale. Vous avez prudemment établi de
« grands déserts de sable , pour que les passants y
« mourussent de faim et de soif. Je suis assez content
« de vos moutons , de vos vaches , et de vos poules ;
« mais franchement je ne le suis pas trop de vos
« serpents et de vos araignées. Vos oignons et vos
« artichauts sont de très bonnes choses ; mais je ne
« vois pas quelle a été votre idée en couvrant la
« terre de tant de plantes venimeuses , à moins que
« vous n'ayez eu le dessein d'empoisonner ses habi-
« tants. Il me paraît d'ailleurs que vous avez formé
« une trentaine d'especes de singes , beaucoup plus
« d'especes de chiens , et seulement quatre ou cinq
« especes d'hommes : il est vrai que vous avez donné
« à ce dernier animal ce que vous appelez *la rai-*
« *son* ; mais en conscience cette raison-là est trop
« ridicule , et approche trop de la folie. Il me paraît
« d'ailleurs que vous ne faites pas grand cas de cet
« animal à deux pieds , puisque vous lui avez donné
« tant d'ennemis et si peu de défense , tant de ma-
« ladies et si peu de remèdes , tant de passions et si
« peu de sagesse. Vous ne voulez pas apparemment
« qu'il reste beaucoup de ces animaux-là sur terre ;

« car, sans compter les dangers auxquels vous les
« exposez, vous avez si bien fait votre compte, qu'un
« jour la petite-vérole emportera tous les ans
« régulièrement la dixième partie de cette espèce,
« et que la sœur de cette petite-vérole empoisonnera
« la source de la vie dans les neuf parties qui res-
« teront : et, comme si ce n'était pas encore assez,
« vous avez tellement disposé les choses, que la moi-
« tié des survivants sera occupée à plaider, et l'autre
« à se tuer : ils vous auront, sans doute, beaucoup
« d'obligation, et vous avez fait là un beau chef-
« d'œuvre. »

Démogorgon rougit ; il sentit bien qu'il y avait du mal moral et du mal physique dans son affaire ; mais il soutenait qu'il y avait plus de bien que de mal. « Il est aisé de critiquer, dit-il ; mais pensez-
« vous qu'il soit si facile de faire un animal qui soit
« toujours raisonnable, qui soit libre, et qui n'a-
« buse jamais de sa liberté ? Pensez-vous que, quand
« on a neuf à dix mille plantes à faire provigner,
« on puisse si aisément empêcher que quelques unes
« de ces plantes n'aient des qualités nuisibles ? Vous
« imaginez-vous qu'avec une certaine quantité d'eau,
« de sable, de fange, et de feu, on puisse n'avoir
« ni mer ni désert ? Vous venez, monsieur le rieur,
« d'arranger la planète de Mars : nous verrons com-
« ment vous vous en êtes tiré avec vos deux grandes
« bandes, et quel bel effet font vos nuits sans lune ;
« nous verrons s'il n'y a chez vos gens ni folie ni
« maladie. »

En effet, les génies examinerent Mars, et on tomba rudement sur le railleur. Le sérieux génie

qui avait pétri Saturne ne fut pas épargné ; ses confreres , les fabricateurs de Jupiter , de Mercure , de Vénus , eurent chacun des reproches à essuyer.

On écrivit de gros volumes et des brochures ; on dit des bons mots , on fit des chansons , on se donna des ridicules ; les partis s'aigrirent ; enfin l'éternel Demiourgos leur imposa silence à tous : « Vous avez
« fait , leur dit-il , du bon et du mauvais , parceque
« vous avez beaucoup d'intelligence , et que vous
« êtes imparfaits ; vos œuvres dureront seulement
« quelques centaines de millions d'années ; après
« quoi , étant plus instruits , vous ferez mieux : il
« n'appartient qu'à moi de faire des choses parfaites
« et immortelles. »

Voilà ce que Platon enseignait à ses disciples. Quand il eut cessé de parler , l'un d'eux lui dit :
« Et puis vous vous réveillâtes. »

FIN DU SONGE DE PLATON.

B A B A B E C

ET LES FAKIRS. (1)

LORSQUE j'étais dans la ville de Bénarès, sur le rivage du Gange, ancienne patrie des brachmanes, je tâchai de m'instruire. J'entendais passablement l'indien; j'écoutais beaucoup, et remarquais tout. J'étais logé chez mon correspondant Omri; c'était le plus digne homme que j'aie jamais connu. Il était de la religion des bramins; j'ai l'honneur d'être musulman: jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au sujet de Mahomet et de Brama. nous faisons nos ablutions chacun de notre côté; nous buvions de la même limonade, nous mangions du même riz, comme deux freres.

Un jour nous allâmes ensemble à la pagode de Gavani: nous y vîmes plusieurs bandes de fakirs, dont les uns étaient des janguis, c'est-à-dire des fakirs contemplatifs, et les autres des disciples des anciens gymnosophistes, qui menaient une vie active. Ils ont, comme on sait, une langue savante, qui est celle des plus anciens brachmanes, et dans cette langue un livre qu'ils appellent le Veidam.

(1) Ceci avait paru sous le titre de Lettre d'un Turc sur les fakirs, et sur son ami Bababec.

c'est assurément le plus ancien livre de toute l'Asie, sans en excepter le Zenda-Vesta.

Je passai devant un fakir qui lisait ce livre. Ah ! malheureux infidele ! s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptais ; et de cette affaire-là mon ame passera dans le corps d'un lievre, au lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avais tout lieu de m'en flatter : je lui donnai une roupie pour le consoler. A quelques pas de là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un fakir qui était en extase. Où suis-je ? dit-il ; quelle horrible chute ! je ne vois plus le bout de mon nez ; la lumiere céleste est disparue (1). Si je suis cause, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait ; reprenez votre lumiere céleste.

M'étant ainsi tiré d'affaire discrètement, je passai aux autres gymnosophistes : il y en eut plusieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis pour m'enfoncer dans les bras et dans les cuisses en l'honneur de Brama ; j'achetai leurs clous, dont j'ai fait clouer mes tapis : d'autres dansaient sur les mains, d'autres voltigeaient sur la corde lâche, d'autres allaient toujours à cloche-pied ; il y en avait qui portaient des chaînes, d'autres un bât, quelques uns avaient leurs têtes dans un boisseau : au demeurant les meilleures gens du monde. Mon ami Omri me

(1) Quand les fakirs veulent voir la lumiere céleste, ce qui est très commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

mena dans la cellule d'un des plus fameux : il s'appelait Bababec ; il était nu comme un singe , et avait au cou une grosse chaîne qui pesait plus de soixante livres ; il était assis sur une chaise de bois proprement garnie de petites pointes de clous qui lui entraient dans les fesses , et on aurait cru qu'il était sur un lit de satin : beaucoup de femmes venaient le consulter ; il était l'oracle des familles , et on peut dire qu'il jouissait d'une très grande réputation : je fus témoin du long entretien qu'Omri eut avec lui. Croyez - vous , lui dit - il , mon pere , qu'après avoir passé par l'épreuve des sept métempsycoses je puisse parvenir à la demeure de Brama ? C'est selon , dit le fakir ; comment vivez - vous ? Je tâche , dit Omri , d'être bon citoyen , bon mari , bon pere , bon ami ; je prête de l'argent sans intérêt aux riches dans l'occasion , j'en donne aux pauvres , j'entretiens la paix parmi mes voisins. Vous mettez - vous quelquefois des clous dans le cu ? demanda le bramin. — Jamais , mon révérend pere. J'en suis fâché , répliqua le fakir , vous n'irez certainement que dans le dix-neuvieme ciel , et c'est dommage. Comment ! dit Omri , cela est fort honnête ; je suis très content de mon lot : que m'importe du dix-neuvieme ou du vingtieme , pourvu que je fasse mon devoir dans mon pèlerinage , et que je sois bien reçu au dernier gîte ? n'est-ce pas assez d'être honnête homme dans ce pays-ci , et d'être ensuite heureux au pays de Brama ? dans quel ciel prétendez-vous donc aller , vous , M. Bababec , avec vos clous et vos chaînes ? Dans le trente-cinquieme , dit Bababec. Je vous trouve plaisant , répliqua Omri , de prétendre être logé plus

hant que moi ; ce ne peut être assurément que l'effet d'une excessive ambition : vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie , pourquoi en voulez-vous de si grands dans l'autre ? et sur quoi d'ailleurs prétendez-vous être mieux traité que moi ? sachez que je donne plus en aumônes en dix jours que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derriere : Brama a bien affaire que vous passiez la journée tout nu , avec une chaîne au cou ! vous rendez là un beau service à la patrie ! je fais cent fois plus de cas d'un homme qui sème des légumes ou qui plante des arbres , que de tous vos camarades qui regardent le bout de leur nez , ou qui portent un bât par excès de noblesse d'ame. Ayant parlé ainsi , Omri se radoucît , le caressa , le persuada , l'engagea enfin à laisser là ses clous et sa chaîne , et à venir chez lui mener une vie nonnête. On le décrassa , on le frotta d'essences parfumées , on l'habilla décemment : il vécut quinze jours d'une manière fort sage , et avoua qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant : mais il perdait son crédit dans le peuple ; les femmes ne venaient plus le consulter : il quitta Omri , et reprit ses clous pour avoir de la considération.

FIN DE L'HISTOIRE DE BAEABEC ET DES FAKIRS.

AVENTURE

DE LA MÉMOIRE.

LE genre humain pensant , c'est-à-dire la cent millieme partie du genre humain , tout au plus , avait cru long-temps , ou du moins avait souvent répété que nous n'avions d'idées que par nos sens , et que la mémoire est le seul instrument par lequel nous puissions joindre deux idées et deux mots ensemble.

C'est pourquoi Jupiter , représentant la nature , fut amoureux de Mnemosyne , déesse de la mémoire , dès le premier moment qu'il la vit ; et de ce mariage naquirent les neuf Muses , qui furent les inventrices de tous les arts.

Ce dogme , sur lequel sont fondées toutes nos connaissances , fut reçu universellement , et même la Nonsobre l'embrassa dès qu'elle fut née , quoique ce fût une vérité.

Quelque temps après vint un argumenteur , moitié géometre , moitié chimérique , lequel argumenta contre les cinq sens et contre la mémoire ; et il dit au petit nombre du genre humain pensant : Vous vous êtes trompés jusqu'à présent , car vos sens sont inutiles , car les idées sont innées chez vous avant qu'aucun de vos sens pût agir , car vous aviez toutes les notions nécessaires lorsque vous vîntes au monde ; vous saviez tout sans avoir jamais rien senti ; toutes vos idées nées avec vous étaient pré-

sentes à votre intelligence, nommée *ame*, sans le secours de la mémoire. Cette mémoire n'est bonne à rien.

La Nonsobre condamna cette proposition, non parcequ'elle était ridicule, mais parcequ'elle était nouvelle: cependant, lorsqu'ensuite un Anglais se fut mis à prouver, et même longuement, qu'il n'y avait point d'idées innées, que rien n'était plus nécessaire que les cinq sens, que la mémoire servait beaucoup à retenir les choses reçues par les cinq sens, elle condamna ses propres sentiments, parcequ'ils étaient devenus ceux d'un Anglais. En conséquence elle ordonna au genre humain de croire désormais aux idées innées, et de ne plus croire aux cinq sens et à la mémoire. Le genre humain, au lieu d'obéir, se moqua de la Nonsobre, laquelle se mit en une telle colere, qu'elle voulut faire brûler un philosophe. Car ce philosophe avait dit qu'il est impossible d'avoir une idée complete d'un fromage, à moins d'en avoir vu et d'en avoir mangé; et même le scélérat osa avancer que les hommes et les femmes n'auraient jamais pu travailler en tapisserie, s'ils n'avaient pas eu des aiguilles et des doigts pour les enfiler.

Les liolisteois se joignirent à la Nonsobre pour la premiere fois de leur vie; et les séjanistes, ennemis mortels des liolisteois, se réunirent pour un moment à eux; ils appelerent à leur secours les anciens dicastériques, qui étaient de grands philosophes, et tous ensemble, avant de mourir, proscrivirent la mémoire et les cinq sens, et l'auteur qui avait dit du bien de ces six choses.

Un cheval se trouva présent au jugement que prononcèrent ces messieurs, quoiqu'il ne fût pas de la même espèce, et qu'il y eût entre lui et eux plusieurs différences, comme celles de la taille, de la voix, de l'égalité des crins et des oreilles; ce cheval, dis-je, qui avait du sens aussi-bien que des sens, en parla un jour à Pégase dans mon écurie; et Pégase alla raconter aux Muses cette histoire avec sa vivacité ordinaire.

Les Muses, qui depuis cent ans avaient singulièrement favorisé le pays long-temps barbare où cette scène se passait, furent extrêmement scandalisées; elles aimaient tendrement Mémoire ou Mnémosyne, leur mère, à laquelle ces neuf filles sont redevables de tout ce qu'elles savent. L'ingratitude des hommes les irrita. Elles ne firent point de satire contre les anciens dicastériques, les liolistes, les séjanistes, et la Nonsobre, parceque les satires ne corrigent personne, irritent les sots, et les rendent encore plus méchants. Elles imaginèrent un moyen de les éclairer en les punissant. Les hommes avaient blasphémé la mémoire; les Muses leur ôtèrent ce don des dieux, afin qu'ils apprissent une bonne fois ce qu'on est sans son secours.

Il arriva donc qu'au milieu d'une belle nuit tous les cerveaux s'appesantirent, de façon que le lendemain matin tout le monde se réveilla sans avoir le moindre souvenir du passé. Quelques dicastériques, couchés avec leurs femmes, voulurent s'approcher d'elles par un reste d'instinct indépendant de la mémoire. Les femmes, qui n'ont eu que très rarement l'instinct d'embrasser leurs maris,

rejeterent leurs caresses dégoûtantes avec aigreur : les maris se fâcherent ; les femmes crièrent ; et la plupart des ménages en vinrent aux coups.

Messieurs, trouvant un bonnet carré, s'en servirent pour certains besoins que ni la mémoire ni le bon sens ne soulagent : mesdames employèrent les pots de leur toilette aux mêmes usages : les domestiques, ne se souvenant plus du marché qu'ils avaient fait avec leurs maîtres, entrèrent dans leurs chambres, sans savoir où ils étaient ; mais, comme l'homme est né curieux, ils ouvrirent tous les tiroirs ; et, comme l'homme aime naturellement l'éclat de l'argent et de l'or, sans avoir pour cela besoin de mémoire, ils prirent tout ce qu'ils en trouverent sous la main. Les maîtres voulurent crier Au voleur ! mais l'idée de voleur étant sortie de leur cerveau, le mot ne put arriver sur leur langue. Chacun, ayant oublié son idiôme, articulait des sons informes. C'était bien pis qu'à Babel, où chacun inventait sur-le-champ une langue nouvelle. Le sentiment inné dans le sens des jeunes valets pour les jolies femmes agit si puissamment, que ces insolents se jeterent étourdiment sur les premières femmes ou filles qu'ils trouverent, soit cabaretieres, soit présidentes ; et celles-ci, ne se souvenant plus des leçons de pudeur, les laisserent faire en toute liberté.

Il fallut dîner ; personne ne savait plus comment il fallait s'y prendre ; personne n'avait été au marché, ni pour vendre, ni pour acheter. Les domestiques avaient pris les habits des maîtres, et les maîtres ceux des domestiques : tout le monde se

regardait avec des yeux hébétés. Ceux qui avaient le plus de génie pour se procurer le nécessaire (et c'étaient les gens du peuple) trouverent un peu à vivre; les autres manquerent de tout. Le premier président, l'archevêque, allaient tout nus, et leurs palefreniers étaient, les uns en robes rouges, les autres en dalmatiques: tout était confondu; tout allait périr de misere et de faim, faute de s'entendre.

Au bout de quelques jours les Muses eurent pitié de cette pauvre race; elles sont bonnes, quoiqu'elles fassent sentir quelquefois leur colere aux méchants; elles supplierent donc leur mere de rendre à ces blasphémateurs la mémoire qu'elle leur avait ôtée. Mnémosyne descendit au séjour des contraires, dans lequel on l'avait insultée avec tant de témérité, et leur parla en ces mots:

« Imbécilles, je vous pardonne; mais ressouvenez-vous que sans les sens il n'y a point de mémoire, et que sans la mémoire il n'y a point d'esprit. »

Les dicastériques la remercièrent assez sèchement, et arrêterent qu'on lui ferait des remontrances; les séjanistes mirent toute cette aventure dans leur gazette; on s'apperçut qu'ils n'étaient pas encore guéris. Les liolisteois en firent une intrigue de cour. Maître Cogé, tout ébahi de l'aventure, et n'y entendant rien, dit à ses écoliers de cinquieme ce bel axiome: *Non magis Musis quàm hominibus infensa est ista quæ vocatur memoria.*

LES AVEUGLES

JUGES DES COULEURS.

DANS les commencements de la fondation des Quinze-Vingts on sait qu'ils étaient tous égaux, et que leurs petites affaires se décidaient à la pluralité des voix : ils distinguaient parfaitement au toucher la monnaie de cuivre de celle d'argent ; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne ; leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins qui avaient deux yeux. Ils raisonnaient parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire qu'ils en connurent tout ce qu'il est permis d'en savoir ; et ils vécurent paisibles et fortunés autant que des Quinze-Vingts peuvent l'être. Malheureusement un de leurs professeurs prétendit avoir des notions claires sur le sens de la vue ; il se fit écouter, il intrigua, il forma des enthousiastes ; enfin on le reconnut pour le chef de la communauté : il se mit à juger souverainement des couleurs ; et tout fut perdu.

Ce premier dictateur des Quinze-Vingts se forma d'abord un petit conseil, avec lequel il se rendit le maître de toutes les aumônes : par ce moyen personne n'osa lui résister. Il décida que tous les habits des Quinze-Vingts étaient blancs, les aveugles le crurent ; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y en eût pas un seul de cette

couleur. Tout le monde se moqua d'eux : ils allèrent se plaindre au dictateur, qui les reçut fort mal ; il les traita de novateurs, d'esprits forts, de rebelles qui se laissaient séduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux, et qui osaient douter de l'infailibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le dictateur, pour les appaiser, rendit un arrêt par lequel tous leurs habits étaient rouges : il n'y avait pas un habit rouge aux Quinze-Vingts. On se moqua d'eux plus que jamais : nouvelles plaintes de la part de la communauté. Le dictateur entra en fureur, les autres aveugles aussi ; on se battit longtemps ; et la concorde ne fut rétablie que lorsqu'il fut permis à tous les Quinze-Vingts de suspendre leur jugement sur la couleur de leurs habits.

Un sourd, en lisant cette petite histoire, avoua que les aveugles avaient eu tort de juger des couleurs ; mais il resta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux sourds de juger de la musique.

FIN DE L'HISTOIRE DES AVEUGLES JUGES DES COULEURS.

AVENTURE INDIENNE.

PYTHAGORE, dans son séjour aux Indes, apprit, comme tout le monde sait, à l'école des gymnosophistes le langage des bêtes et celui des plantes. Se promenant un jour dans une prairie assez près du rivage de la mer, il entendit ces paroles, Que je suis malheureuse d'être née herbe ! à peine suis-je parvenue à deux pouces de hauteur, que voilà un monstre dévorant, un animal horrible, qui me foule sous ses larges pieds ; sa gueule est armée d'une rangée de faux tranchantes, avec laquelle il me coupe, me déchire, et m'engloutit : les hommes nomment ce monstre un mouton ; je ne crois pas qu'il y ait au monde une plus abominable créature.

Pythagore avança quelques pas ; il trouva une huître qui bâillait sur un petit rocher : il n'avait point encore embrassé cette admirable loi par laquelle il est défendu de manger les animaux nos semblables ; il allait avaler l'huître, lorsqu'elle prononça ces mots attendrissants : O nature ! que l'herbe, qui est comme moi ton ouvrage, est heureuse ! quand on l'a coupée elle renaît, elle est immortelle ; et nous, pauvres huîtres, en vain sommes-nous défendues par une double cuirasse ; des scélérats nous mangent par douzaines à leur déjeuner, et c'en est fait pour jamais ; quelle épouvantable

destinée que celle d'une huître ! et que les hommes sont barbares !

Pythagore tressaillit ; il sentit l'énormité du crime qu'il allait commettre : il demanda pardon à l'huître en pleurant , et la remit bien proprement sur son rocher.

Comme il rêvait profondément à cette aventure en retournant à la ville , il vit des araignées qui mangeaient des mouches , des hirondelles qui mangeaient des araignées , des éperviers qui mangeaient des hirondelles. Tous ces gens-là , dit-il , ne sont pas philosophes.

Pythagore , en entrant , fut heurté , froissé , renversé par une multitude de gredins et de gredines qui couraient en criant , C'est bien fait ! c'est bien fait ! ils l'ont bien mérité ! Qui ? quoi ? dit Pythagore en se relevant ; et les gens couraient toujours en disant , Ah ! que nous aurons de plaisir à les voir cuire !

Pythagore crut qu'on parlait de lentilles ou de quelques autres légumes ; point du tout , c'était de deux pauvres Indiens. Ah ! sans doute , dit Pythagore , ce sont deux grands philosophes qui sont las de la vie ; ils sont bien aises de renaître sous une autre forme ; il y a du plaisir à changer de maison , quoiqu'on soit toujours mal logé : il ne faut pas disputer des goûts.

Il avança avec la foule jusqu'à la place publique ; et ce fut là qu'il vit un grand bûcher allumé , et vis-à-vis de ce bûcher un banc qu'on appelait un tribunal , et sur ce banc des juges ; et ces juges tenaient tous une queue de vache à la main , et ils

avaient sur la tête un bonnet ressemblant parfaitement aux deux oreilles de l'animal qui porta Silene quand il vint autrefois au pays avec Bacchus, après avoir traversé la mer Erytrée à pieds secs, et avoir arrêté le soleil et la lune, comme on le raconte fidèlement dans les Orphiques.

Il y avait parmi ces juges un honnête homme fort connu de Pythagore: le sage de l'Inde expliqua au sage de Samos de quoi il était question dans la fête qu'on allait donner au peuple indou.

Les deux Indiens, dit-il, n'ont nulle envie d'être brûlés: mes graves confreres les ont condamnés à ce supplice, l'un, pour avoir dit que la substance de Xaca n'est pas la substance de Brama; et l'autre, pour avoir soupçonné qu'on pouvait plaire à l'Etre suprême par la vertu, sans tenir en mourant une vache par la queue, parceque, disait-il, on peut être vertueux en tout temps, et qu'on ne trouve pas toujours une vache à point nommé: les bonnes femmes de la ville ont été si effrayées de ces deux propositions hérétiques, qu'elles n'ont point donné de repos aux juges jusqu'à ce qu'ils aient ordonné le supplice de ces deux infortunés.

Pythagore jugea que, depuis l'herbe jusqu'à l'homme, il y avait bien des sujets de cbagrin: il fit pourtant entendre raison aux juges, et même aux dévotes; et c'est ce qui n'est arrivé que cette seule fois.

Ensuite il alla prêcher la tolérance à Crotone; mais un intolérant mit le feu à sa maison: il fut brûlé, lui qui avait tiré deux Indous des flammes.
Sauve qui peut!

VOYAGE DE LA RAISON.

DISCOURS PRONONCÉ DANS UNE ACADÉMIE
DE PROVINCE.

ERASME fit au seizieme siecle l'Eloge de la Folie. Vous m'ordonnez de vous faire l'éloge de la raison. Cette raison n'est fêtée en effet tout au plus que deux cents ans après son ennemie , souvent beaucoup plus tard ; et il y a des nations chez lesquelles on ne l'a point encore vue.

Elle était si inconnue chez nous du temps de nos druides , qu'elle n'avait pas même de nom dans notre langue. César ne l'apporta ni en Suisse , ni à Autun , ni à Paris , qui n'était alors qu'un hameau de pêcheurs ; et lui-même ne la connut guere.

Il avait tant de grandes qualités que la raison ne put trouver de place dans la foule. Ce magnanime insensé sortit de notre pays dévasté pour aller dévaster le sien , et pour se faire donner vingt-trois coups de poignard par vingt-trois autres illustres enragés qui ne le valaient pas à beaucoup près.

Le Sicambre Clodvich ou Clovis vint environ cinq cents années après exterminer une partie de notre nation et subjuguier l'autre ; on n'entendit parler de raison , ni dans son armée , ni dans nos malheureux petits villages , si ce n'est de la raison du plus fort.

Nous croupîmes long-temps dans cette horrible et avilissante barbarie. Les croisades ne nous en tirèrent pas ; ce fut à la fois la folie la plus universelle , la plus atroce , la plus ridicule , et la plus malheureuse. L'abominable folie de la guerre civile et sacrée qui extermina tant de gens de la langue de oc et de la langue de *oueil* , succéda à ces croisades lointaines ; la Raison n'avait garde de se trouver là. Alors la Politique régnait à Rome ; elle avait pour ministres ses deux sœurs , la Fourberie et l'Avarice ; on voyait l'Ignorance , le Fanatisme , la Fureur , courir sous ses ordres dans l'Europe ; la Pauvreté les suivait par-tout : la Raison se cachait dans un puits avec la Vérité sa fille ; personne ne savait où était ce puits ; et si l'on s'en était douté , on y serait descendu pour égorger la fille et la mere.

Après que les Turcs eurent pris Constantinople , et redoublé les malheurs épouvantables de l'Europe , deux ou trois Grecs , en s'enfuyant , tombèrent dans ce puits , ou plutôt dans cette caverne , demi-morts de fatigue , de faim , et de peur.

La Raison les reçut avec humanité , leur donna à manger sans distinction de viandes , chose qu'ils n'avaient jamais connue à Constantinople : ils reçurent d'elle quelques instructions en petit nombre , car la Raison n'est pas prolix ; elle leur fit jurer qu'ils ne déconvriraient pas le lieu de sa retraite : ils partirent , et arriverent , après bien des courses , à la cour de Charles-Quint et de François premier.

On les y reçut comme des jongleurs qui venaient faire des tours de souplesse pour amuser l'oisiveté

des courtisans, et des dames dans les intervalles de leurs rendez-vous. Les ministres daignèrent les regarder dans les moments de relâche qu'ils pouvaient donner au torrent des affaires : ils furent même accueillis par l'empereur et par le roi de France, qui jeterent sur eux un coup-d'œil en passant lorsqu'ils allaient chez leurs maîtresses ; mais ils firent plus de bruit dans de petites villes, ou ils trouverent de bons bourgeois qui avaient encore, je ne sais comment, quelque lueur de sens commun.

Ces faibles lueurs s'éteignirent dans toute l'Europe parmi les guerres civiles qui la désolèrent : deux ou trois étincelles de raison ne pouvaient pas éclairer le monde au milieu des torches ardentes et des bûchers que le fanatisme alluma pendant tant d'années. La Raison et sa fille se cachèrent plus que jamais. Les disciples de leurs premiers apôtres se turent, excepté quelques uns qui furent assez inconsidérés pour prêcher la raison déraisonnablement et à contre-temps : il leur en coûta la vie comme à Socrate ; mais personne n'y fit attention. Rien n'est si désagréable que d'être pendu obscurément. On fut occupé si long-temps des Saint-Barthelemi, des massacres d'Irlande, des échafauds de la Hongrie, des assassinats des rois, qu'on n'avait ni assez de temps ni assez de liberté d'esprit pour penser aux menus crimes et aux calamités secretes qui inondaient le monde d'un bout à l'autre.

La Raison, informée de ce qui se passait par quelques exilés qui se réfugièrent dans sa retraite,

fut touchée de pitié, quoiqu'elle ne passe pas pour être fort tendre. Sa fille, qui est plus hardie qu'elle, l'encouragea à voir le monde, et à tâcher de le guérir. Elles parurent, elles parlèrent; mais elles trouverent tant de méchants intéressés à les contredire, tant d'imbécilles aux gages de ces méchants, tant d'indifférents uniquement occupés d'eux-mêmes et du moment présent, qui ne s'embarrassaient ni d'elles ni de leurs ennemis, qu'elles regagnerent sagement leur asile.

Cependant quelques semences des fruits qu'elles portent toujours avec elles, et qu'elles avaient répandues, germerent sur la terre, et même sans pourrir.

Enfin il y a quelque temps qu'il leur prit envie d'aller à Rome en pèlerinage, déguisées, et cachant leur nom, de peur de l'inquisition: dès qu'elles furent arrivées, elles s'adresserent au cuisinier du pape Ganganelli, Clément XIV; elles savaient que c'était le cuisinier de Rome le moins occupé; on peut dire même qu'il était, après vos confesseurs, messieurs, l'homme le plus désœuvré de sa profession.

Ce bon-homme, après avoir donné aux deux pèlerines un dîner presque aussi frugal que celui du pape, les introduisit chez sa sainteté, qu'elles trouverent lisant les pensées de Marc-Aurele. Le pape reconnut les masques, les embrassa cordialement malgré l'étiquette. Mesdames, leur dit-il, si j'avais pu imaginer que vous fussiez sur la terre je vous aurais fait la première visite.

Après les compliments on parla d'affaires. Dès

le lendemain Ganganelli abolit la bulle *In cœna Domini*, l'un des plus grands monuments de la folie humaine qui avait si long-temps outragé tous les potentats : le surlendemain il prit la résolution de détruire la compagnie de Garasse, de Guignard, de Garnet, de Busembaum, de Malagrida, de Paulian, de Patouillet, de Nonotte; et l'Europe battit des mains : le surlendemain il diminua les impôts dont le peuple se plaignait; il encouragea l'agriculture et tous les arts; il se fit aimer de tous ceux qui passaient pour les ennemis de sa place : on eût dit alors dans Rome qu'il n'y avait qu'une nation et qu'une loi dans le monde.

Les deux pélerines, très étonnées et très satisfaites, prirent congé du pape, qui leur fit présent, non d'agnus et de reliques, mais d'une bonne chaise de poste pour continuer leur voyage. La Raison et la Vérité n'avaient pas été jusque-là dans l'habitude d'avoir leurs aises.

Elles visiterent toute l'Italie, et furent surprises d'y trouver, au lieu du machiavélisme, une émulation entre les princes et les républiques, depuis Parme jusqu'à Turin, à qui rendrait ses sujets plus gens de bien, plus riches, et plus heureux.

Ma fille, disait la Raison à la Vérité, voici, je crois, notre regne qui pourrait bien commencer à advenir après notre longue prison : il faut que quelques uns des prophètes qui sont venus vous visiter dans notre puits aient été bien puissants en paroles et en œuvres pour changer ainsi la face de la terre : vous voyez que tout vient tard ; il fallait passer par les ténèbres de l'ignorance et du mensonge avant de

rentrer dans votre palais de lumière, dont vous avez été chassée avec moi pendant tant de siècles : il nous arrivera ce qui est arrivé à la nature ; elle a été couverte d'un méchant voile, et toute défigurée pendant des siècles innombrables ; à la fin il est venu un Galilée, un Copernic, un Newton, qui l'ont montrée presque nue, et qui en ont rendu les hommes amoureux.

En conversant ainsi elles arriverent à Venise. Ce qu'elles y considérèrent avec le plus d'attention ce fut un procureur de Saint-Marc, qui tenait une grande paire de ciseaux devant une table toute couverte de griffes, de becs, et de plumes noires. Ah ! s'écria la Raison, Dieu me pardonne, illustrissimo signor, je crois que voilà une de mes paires de ciseaux que j'avais apportés dans mon puits lorsque je m'y réfugiai avec ma fille ! comment votre excellence les a-t-elle eus ? et qu'en faites-vous ? Illustrissima signora, lui répondit le procureur, il se peut que les ciseaux aient appartenu autrefois à votre excellence, mais ce fut un nommé Fra-Paolo qui nous les apporta il y a long-temps, et nous nous en servons pour couper les griffes de l'inquisition, que vous voyez étalées sur cette table.

Ces plumes noires appartenait à des harpies qui venaient manger le dîner de la république ; nous leur rognons tous les jours les ongles et le bout du bec ; sans cette précaution elles auraient fini par tout avaler ; il ne serait rien resté pour les sages grands, ni pour les *pregadi*, ni pour les citadins.

Si vous passez par la France vous trouverez peut-être à Paris votre autre paire de ciseaux chez un

ministre espagnol qui s'en servait au même usage que nous dans son pays, et qui sera un jour béni du genre humain.

Les voyageuses, après avoir assisté à l'opéra vénitien, partirent pour l'Allemagne. Elles virent avec satisfaction ce pays, qui du temps de Charlemagne n'était qu'une forêt immense, entrecoupée de marais, maintenant couvert de villes florissantes et tranquilles; ce pays peuplé de souverains autrefois barbares et pauvres, devenus tous polis et magnifiques; ce pays qui n'avait eu dans les temps antiques que des sorcieres pour prêtres, immolant alors des hommes sur des pierres grossièrement creusées; ce pays qui ensuite avait été inondé de son sang pour savoir au juste si la chose était *in*, *cum*, *sub*, ou non; ce pays qui enfin recevait dans son sein trois religions ennemies, étonnées de vivre paisiblement ensemble. Dieu soit béni! dit la Raison, ces gens-ci sont venus enfin à moi à force de démenée. On les introduisit chez une impératrice qui était bien plus que raisonnable, car elle était bienfaisante: les pélerines furent si contentes d'elle, qu'elles ne prirent pas garde à quelques usages qui les choquerent; mais elles furent toutes deux amoureuses de l'empereur son fils.

Leur étonnement redoubla quand elles furent en Suede. Quoi! disaient-elles, une révolution si difficile et cependant si prompte, si périlleuse et pourtant si paisible! et depuis ce grand jour pas un seul jour perdu sans faire du bien, et tout cela dans l'âge qui est si rarement celui de la raison! Que nous avons bien fait de sortir de notre cache

quand ce grand évènement saisisait d'admiration l'Europe entière !

De là elles passèrent vite par la Pologne. Ah ! ma mere , quel contraste , s'écria la Vérité ! il me prend envie de regagner mon puits : voilà ce que c'est que d'avoir écrasé toujours la portion du genre humain la plus utile , et d'avoir traité des cultivateurs plus mal qu'ils ne traitent leurs animaux de labourage : ce chaos de l'anarchie ne pouvait se débrouiller autrement que par une ruine ; on l'avait assez clairement prédit : je plains un monarque vertueux , sage, et humain ; et j'ose espérer qu'il sera heureux, puisque les autres rois commencent à l'être , et que vos lumieres se communiquent de proche en proche.

Allons voir , continua-t-elle , un changement plus favorable et plus surprenant ; allons dans cette immense région hyperborée , qui était si barbare il y a quatre-vingts ans , et qui est aujourd'hui si éclairée et si invincible ; allons contempler celle qui a achevé le miracle d'une création nouvelle.... Elles y coururent , et avouerent qu'on ne leur en avait pas assez dit.

Elles ne cessaient d'admirer combien le monde était changé depuis quelques années. Elles en concluaient que peut-être un jour le Chili et les terres australes seraient le centre de la politesse et du bon goût , et qu'il faudrait aller au pôle antarctique pour apprendre à vivre.

Quand elles furent en Angleterre la Vérité dit à sa mere : Il me semble que le bonheur de cette nation n'est point fait comme celui des autres ; elle a été plus folle , plus fanatique , plus cruelle , et

plus malheureuse qu'aucune de celles que je connais ; et la voilà qui s'est fait un gouvernement unique , dans lequel on a conservé tout ce que la monarchie a d'utile , et tout ce qu'une république a de nécessaire : elle est supérieure dans la guerre , dans les lois , dans les arts , dans le commerce. Je la vois seulement embarrassée de l'Amérique septentrionale qu'elle a conquise à un bout de l'univers , et des plus belles provinces de l'Inde , subjuguées à l'autre bout : comment portera-t-elle ces deux fardeaux de sa félicité ? Le poids est lourd , dit la Raison ; mais , pour peu qu'elle m'écoute , elle trouvera des leviers qui le rendront très léger.

Enfin la Raison et la Vérité passerent par la France. Elles y avaient déjà fait quelques apparitions , et en avaient été chassées. Vous souvient-il , disait la Vérité à sa mere , de l'extrême envie que nous eûmes de nous établir chez les Français dans les beaux jours de Louis XIV ? mais les querelles impertinentes des jésuites et des jansénistes nous firent enfuir bientôt ; les plaintes continuelles des peuples ne nous rappelerent pas : j'entends à présent les acclamations de vingt millions d'hommes qui bénissent le ciel ; les uns disent , « Cet événement
« est d'autant plus joyeux que nous n'en payons pas
« la joie » ; « les autres crient , Le luxe n'est que vanité ; les doubles emplois , les dépenses superflues ,
« les profits excessifs vont être retranchés. » — Et ils ont raison. — « Tout impôt va être aboli. » — Et ils ont tort , car il faut que chaque particulier paye pour le bonheur général.

« Les lois vont être uniformes ». — Rien n'est

plus à desirer ; mais rien n'est plus difficile. —
« On va répartir aux indigents qui travaillent , et
« sur-tout aux pauvres officiers , les biens immenses
« de certains oisifs qui ont fait vœu de pauvreté ;
« ces gens de main-morte n'auront plus eux-mêmes
« des esclaves de main-morte ; on ne verra plus des
« huissiers de moines chasser de la maison pater-
« nelle des orphelins réduits à la mendicité , pour
« enrichir de leurs dépouilles un couvent jouissant
« des droits seigneuriaux , qui sont les droits des
« anciens conquérants ; on ne verra plus des familles
« entières demandant vainement l'aumône à la porte
« de ce couvent qui les dépouille ». — Plût à Dieu !
rien n'est plus digne d'un roi. Le roi de Sardaigne
a détruit chez lui cet abus abominable. Fasse le ciel
que cet abus soit exterminé en France !

N'entendez-vous pas , ma mere , toutes ces voix
qui disent : « Les mariages de cent mille familles
« utiles à l'état ne seront plus réputés concubi-
« nages ; et les enfants ne seront plus déclarés bâ-
« tards par la loi » ? — La nature , la justice , et
vous , ma mere , tout demande sur ce grand objet
un règlement sage qui soit compatible avec le repos
de l'état et avec les droits de tous les hommes.

« On rendra la profession de soldat si honorable ,
« que l'on ne sera plus tenté de désertter ». — La
chose est possible , mais délicate.

« Les petites fautes ne seront point punies comme
« de grands crimes , parcequ'il faut de la proportion
« à tout : une loi barbare , obscurément énoncée ,
« mal interprétée , ne fera plus périr sous des barres
« de fer et dans les flammes des enfants indiscrets

« et imprudents , comme s'ils avaient assassiné leurs
« peres et leurs meres ». — Ce devrait être le premier axiome de la justice criminelle.

« Les biens d'un pere de famille ne seront plus
« confisqués , parceque les enfants ne doivent point
« mourir de faim pour les fautes de leur pere , et
« que le roi n'a nul besoin de cette misérable confis-
« cation ». — A merveille ! et cela est digne de la magnanimité du souverain.

« La torture , inventée autrefois par les voleurs
« de grands chemins pour forcer les volés à décou-
« vrir leur trésor , et employée aujourd'hui chez un
« petit nombre de nations pour sauver le coupable
« robuste , et pour perdre l'innocent faible de corps
« et d'esprit , ne sera plus en usage que dans les
« crimes de lese-société au premier chef , et seule-
« ment pour avoir révélation des complices ; mais
« ces crimes ne se commettront jamais ». — On ne peut mieux.

Voilà les vœux que j'entends faire par-tout ; et j'écrirai tous ces grands changements dans mes annales , moi qui suis la Vérité.

J'entends encore proférer autour de moi dans tous les tribunaux ces paroles remarquables :
« Nous ne citerons plus jamais les deux puissan-
« ces , parcequ'il ne peut en exister qu'une ; celle
« du roi ou de la loi dans une monarchie , celle
« de la nation dans une république. La puissance
« divine est d'une nature si différente et si supé-
« rieure , qu'elle ne doit pas être compromise par
« un mélange profane avec les lois humaines ; l'infini
« ne peut se joindre au fini. Grégoire VII fut le

« premier qui osa appeler l'infini à son secours dans
« ses guerres , jusqu'alors inouïes , contre Henri IV ,
« empereur trop fini ; j'entends trop borné : ces
« guerres ont ensanglanté l'Europe bien long-temps ;
« mais enfin on a séparé ces deux êtres vénérables
« qui n'ont rien de commun , et c'est le seul moyen
« d'être en paix. »

Ces discours que tiennent tous les ministres des lois me paraissent bien forts. Je sais qu'on ne reconnaît deux puissances ni à la Chine , ni dans l'Inde , ni en Perse , ni à Constantinople , ni à Moscow , ni à Londres , etc.... Mais je m'en rapporte à vous , ma mere ; je n'écrirai rien que ce que vous aurez dicté.

La Raison lui répondit : Ma fille , vous sentez bien que je desire à-peu-pres les mêmes choses et bien d'autres : tout cela demande du temps et de la réflexion ; j'ai toujours été très contente quand , dans mes chagrins , j'ai obtenu une partie des soulagemens que je voulais ; je suis aujourd'hui trop heureuse.

Vous souvenez-vous du temps où presque tous les rois de la terre , étant dans une profonde paix , s'amusaient à jouer aux énigmes , et où la belle reine de Saba venait proposer tête-à-tête des logogryphes à Salomon ? — Oui , ma mere ; c'était un bon temps , mais il n'a pas duré. Eh bien ! reprit la mere , celui-ci est infiniment meilleur : on ne songait alors qu'à montrer un peu d'esprit ; et je vois que depuis dix à douze ans on s'est appliqué dans l'Europe aux arts et aux vertus nécessaires qui adoucissent l'amertume de la vie : il semble en gé-

néral qu'on se soit donné le mot pour penser plus solidement qu'on n'avait fait pendant des milliers de siècles. Vous qui n'avez jamais pu mentir, dites-moi quel temps vous auriez choisi ou préféré au temps où nous sommes pour vous habituer en France ?

J'ai la réputation, répondit la fille, d'aimer à dire des choses assez dures aux gens chez qui je me trouve, et vous savez bien que j'y ai toujours été forcée ; mais j'avoue que je n'ai que du bien à dire du temps présent, en dépit de tant d'auteurs qui ne louent que le passé.

Je dois instruire la postérité que c'est dans cet âge que les hommes ont appris à se garantir d'une maladie affreuse et mortelle, en se la donnant moins funeste ; à rendre la vie à ceux qui la perdent dans les eaux ; à gouverner et à braver le tonnerre ; à suppléer au point fixe qu'on desire en vain d'Occident en orient : on a fait plus en morale, on a osé demander justice aux lois contre des lois qui avaient condamné la vertu au supplice ; et cette justice a été quelquefois obtenue : enfin on a osé prononcer le mot de tolérance.

Eh bien, ma chère fille, jouissons de ces beaux jours : restons ici s'ils durent ; et si les orages surviennent, retournons dans notre puits.

FIN DE L'HISTOIRE DU VOYAGE DE LA RAISON.

TABLE

DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

LES LETTRES D'AMABED.	Page	
LETTRE I d'Amabed à Shastasid , grand brame de Maduré.		ibid.
RÉPONSE de Shastasid.		7
LETTRE II d'Amabed à Shastasid.		9
RÉPONSE de Shastasid.		12
LETTRE III d'Amabed à Shastasid.		13
LETTRE IV d'Amabed à Shastasid.		14
LETTRE I d'Adaté à Shastasid.		15
LETTRE II d'Adaté à Shastasid , écrite de la prison de l'inquisition.		16
LETTRE III d'Adaté à Shastasid.		20
LETTRE IV d'Adaté à Shastasid.		22
RÉPONSE du brame Shastasid aux trois lettres précédentes d'Adaté.		25
LETTRE V d'Adaté au grand brame Shastasid.		27
LETTRE VI d'Adaté.		30
LETTRE VII d'Adaté.		32
LETTRE I d'Amabed à Shastasid , après sa captivité.		33
LETTRE II d'Amabed , pendant sa route.		35
LETTRE III du journal d'Amabed.		36
LETTRE IV d'Amabed à Shastasid.		40
LETTRE V d'Amabed.		42
LETTRE VI d'Amabed , pendant sa route.		43

LETTRE VII d'Amabed.	Page 46
LETTRE VIII d'Amabed.	47
LETTRE IX d'Amabed.	49
LETTRE X d'Amabed.	ibid.
LETTRE XI d'Amabed.	51
LETTRE XII d'Amabed.	54
LETTRE XIII d'Amabed.	56
LETTRE XIV d'Amabed.	57
LETTRE XV d'Amabed.	59
LETTRE XVI d'Amabed.	63
LETTRE XVII d'Amabed.	65
LETTRE XVIII d'Amabed.	67
LETTRE XIX d'Amabed.	69
LETTRE XX d'Amabed.	70

HISTOIRE DE JENNI. 73

CHAP. I. Aventure d'un jeune Anglais nommé Jenni, écrite de la main de dona las Nalgas.	74
CHAP. II. Suite des aventures du jeune Anglais Jenni et de celles de M. son pere, docteur en théologie, membre du parlement et de la société royale.	77
CHAP. III. Précis de la controverse des Mais entre M. Freind et don Inigo y Medroso, y Comodios, y Papalamiendo, bachelier de Salamanque.	82
CHAP. IV. Retour à Londres; Jenni commence à se corrompre.	92
CHAP. V. On veut marier Jenni.	98
CHAP. VI. Aventure épouvantable.	102
CHAP. VII. Ce qui arriva en Amérique.	107
CHAP. VIII. Dialogue de Freind et de Birton sur l'athéisme.	119
CHAP. IX. Sur l'athéisme.	127
CHAP. X. Sur l'athéisme.	142

TABLE.

275

CHAP. XI. De l'athéisme.	Page 148
CHAP. XII. Retour en Angleterre. Mariage de Jenni.	153

LES OREILLES DU COMTE DE CHESTERFIELD ET LE CHAPELAIN GOUDMAN.

CHAP. I.	ibid.
CHAP. II.	159
CHAP. III.	161
CHAP. IV. Conversation du docteur Goudman et de l'anatomiste Sidrac, sur l'ame et sur quelque autre chose.	163
CHAP. V.	171
CHAP. VI.	174
CHAP. VII.	177
CHAP. VIII.	182

LE TAUREAU BLANC.

CHAP. I. Comment la princesse Amaside ren- contre un bœuf.	ibid.
CHAP. II. Comment le sage Mambrès, ci- devant sorcier de Pharaon, re- connut une vieille, et comme il fut reconnu par elle.	189
CHAP. III. Comment la belle Amaside eut un secret entretien avec un beau serpent.	194
CHAP. IV. Comment on voulut sacrifier le bœuf et exorciser la princesse.	201
CHAP. V. Comment le sage Mambrès se con- duisit sagement.	207
CHAP. VI. Comment Mambrès rencontra trois prophetes, et leur donna un bon dîner.	214
CHAP. VII. Le roi de Tanis arrive. Sa fille et le taureau vont être sacrifiés.	217

CHAP. VIII. Comment le serpent fit des cntes à la princesse pour la consoler. Page	219
CHAP. IX. Comment le serpent ne la consola point.	221
CHAP. X. Comment on voulut couper le cou à la princesse, et comment on ne le lui coupa point.	225
CHAP. XI. Comment la princesse épousa son bœuf.	228
COSI-SANCTA.	233
SONGE DE PLATON.	243
BABABEC ET LES FAKIRS.	247
AVENTURE DE LA MÉMOIRE.	251
LES AVEUGLES JUGES DES COULEURS.	257
AVENTURE INDIENNE.	259
VOYAGE DE LA RAISON.	263

FIN.



Voltaire,

Romans

Bd.: 3. Les Lettres d'Amabed. Histoire de Jenni. Les Oreilles du comte de C
hesterfield et le chapelain Go

Paris 1816

P.o.gall. 2257 e-3

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10099576-1